

Sébastien Castellion, Érasme, Pierre Nicole,
Louis de Jaucourt, Emmanuel Kant,
Victor Hugo, Michel Revon, Élie Ducommun, Léon
Tolstoï, Jean Jaurès, Romain Rolland, Pierre Brizon,
Henri Guilbeaux, Édouard Liechti, Albert Einstein,
Sigmund Freud, Gandhi, Margaret Mead,
Albert Camus, Jean Frédéric Joliot-Curie,
Robert Schuman, Boris Vian, Jiddu Krishnamurti,
Nelson Mandela, Khaled Bentounes

LA PAIX

Anthologie réalisée dans le cadre de l'Atelier Booksprint
lors des Rencontres de Genève Histoire et Cité, mai 2015,
« Construire la Paix »

*coédité par : infoclio.ch,
Maison de l'Histoire, Université de Genève,
bibliothèque numérique romande, www.ebooks-bnr.com*

**Sébastien Castellion, Érasme, Pierre
Nicole, Louis de Jaucourt, Emmanuel
Kant, Victor Hugo, Michel Revon, Élie
Ducommun, Léon Tolstoï, Jean Jaurès,
Romain Rolland, Pierre Brizon, Henri
Guilbeaux, Édouard Liechti, Albert
Einstein, Sigmund Freud, Gandhi,
Margaret Mead, Albert Camus, Jean
Frédéric Joliot-Curie, Robert Schuman,
Boris Vian, Jiddu Krishnamurti, Nelson
Mandela, Khaled Bentounes**

LA PAIX

Anthologie réalisée dans le cadre de l'Atelier
Booksprint

lors des Rencontres de Genève Histoire et Cité, mai
2015, « Construire la Paix »

*coédité par : infoclio.ch,
Maison de l'Histoire, Université de Genève,
bibliothèque numérique romande, [www.ebooks-
bnr.com](http://www.ebooks-bnr.com)*

SÉBASTIEN CASTELLION

Préface du Traité des hérétiques (1554) (1)

Castellion est un humaniste et théologien né en Savoie en 1515 et mort à Bâle en 1563. Converti au protestantisme, il est d'abord proche de Jean Calvin qui l'emploie à Genève comme recteur du Collège de Rive. Après s'être brouillé avec lui, il s'installe ensuite à Bâle. Le Traité des hérétiques est un pamphlet publié en 1554 qui condamne l'exécution par le feu pour hérésie de Michel Servet à Genève, sur ordre de Jean Calvin.

Martin Bellie à Très
Illustre Prince et Seigneur,
Monseigneur Christofle,
Duc de Wirtemberg,

Salut.

Si toi, ô Prince Très illustre, avais prédit à tes sujets, que tu viendrais à eux en quelque temps incertain, et leur eusses commandé que tous se préparassent vêtements blancs, et qu'ainsi vêtus de blanc, ils vinssent au devant de toi, en quelconque temps que tu viendrais : Que ferais-tu, si après cela, tu trouvais, qu'ils n'eussent tenu compte de s'apprêter robes blanches ? Mais que cependant ils fussent en débat seulement de ta personne, en sorte que les uns disent que tu es en France, les autres que tu es allé en Espagne, les autres que tu viendras à cheval, les autres en chariot, les autres en grande pompe, les autres sans suite, ou train. Cela te plairait-il ?

Mais encore que dirais-tu, s'ils se débattaient entre eux, non seulement de paroles, mais aussi à grands coups de poing, et de glaives, et que les uns vinssent à navrer, ou occir les autres, qui ne s'accorderaient avec eux ? – Il viendra à cheval dirait l'un, mais sur un chariot dirait l'autre. Tu as menti. Mais toi, tiens, tu auras ce coup de poing. Et toi, ce coup de poignard au travers du corps. Ô Prince, aurais-tu en estime tels citoyens ? Que serait-ce, si cependant quelques-uns d'entre eux faisaient leur devoir, suivant ton

commandement de s'apprêter robes blanches, et que les autres pour cela vinssent à les affliger, ou mettre à mort ? Ne détruirais-tu pas malheureusement ces méchants-là ?

Mais que serait-ce encore, si ces homicides-là, disaient qu'ils auraient fait cela en ton nom, et par ton commandement ? Combien que tu l'eusses auparavant étroitement défendu. Ne jugerais-tu pas, que ce fait serait trop grief, et énorme, outrageux, et digne d'être puni sans miséricorde ? Or, je te prie, Très illustre Prince, d'entendre bénignement, pourquoi je dis ces choses.

Christ est Prince de ce monde, lequel se départant de la terre, a prédit aux hommes, qu'il viendrait à un jour, et heure incertaine : il a commandé qu'ils se préparassent robes blanches pour sa venue, c'est-à-dire, qu'ils vécussent ensemble chrétiennement, amiablement, et sans aucun débat ni contentions, s'entreatimant l'un l'autre. Or maintenant considérons, je te prie, comment nous faisons bien notre office.

Combien y en a-t-il, qui soient curieux de se préparer cette robe blanche ? Qui est celui qui s'efforce avec toute sollicitude de vivre en ce monde saintement, justement, et religieusement, attendant la venue du bienheureux Dieu ? On ne se soucie de rien moins. La vraie crainte de Dieu, et la charité, est mise au bas, et du tout refroidie : notre vie se passe en noise, en contentions, et toute sorte de péchés. On dispute, non pas de la voie, par laquelle on puisse aller à Christ, qui est de corriger notre vie : mais de l'état et office de Christ, à savoir, où il est maintenant, que c'est qu'il fait, comment il est assis à la dextre du Père, comment il est un avec le Père. Item de la Trinité, de la prédestination, du franc arbitre, de Dieu, des Anges, de l'État des âmes après cette vie, et autres semblables choses, lesquelles ne sont grandement nécessaires d'être connues, pour acquérir salut par foi (car sans la connaissance de celles-ci, les publicains et les paillardes ont été sauvés) et ne peuvent aussi être connues, si premièrement nous n'avons le cœur net, en tant que voir ces choses, c'est voir Dieu, lequel ne peut être vu, sinon d'un cœur pur et net, suivant ce qui est écrit : « Bienheureux sont ceux qui ont le cœur net, car ils verront Dieu. » Lesquelles choses aussi, encore qu'elles fussent entendues, ne rendent point l'homme meilleur. Comme ainsi soit que saint Paul a dit : « Si j'entendais tous mystères et secrets, et je n'aie charité, je ne suis rien. » Cette sollicitude des hommes (laquelle va tout à rebours) comme elle est d'elle-même vicieuse, vient à engendrer

d'autres plus grands maux. Car les hommes étant enflés de cette science, ou plutôt de cette fausse opinion de science, déprisent hautainement les autres, au prix d'eux, et s'en suit tantôt après cet orgueil, cruauté et persécution, en sorte que nul ne veut plus endurer l'autre, s'il est discordant en quelque chose avec lui, comme s'il n'y avait pas aujourd'hui quasi autant d'hommes que d'opinions.

Toutefois il n'y a aucune secte, laquelle ne condamne toutes les autres, et ne veuille régner toute seule. De là viennent bannissements, exils, liens, emprisonnements, brûlements, gibets, et cette misérable rage de supplices, et tourments, qu'on exerce journellement, à cause de quelques opinions déplaisantes aux grands, et même de choses inconnues, et déjà disputées entre les hommes, par si longue espace de temps et sans aucune certaine conclusion.

[...]

Je ne vois point comment nous pourrons retenir le nom de Chrétien, si nous n'ensuivons sa clémence et douceur. Que si même nous étions innocents, si le devrions nous ensuivre : Combien plutôt donc, quand nous sommes hommes couverts de tant de péchés ? Certes quand j'examine ma vie, je vois que mes péchés sont si grands, et en si grand nombre, que je ne pense point que je puisse jamais obtenir pardon du Seigneur Dieu, si je suis prêt à condamner ainsi les autres. Il faut donc que chacun s'examine soi-même, épluche, et sonde diligemment sa conscience et pèse à bon escient toutes ses pensées, ses paroles, et ses faits, puis il verra, et se connaîtra facilement être tel, qu'il ne peut tirer hors le fétu de l'œil de son frère, qu'il n'ait premièrement tiré la poutre de son œil. Par quoi sera beaucoup le plus sûr, qu'en une si grande multitude de péchés, desquels nous sommes tous chargés, un chacun retourne à soi-même, et soit soigneux de corriger sa vie, et non pas de condamner les autres. Cette licence de juger, laquelle règne aujourd'hui, et remplit tout de sang, m'a contraint (ô très doux Prince) de m'efforcer de tout mon pouvoir d'étancher ce sang, en épandant lequel on pèche si grièvement, (j'entends le sang de ceux-là, qu'on appelle hérétiques) lequel nom est aujourd'hui rendu si infâme, si détestable, et horrible, que si quelqu'un désire que son ennemi soit incontinent mis à mort, il n'a point de voie plus commode, que de l'accuser d'hérésie. Car tout incontinent que les hommes auront entendu cela, ils l'auront en si grande horreur, pour ce seul nom d'hérétique, qu'en bouchant leurs oreilles,

afin qu'ils n'oyent sa défense, ils persécuteront furieusement, et à bride avallée, non seulement celui-là, mais tous ceux, qui oseront seulement ouvrir la bouche pour l'excuser. Par laquelle rage il advient, que plusieurs sont mis à mort, avant que leur cause soit vraiment connue. Et ne dis point ceci pour favoriser aux hérétiques (car je hais les hérétiques).

[...]

Ô Princes, ouvrez les yeux, et ne vilipendez plus ainsi le sang humain, pour l'épandre si facilement, principalement en cette cause de la religion. Car celui qui fera jugement sans miséricorde, la même mesure lui sera remesurée.

Au reste, pource qu'en ces sentences ici est démontré, non pas que c'est d'hérétique, (ce que toutefois doit être avant toutes autres choses connu) mais comment on doit traiter celui qui est hérétique, je exposerai en bref par la parole de Dieu, que c'est d'un hérétique, afin qu'on puisse mieux voir de quelle sorte de gens il est ici traité. Car je n'estime pas tous ceux-là être hérétiques, qui sont appelés hérétiques. Et voire que ce nom d'hérétique du temps de saint Paul n'était point tellement infâme, que les hérétiques fussent réputés pires que les avaricieux, ou hypocrites, plaisanteurs, ou flatteurs. Jà soit qu'aujourd'hui pour avarice, ou hypocrisie, pour plaisanterie, ou flatterie (desquels on peut facilement juger) nul n'est occi, mais pour hérésie, (de laquelle on ne peut pas si facilement juger) tant de gens sont mis à mort. Certainement, après avoir souvent cherché que c'est d'un hérétique, je n'en trouve autre chose, sinon que nous estimons hérétiques tous ceux qui ne s'accordent avec nous en notre opinion. Laquelle chose est manifeste en ce que nous voyons, qu'il n'y a presque aucune de toutes les sectes (qui sont aujourd'hui sans nombre) laquelle n'ait les autres pour hérétiques : en sorte que si en cette cité ou région, tu es estimé vrai fidèle, en la prochaine tu seras estimé hérétique. Tellement, que si quelqu'un aujourd'hui veut vivre, il lui est nécessaire d'avoir autant de fois et religions, qu'il est de cités, ou de sectes : tout ainsi que celui qui va par pays a besoin de changer sa monnaie de jour en jour, car celle qui est ici bonne, autre part n'aura aucun cours, sinon que la monnaie soit d'or, car en tous lieux celle-là est bonne, de quelque marque qu'elle soit. Faisons ainsi en la religion, ayons quelque monnaie d'or, laquelle ait lieu partout, de quelque marque qu'elle soit.

[...]

Venons maintenant à la Religion, et nous trouverons qu'elle n'est point si notoire, ou manifeste. Les Gentils avaient cette opinion du passé, qu'il y avait plusieurs Dieux. Christ a ôté cette erreur par sa venue, en sorte que maintenant ni les Turcs, ni les autres nations, ne font plus de doute, qu'il ne soit un seul Dieu, et consentent tous en cela avec les Chrétiens. Si aucun nie le Seigneur Dieu, celui-ci est infidèle, et Athéiste, et abominable au jugement de tous. Ceci d'avantage ont les Turcs, qu'ils croient en celui-ci Dieu, duquel Moïse a écrit ; en quoi ils s'accordent avec les Juifs, et avec les Chrétiens, sans aucun contredit. La foi de ces trois nations est jusques ici commune, mais les Turcs attribuent beaucoup à Christ, en quoi ils surmontent les Juifs, et ont celà commun avec les Chrétiens, mais les Chrétiens en ceci surmontent tous les autres, en tant qu'ils croient que Jésus Christ est le Fils de Dieu, le Seigneur et juge du monde, et est celà commun à tous les Chrétiens. Mais tout ainsi que les Turcs ne s'accordent point avec les Chrétiens, touchant cet article de Christ, ni les Juifs aussi avec les Turcs, n'avec les Chrétiens et que les uns condamnent les autres, et les ont pour hérétiques : Ainsi les Chrétiens en la doctrine de Christ sont en discord avec les Chrétiens, en beaucoup d'endroits, et se condamnent l'un l'autre, et se tiennent pour hérétiques. Car du Baptême, de la Cène du Seigneur, de l'invocation des Saints, de la justification, du franc arbitre, et d'autres plusieurs questions obscures, sont grandes controverses et débats : tellement que les Catholiques, les Luthériens, les Zwingliens, les Anabaptistes, les Moines et autres se condamnent, et persécutent plus cruellement l'un l'autre, que les Turcs ne font les Chrétiens. Lesquelles noises et dissensions ne viennent d'ailleurs, que de l'ignorance de vérité. Car si ces choses étaient aussi notoires et manifestes, qu'il est manifeste qu'il est un seul Dieu, tous les Chrétiens s'accorderaient aussi facilement entre eux en ces choses, que toutes nations confessent qu'il est un seul Dieu.

Que reste-t-il donc à faire en ces grands discords ? Certes ce que enseigne saint Paul : « Celui qui ne mange point, qu'il ne méprise point celui qui mange : Car l'un et l'autre demeure ferme ou tombe à son seigneur. » Que les Juifs, ou les Turcs, ne condamnent point les Chrétiens. Derechef, que les Chrétiens ne condamnent point les Turcs, ou les Juifs, mais plutôt les enseignent, et attirent par vraie piété et justice. Item que nous aussi ; qui sommes Chrétiens, ne condamnons point l'un l'autre, mais si nous sommes plus sages qu'eux, soyons aussi meilleurs, et plus miséricordieux. Car ceci est certain, que d'autant qu'aucun connaît mieux la

vérité, il est moins enclin à condamner les autres : Comme il appert en Christ, et en ses Apôtres. Mais celui qui condamne facilement les autres, il montre bien par cela, qu'il ne sait rien, vu qu'il ne sait supporter les autres. Car savoir, c'est savoir faire : et celui qui ne sait faire doucement et bénignement, ne sait que c'est de douceur et bénignité, tout ainsi que celui qui ne peut être honteux, ne sait que c'est de honte.

Si nous nous gouvernions ainsi, nous pourrions vivre ensemble paisiblement : jà soit que cependant fussions en discord en autre chose, au moins nous consentirions ensemble et nous accorderions en amour mutuelle, lequel est le lien de paix, jusques à ce que nous fussions parvenus à unité de foi. Car cependant que nous combattons les uns contre les autres par haines et persécutions, il arrive qu'en ce faisant nous allons tous les jours de pis en pis, Et ne sommes aucunement souvenans de notre office, cependant que sommes occupés à condamner les autres : tellement que l'Évangile est blâmé entre les Gentils, par notre faute. Car quand ils nous voient courir les uns sur les autres furieusement à la manière des bêtes, et les plus faibles être oppressés par les plus forts, ils ont l'Évangile en horreur, et détestation, comme si l'Évangile faisait les hommes tels, et ont Christ en détestation, comme s'il avait commandé de faire telles choses, tellement qu'en ce faisant nous deviendrions plutôt Turcs ou Juifs, qu'eux ne deviendraient Chrétiens. Car qui est-ce qui voudrait devenir Chrétien, quand il voit que ceux qui confessent le nom de Christ sont meurtris des Chrétiens par feu, par eau, par glaive, sans aucune miséricorde, et traités plus cruellement que des brigands ou meurtriers ? Qui est-ce qui ne penserait, que Christ fût quelque Moloch, ou quelque tel Dieu, s'il veut que les hommes lui soient immolés, et brûlés tout vifs ? Qui est-ce qui voudrait servir à Christ à telle condition, que si maintenant entre tant de controverses, il est trouvé discordant en quelque chose, avec ceux qui ont puissance-et domination sur les autres, il soit brûlé tout vif, par le commandement de Christ, même plus cruellement, que dedans le taureau de Phalaris ? Voire quand il réclamerait Christ à haute voix au milieu de la flamme, et crierait à pleine gorge qu'il croit en lui. Prends le cas que Christ, qui est le juge de tous, soit présent, et prononce lui-même la sentence, et mette le feu : Qui est-ce qui n'aura Christ pour un Satan ? Car que saurait faire autre chose Satan, que de brûler ceux qui invoquent le nom de Christ ?

Ô Christ créateur et Roi du monde, vois-tu ces choses ? es-tu totalement devenu autre que tu n'étais, si cruel et contraire à toi-même ? Quand tu étais sur la terre, il n'était rien plus doux, plus clément, plus souffrant les injures : étant comme une brebis devant celui qui la tond, tu n'as point sonné un mot : toi étant tout découpé de batures, décraché, moqué, couronné d'épines, crucifié entre les brigands, en grande ignominie, tu as prié pour ceux, qui te faisaient toutes ces injures, et contumélies. Es-tu maintenant ainsi changé ? Je te prie par le très saint nom de ton Père, si tu commandes que ceux qui n'entendent point tes ordonnances et commandements, ainsi que nos maîtres requièrent, soient suffoqués en l'eau et détranchés par batures, jusques aux entrailles, et après poudroyés de sel, dolés par le glaive, rôtis à petit feu, et tourmentés de toute sorte de supplices, si longuement que possible sera ! Ô Christ, commandes-tu, et approuves-tu ces choses ? Ceux qui font ces sacrifices, sont-ils tes vicaires à cet écorchement, et démembrements ? Te trouves-tu, quand on t'y appelle, à cette cruelle boucherie, et manges-tu chair humaine ? Si toi Christ, fais ces choses, ou commandes être faites, qu'as-tu réservé au Diable, qu'il puisse faire ? Fais-tu les mêmes choses, que fait Satan ? Oh blasphèmes horribles ! Ô méchante audace des hommes, qui osent attribuer à Christ les choses qui sont faites par le commandement, et instigation de Satan ! Mais je me déporterai et ferai fin, estimant que par ces choses tu entends déjà assez, ô Prince, combien ces faits sont contraires à la doctrine de Christ, et à ses mœurs.

ÉRASME

Dulce Bellum Inexpertis (1515)(2)

Dans une Europe en profonde mutation – que l'on songe notamment aux conséquences de la Réforme, de la découverte des Amériques et aux progrès militaires (artillerie et armées permanentes) – le fameux adage d'Érasme (ca. 1467 - 1536) met en lumière l'absurdité et l'atrocité des guerres. Retraçant les origines historiques et psychologiques de la violence entre les hommes, le « prince des humaniste » s'oppose par ailleurs à l'idée de guerre juste défendue par certains théologiens. Une exhortation à « faire flèche de tout bois pour défendre la paix ».



Adage 3001

LA GUERRE EST DOUCE POUR CEUX QUI NE L'ONT PAS FAITE

Il est particulièrement intéressant et répandu dans les lettres, l'adage Γλυκὺς ἀπειρῶ πολέμος, c'est-à-dire *la guerre est douce pour celui qui ne l'a pas faite*. C'est Végèce(3) qui, dans son livre sur *l'Art de la guerre*, III, chap. XIV, le cite ainsi : *Ne te fie pas trop au jeune soldat qui désire se*

battre, car le combat est doux pour ceux qui ne savent pas ce que c'est. C'est tiré de Pindare(4) : Γλυκυ εστι πολεμος απειροισιν, εμπειρων δε τις ταρβει προσιοντα νιν καρδια περισσως, c'est-à-dire la guerre est douce pour ceux qui ne l'ont pas faite, mais qui la connaît en éprouve, dès qu'il s'en approche, une horreur extrême.

Parmi les affaires humaines, il s'en trouve dont on ne peut concevoir, sans en avoir fait l'expérience, ce qu'elles contiennent de malheurs et de maux.

*Douce est aux ignorants la fréquentation
D'un ami puissant, mais qui en a goûté
S'en méfie.*

Il semble plaisant et glorieux de se promener au bras de nobles courtisans, d'être mêlé aux affaires des rois, mais les vieillards, qui savent ce qui en est pour en avoir usé, se privent volontiers de ce bonheur. Il paraît doux d'aimer les jeunes filles, mais à ceux seulement qui n'ont pas encore senti combien l'amour est amer. On pourra mesurer à la même aune toute affaire qui comporte beaucoup de dangers et de maux, et que personne ne voudrait entreprendre, s'il n'est jeune et inexpérimenté. D'ailleurs Aristote, dans la *Rhétorique*, explique ainsi pourquoi la jeunesse est plutôt audacieuse, la vieillesse, par contre, plutôt craintive : chez celle-là, dit-il, l'inexpérience engendre la confiance ; chez celle-ci, l'expérience de beaucoup de malheurs fait naître la crainte et l'hésitation. Si, au nombre des affaires humaines, il en est une qu'il convienne d'entreprendre avec hésitation ou plutôt qu'il faille fuir, conjurer par ses prières, repousser par tous les moyens, c'est certainement la guerre : rien n'est plus impie, plus calamiteux, plus largement pernicieux, plus obstinément tenace, plus affreux, bref, plus indigne de l'homme, pour ne pas dire d'un chrétien. Et, chose étonnante à dire, on l'entreprend aujourd'hui un peu partout avec une telle légèreté, un tel manque de discernement ! avec quelle cruauté et quelle barbarie la font, non seulement les païens, mais aussi les chrétiens, non seulement les laïcs, mais aussi les prêtres et les évêques, non seulement les hommes jeunes et inexpérimentés, mais aussi les vieillards qui l'ont vécue bien souvent, non seulement le peuple et la foule naturellement changeante, mais surtout les princes dont le devoir serait d'apaiser par sagesse et raison les mouvements inconsidérés de la sotte multitude. Et il ne manque pas de

jurisconsultes ni de théologiens qui cherchent à attiser leurs torches de semblables abominations et, comme on dit, les *aspergent d'eau froide*. Si bien que, de nos jours, la guerre est à ce point admise que les hommes s'étonnent de trouver quelqu'un à qui elle ne plaise pas ; à ce point approuvée qu'il est impie, et je dirais presque hérétique, de désapprouver cette entreprise entre toutes la plus criminelle, la plus malheureuse aussi.

Comme il serait mieux fondé de s'en étonner et de se demander quel mauvais génie, quel fléau, quelle calamité, quelle Furie a fait pénétrer pour la première fois dans l'esprit de l'homme le besoin, resté jusqu'alors animal, qui pousse cet être pacifique, créé pour la paix et la bienveillance – le seul que la nature ait fait naître pour le salut de tous – à se ruer avec une folie si bestiale et des violences si délirantes vers le massacre mutuel ! Et ce fait stupéfiera plus encore quiconque se sera détourné des opinions généralement reçues, pour observer l'essence même des choses et leur nature et examiner quelque peu, avec l'œil du philosophe, d'une part, l'image de l'homme et, d'autre part, le tableau de la guerre.

Si l'on considère tout d'abord l'aspect qu'offre le corps humain, ne se rendra-t-on pas compte aussitôt que la nature, ou plutôt Dieu, a créé cet être tel non pour la guerre mais pour l'amitié, non pour la perte mais pour la sauvegarde, non pour l'injustice mais pour la bienfaisance ? Car elle a pourvu chacun des autres êtres vivants d'armes qui lui sont propres : à la fougue des taureaux, elle a donné des cornes ; à la colère des lions, des griffes ; elle a muni les sangliers de dents meurtrières, protégé les éléphants par leur peau, leur masse, et par leur trompe aussi ; elle a défendu le crocodile par un revêtement d'écailles ; aux dauphins, elle a fourni des ailerons pour se défendre ; au porc-épic, des épines ; à la raie, des dards ; aux coqs, un éperon. Elle a muni les uns de carapaces, d'autres de cuir, d'autres d'écailles. Il en est dont elle a assuré le salut par la rapidité, comme les colombes ; il y en a, par ailleurs, à qui elle a attribué le venin comme défense. À certains elle a donné, en outre, un aspect horrible et bestial, des yeux menaçants, une voix stridente. Elle a greffé là-dessus certaines répugnances instinctives. L'homme, seul, elle l'a créé nu, faible, tendre, désarmé, avec une chair très molle et une peau lisse. Rien dans ses membres mêmes ne peut paraître destiné à la lutte ou à la violence, pour ne pas citer le fait que les animaux sont capables d'assurer leur subsistance presque dès leur naissance et que l'homme, seul, débute dans la vie dans un état qui le

fait dépendre entièrement et longtemps de l'aide d'autrui. Il ne sait ni parler, ni marcher, ni prendre sa nourriture ; il ne sait que vagir pour implorer assistance : on peut en conjecturer qu'il est le seul être vivant né uniquement pour l'amitié, dont les liens se nouent et se resserrent surtout par l'entr'aide. La nature a voulu aussi que l'homme doive les bienfaits de la vie moins à lui-même qu'à la bienveillance, pour qu'il se rende compte parfaitement qu'il a été destiné à la bonté et à la sympathie. Aussi l'aspect qu'elle lui a donné n'est-il pas affreux et horrible, comme chez d'autres, mais doux, inoffensif, exprimant l'amour et la tendresse. Elle lui a attribué un regard affectueux qui reflète les mouvements de l'âme. Elle lui a donné des bras capables d'étreindre. Elle lui a donné le sens du baiser par lequel les âmes puissent se joindre en même temps que s'unissent les corps. À lui seul elle a accordé le rire, signe d'allégresse ; à lui seul, les larmes, symbole de clémence et de pitié. Elle lui a donné aussi une voix, non pas menaçante et horripilante, comme aux bêtes, mais amicale et caressante.

La nature ne se contenta pas de ces dons : elle lui réserva l'usage de la parole et de la raison, propre avant tout à créer et à entretenir la bienveillance, afin que rien parmi les hommes ne se fît par violence. Elle mit en lui la haine de la solitude, le goût de la compagnie ; elle introduisit en lui les germes de la bonté. Elle fit en sorte que ce qui était le plus salutaire fût aussi le plus suave : qu'y a-t-il en effet de plus agréable qu'un ami et, par ailleurs, d'aussi nécessaire ? S'il était vraiment possible de vivre aisément sans relations, rien ne pourrait sembler agréable si l'on était privé de compagnon, sauf à celui qui aurait dépouillé toute humanité et serait redescendu au niveau de la bête ¹⁴. Elle y adjoignit le goût des belles lettres et le désir du savoir, qui non seulement garantissent parfaitement l'esprit humain contre toute barbarie, mais encore possèdent la vertu particulière de faire naître d'affectueux rapports. En vérité, ni la parenté ni la consanguinité ne joignent les âmes par des liens d'amitié plus serrés et plus solides que ne le fait la communauté des études humanistes. Outre cela, la nature répartit, entre les mortels, les dons, tant d'esprit que de corps, avec une variété si admirable que les uns trouvent chez les autres des qualités à aimer et à encourager pour leur excellence ou à désirer et à adopter pour leur utilité. Enfin elle ajouta à son œuvre une étincelle d'esprit divin, qui fait que, même sans en attendre une récompense, rendre service à tous lui plaise en soi. Pourvoir aux besoins de tous est, en effet, une propriété naturelle de Dieu. D'ailleurs, qu'est-ce qui fait que nous ressentons un

plaisir peu commun lorsque nous avons conscience que quelqu'un nous doit son salut ? Et c'est pour cela même que l'homme est cher à l'homme : il se trouve lié à lui par quelque insigne bienfait. Ainsi Dieu a placé l'homme en ce monde comme une réplique de lui-même, chargée, en tant que divinité terrestre, pour ainsi dire, de veiller au salut de tous. Les bêtes sauvages elles-mêmes le sentent puisque nous voyons non seulement les animaux paisibles, mais aussi les panthères et les lions, et des bêtes plus féroces encore que celles-ci, chercher aide auprès de l'homme dans les grands périls. C'est ici qu'elles trouvent toutes le dernier asile, ici, l'autel le plus sacré pour tout le monde, ici, l'autel dont nul ne nie la sainteté.

Nous venons de tracer, dans ses grandes lignes, le portrait de l'homme. Opposons-lui maintenant, si vous le voulez bien, le tableau de la guerre. Imaginez donc que vous vous trouvez au milieu de cohortes barbares que leurs visages mêmes et le son de leurs voix rendent horribles, d'armées bardées de fer, rangées en bataille, parmi le fracas et l'éclat effrayants des armes, l'agitation odieuse d'un très grand nombre d'hommes, leurs regards menaçants, les appels rauques des cors, le son terrifiant de la trompette, les roulements de bombardes, aussi impressionnants que ceux du tonnerre, mais plus malfaisants, les clameurs folles ; imaginez que vous voyez le choc furieux, la monstrueuse boucherie, le sort cruel tant des tueurs que des tués, les cadavres entassés, les plaines gorgées et les fleuves teintés de sang humain. Il arrive même parfois que le frère fonde sur son frère, le parent sur son parent, l'ami sur son ami et, au moment où la fureur commune se déchaîne, enfonce le fer dans les entrailles de celui qui ne l'avait jamais blessé, fût-ce même d'un mot. Une tragédie semblable contient une telle somme de malheurs que le cœur humain se détourne avec horreur de sa description même. Pour ne pas rapporter ces maux tout ordinaires au regard de ceux que je viens de citer : moissons foulées partout, fermes en cendres, villages incendiés, troupeaux razziés, vierges violées, vieillards traînés en captivité, églises saccagées, brigandages, déprédations, violence et confusion partout. Je tairai de même ces malheurs qui suivent d'ordinaire une guerre, fût-elle la plus heureuse et la plus juste : le menu peuple dépouillé, les riches chargés d'impôts, tant de vieillards laissés seuls et anéantis par le massacre de leurs enfants plus misérablement que si l'ennemi leur avait enlevé, avec la vie, la faculté de souffrir, tant de vieilles femmes privées de leurs biens et supprimées ainsi plus cruellement que par le fer, tant de femmes veuves, tant d'enfants orphelins, tant de maisons

remplies de deuil, tant de riches réduits à la misère. À quoi rime-t-il, en effet, de parler du bouleversement moral, alors que personne n'ignore que c'est de la guerre que sort la démoralisation générale de la vie ? C'est d'elle que naît le mépris du devoir, l'indifférence à l'égard des lois, l'audace de concevoir n'importe quel crime. De cette source jaillit un torrent de brigands, de voleurs, de sacrilèges, d'égorgeurs. Et – c'est là le plus grave de tout – cette pestilence si funeste ne sait se contenir dans ses propres limites, mais, née dans un coin quelconque, non seulement elle envahit, comme une épidémie, les régions voisines, mais encore elle entraîne les plus éloignées dans le désordre et le bouleversement général, par des nécessités commerciales ou à la faveur d'une alliance ou d'un traité. Bien plus, la guerre est engendrée par la guerre, une vraie guerre naît d'un semblant de guerre, la plus importante sort de la plus insignifiante et il n'est pas rare qu'il lui arrive alors ce qui, dans les fables, nous est raconté du monstre de Lerne.

C'est pourquoi, je pense, les vieux poètes qui ont observé avec beaucoup de sagacité la nature des choses et l'ont exprimée en des mythes très pertinents, ont rapporté que la guerre était envoyée par les Enfers, que les Furies s'y entremettaient, et que n'importe quelle Furie n'était pas apte à accomplir ce travail : on choisit la plus néfaste de toutes, celle

*qui a bien mille noms,
Mille moyens de nuire.*

Armée de serpents innombrables, elle se fait annoncer par les trompettes du Tartare ; Pan remplit l'univers de son tumulte fou ; Bellone secoue son fouet furieux ; la Fureur impie, tous liens rompus, s'envole, horrible à voir avec son visage ensanglanté. Et les philologues n'ont pas été sans voir cela : certains d'entre eux veulent que le mot « bellum » ait été employé par antiphrase : elle n'a en effet rien de bon ni de « beau », et on peut appeler « belle » la guerre pour la même raison qu'on peut appeler les Furies « Bienveillantes ». Les autres veulent plutôt faire dériver « bellum » de « bellua », parce qu'il appartient aux bêtes sauvages et non aux hommes de se rassembler pour s'entretuer. À moi, en tous cas, il paraît plus que féroce, plus que bestial de s'affronter avec des armes. En effet, la plupart des bêtes sauvages vivent en bonne intelligence et en bon accord à l'intérieur de leur propre espèce, elles observent les lois de la horde, elles se prêtent un mutuel

appui. D'ailleurs toutes les bêtes sauvages ne luttent pas (il y en a d'inoffensives, comme les daims et les lièvres), seules le font les plus féroces de toutes, les lions, les loups, les tigres. Celles-ci même ne se font pas la guerre entre elles comme nous : le chien ne mange pas la chair du chien ; les lions cruels ne combattent pas entre eux ; le serpent vit en paix avec le serpent ; on s'entend entre bêtes à venin. Mais, pour l'homme, aucune bête féroce n'est plus funeste que l'homme. D'autre part, les animaux sauvages, quand ils combattent, combattent avec leurs propres armes ; nous, les hommes, c'est d'armes contre nature, inventées par l'artifice des démons, que nous nous servons pour faire périr d'autres hommes. Et quand les fauves se déchaînent, ce n'est pas pour n'importe quelle raison, mais bien quand la faim les met en rage, quand ils se sentent poursuivis, ou quand ils craignent pour leurs petits. Nous, Dieu immortel, pour quelles causes frivoles ne déclenchons-nous pas les tragédies des guerres ! Pour les titres de propriété les plus vains, pour une colère d'enfant, pour une misérable histoire de femme, et pour des raisons beaucoup plus ridicules encore que celles-ci. En outre, chez les bêtes féroces, la guerre se fait à un contre un, elle est très brève, et, à supposer que le combat soit très sanglant, dès que l'une des deux est blessée, on se sépare. Quand a-t-on entendu dire – chose que les hommes font couramment – que cent mille bêtes sauvages se sont mutuellement déchirées ? Ajoutons que, chez certains fauves, il n'existe de méfiance instinctive qu'à l'égard d'animaux d'une autre espèce et qu'il en est, par contre, avec qui ils sont liés d'une amitié réelle et solide. L'homme, lui, lutte perpétuellement avec l'homme, sans aucune discrimination et, pour aucun des mortels, il n'existe aucun traité vraiment solide. Tant tout ce qui s'est écarté de sa loi naturelle dégénère en une espèce plus malfaisante que si la nature lui avait inspiré ses méfaits ! Voulez-vous savoir combien la guerre est féroce, combien elle est horrible, combien elle est indigne de l'homme ? N'avez-vous jamais vu un lion aux prises avec un ours ? Quelles grimaces, quels rugissements, quels halètements, quelle férocité, quelle boucherie ! Même à l'abri, le spectateur est horrifié. Mais c'est un spectacle bien plus affreux, bien plus inhumain, de voir l'homme, hérissé de tant d'armes, de tant de traits, se heurter à l'homme ! Qui croirait, je vous le demande, que ce sont là des êtres humains, si l'habitude du mal ne nous avait enlevé la faculté de nous étonner ? Les yeux brillent, les visages pâlisent, le pas dénonce la fureur, la voix grince, la clameur devient folle, l'homme est de fer tout entier, les

armes résonnent, les bombardes lancent des éclairs. Il serait plus supportable de voir l'homme, pour se nourrir, dévorer l'homme et laper son sang ; c'est à quoi certains sont arrivés, d'ailleurs, qui font, par haine, ce que le besoin ou la nécessité rendrait plus excusable. Mais on obtient maintenant les mêmes résultats, avec plus de cruauté, grâce à des traits empoisonnés, à des machines infernales. On ne trouve plus nulle part trace d'humanité.

Pourrait-on croire que la nature elle-même reconnaîtrait ici son œuvre ? Et si quelqu'un l'en avertissait, ne serait-elle pas en droit de maudire cette conduite impie en des termes comme ceux-ci : « Quel spectacle extraordinaire ai-je devant les yeux ? Quel Tartare nous a pondu ce monstre ? Il y en a qui m'appellent marâtre parce que, dans l'immense ensemble de ma création, il se trouve quelques bêtes venimeuses (bien que celles-ci aussi puissent être utiles à l'homme) ; parce que j'ai façonné quelques animaux un peu rudes (alors qu'aucune bête féroce n'est assez sauvage pour qu'on ne l'apprivoise par l'adresse et les bons soins : quand l'homme s'en occupe, les lions s'accoutument à obéir, les serpents s'apprivoisent, les ours se font dociles). Quelle est donc cette « plus-que-marâtre » qui nous a fait cadeau de ce fauve d'une espèce inconnue, de ce fléau universel ? Un seul être existe que j'ai créé tout entier pour le bon vouloir, doux, amical, secourable. Que s'est-il passé pour qu'il ait dégénéré en un animal de cette férocité ? Je ne retrouve en lui aucun trait de l'homme que j'ai façonné. Quel mauvais génie a corrompu mon œuvre ? Quelle sorcière a, par ses charmes, retiré de lui son âme humaine et introduit en lui cette âme fauve ? Quelle Circé l'a métamorphosé ? J'ordonnerais bien que le malheureux se contemplât dans un miroir, mais que peuvent voir les yeux quand l'âme est absente ? Pourtant, guerrier enragé, regarde-toi, si tu le peux, s'il t'est possible de retrouver la raison ! D'où te vient cette crête menaçante ? d'où ce casque étincelant ? d'où ces cornes de fer ? ces coudes empennés ? d'où cette cuirasse ? ces dents de bronze ? ces plaques de métal ? d'où ces traits qui portent la mort ? d'où cette voix plus que féroce ? d'où ce regard plus que bestial ? d'où ce tonnerre, cette foudre plus redoutable et plus funeste que la foudre même de Jupiter ? Moi, j'ai fait de toi un être presque divin. Pourquoi t'es-tu mis en tête de te transformer en une bête si farouche que désormais aucun fauve ne puisse être pris pour un fauve si on le compare à l'homme ? » Elle dirait cela, je pense, et beaucoup d'autres choses du même genre, cette grande nature constructrice.

Donc, puisque c'est ainsi que l'homme a été formé – comme on vient de le montrer –, puisque la guerre est une entreprise de ce genre – comme nous en avons trop souvent fait l'expérience –, on peut se demander, non sans un vif étonnement, quel dieu, quel mal ou quel hasard a introduit pour la première fois dans le cœur humain l'envie de planter un fer meurtrier dans les entrailles d'un homme. C'est très progressivement qu'on doit être arrivé à un si remarquable degré d'insanité.

*Personne ne tomba d'un coup
Au dernier degré de la honte*

comme dit le poète satirique. Et toujours les plus grands maux se sont glissés dans la vie des hommes sous le masque du bien. Autrefois donc, quand les hommes primitifs, nus, sans remparts et sans toit, vivaient dans les forêts il arriva plusieurs fois qu'ils furent attaqués par des bêtes sauvages. Ce fut donc à elles que l'homme déclara d'abord la guerre, et l'on tenait pour courageux et l'on prenait comme chef celui qui avait protégé l'espèce contre la violence des fauves. Il paraissait parfaitement justifié de les égorger lorsqu'ils vous égorgeaient, de les massacrer quand ils vous massacraient, surtout s'ils vous assaillaient sans qu'on les eût attaqués. Comme ces actions étaient portées aux nues (c'est pour cela qu'on fit un dieu d'Hercule), la jeunesse ardente se mit à chasser les fauves à l'envi et à se parer de leurs dépouilles comme d'un trophée. Ensuite, non contents de les avoir égorgés, les jeunes gens se couvrirent de leurs peaux pour se défendre contre les rigueurs de l'hiver. Tels furent les premiers meurtres, telles, les premières dépouilles. Après quoi ils poussèrent plus loin, ils osèrent une chose que Pythagore a jugée résolument impie et qui pourrait nous paraître extravagante si l'habitude ne nous en empêchait, l'habitude dont la force est telle que, chez certains peuples, on a considéré comme un devoir pieux de précipiter dans une fosse un père âgé, après l'avoir battu à mort, et d'enlever la vie à celui de qui on l'avait reçue ; qu'on tenait pour saint de se nourrir de la chair de ses amis intimes ; qu'on jugeait beau de prostituer une vierge dans le temple de Vénus et bien des choses plus absurdes encore que celles-ci, dont le simple récit serait pour tous un objet d'abomination. Ainsi donc rien n'est assez criminel, assez atroce pour ne pas être approuvé si la coutume le veut. Quel crime osèrent-ils donc commettre ? Ils ne craignirent pas de se nourrir du cadavre des animaux

tués, de lacérer de leurs dents la chair morte, d'en boire le sang, d'en sucer la lymphe et, selon l'expression d'Ovide, *d'enfouir les entrailles au fond de leurs entrailles*. Cet acte, tout inhumain qu'il parût à ceux dont l'esprit était plus civilisé, l'usage et la facilité le sanctionnèrent. On se plut même à regarder l'aspect d'un cadavre, on y prit un plaisir sensuel. Les chairs sont ensevelies dans des boîtes, conservées avec des aromates ; on inscrit en épitaphe « Ci-gît un sanglier, ici a été enterré un ours ». Cadavéreuses voluptés ! On alla plus loin. Des bêtes nuisibles, on en arriva aux animaux innocents. On s'en prit un peu partout aux moutons,

Animal sans ruse ni dol,

on s'en prit au lièvre, pour la seule raison qu'il était de chair délicate. On n'eut même pas pitié du bœuf domestique qui avait nourri longtemps, par ses sueurs, la famille ingrate ; on n'épargna aucune espèce d'oiseau, aucune espèce de poisson et la gourmandise devint à ce point tyrannique qu'aucun animal ne se trouva plus nulle part à l'abri de la cruauté humaine. Et l'habitude fit encore qu'on resta insensible à la violence exercée contre toute forme de vie, du moins tant qu'on s'abstînt d'abattre des hommes.

Mais il en va du vice comme de la mer : il est en notre pouvoir de leur refuser tout accès, mais leur imposer une limite dès que nous leur avons donné carrière n'est pas à la portée du premier venu : tous deux alors ne sont plus menés par notre volonté, ils sont portés par leur propre élan. Une fois entraînés au meurtre par ces apprentissages, les hommes se laissèrent pousser par la colère à frapper les hommes d'un bâton, d'une pierre ou du poing. C'étaient là, je pense, les armes avec lesquelles on combattait alors, et on avait appris déjà, en tuant des animaux, que l'homme pouvait, lui aussi, être abattu sans grande peine. Mais semblable barbarie se satisfait longtemps de combats singuliers. La défaite de l'un des adversaires mettait fin à la guerre ; parfois ils tombaient tous deux, tous deux, d'ailleurs, indignes de vivre. Ajoutons qu'avoir réduit son ennemi présentait encore quelque apparence de justice ; on se mit aussi à louer le fait d'avoir tué un homme brutal et malfaisant – comme le furent, à ce qu'on rapporte, Cacus et Busiris – et d'avoir débarrassé la terre de monstres de cette importance. D'ailleurs nous voyons ces exploits figurer parmi les éloges décernés à Hercule. Puis on se rassembla en bandes, groupés selon la parenté, le voisinage, ou l'amitié. Et ce qui maintenant est du brigandage, était alors la

guerre. L'affaire se réglait encore à coups de pierres et d'épieux aiguisés au feu. Un filet d'eau qu'il fallait traverser, un rocher ou tout obstacle semblable qui s'interposait mettait fin aux combats. Mais tandis que la férocité croît par l'usage, tandis que les colères grandissent, tandis que l'ambition s'enflamme toujours plus, ils arment leur fureur grâce à leur ingéniosité. On invente toute espèce d'armes défensives, on invente des armes offensives pour faire périr l'ennemi. Bientôt les hommes commencèrent à se heurter un peu partout, en troupes plus nombreuses et armées. Cette évidente folie ne manque pas d'honneurs. On la nomma « guerre » et l'on voulut que le courage résidât dans le fait de protéger, au péril de sa vie, ses enfants, sa femme, son troupeau, son gîte contre les violences des ennemis. Et ainsi, peu à peu, l'art de combattre se développant avec la civilisation, on entreprit de se déclarer la guerre de cité à cité, de région à région, de royaume à royaume. Pourtant, dans une entreprise fort cruelle en soi, subsistaient encore des vestiges de l'ancienne humanité : on réclamait satisfaction par l'entremise de parlementaires, les féciaux ; on en appelait au témoignage des dieux ; on préludait au combat par un assaut d'injures. L'affaire se réglait au moyen des armes ordinaires et par le courage, non par la ruse. Il était sacrilège d'assaillir l'ennemi avant le signal du combat ; il n'était pas permis de combattre après que le général avait fait sonner la retraite. Bref, on faisait assaut de valeur et de gloire plutôt qu'on ne cherchait à s'occire. On ne prenait les armes que contre les étrangers qu'on nommait, pour cette raison, « hostiles » (autrement dit, les « hôtes »). De là sont nés les empires : aucun ne fut jamais créé dans aucune nation si ce n'est au prix de beaucoup de sang humain. À partir de ce moment, les guerres s'enchaînent sans interruption : à tour de rôle, on se chasse du pouvoir et on le revendique. Ensuite, comme le commandement était tombé aux mains des pires scélérats, on tourna bientôt ses armes contre le premier venu, à sa fantaisie ; et les plus menacés par les périls de la guerre ne furent plus dorénavant les êtres malfaisants mais les gens bien rentés, le but du combat ne fut plus la gloire mais un butin sordide ou bien quelque profit plus criminel encore. Je ne doute pas que Pythagore, dans sa grande sagesse, ait prévu cela quand, par son enseignement philosophique, il détournait la masse inexpérimentée des hommes de l'abattage des animaux. Il se rendait compte que celui qui, sans avoir subi de dommage, se serait accoutumé à répandre le sang d'une bête inoffensive, ne craindrait pas, une fois mû par la colère et piqué par l'offense, de se débarrasser d'un

homme. Qu'est-ce que la guerre, en effet, sinon un meurtre multiplié et réciproque, un banditisme d'autant plus scélérat qu'il s'accomplit sur une plus large échelle ? Mais ce sont là objets de plaisanterie, divagations de scolastiques pour les seigneurs grossiers de notre temps qui, n'ayant d'humain que la forme, n'hésitent pas à se prendre pour des dieux.

Et cependant, c'est en partant de là qu'on en est arrivé, nous le voyons, à ce point d'insanité de ne rien faire d'autre toute la vie. Nous sommes constamment en guerre, nation contre nation, royaume contre royaume, cité contre cité, prince contre prince, peuple contre peuple et – chose que les païens mêmes considèrent comme impie – allié contre allié, parent contre parent, frère contre frère, fils contre père, enfin – ce que je trouve plus atroce que tout cela – des chrétiens luttent contre des hommes, et j'ajouterai à contre-cœur, car c'est le fait le plus atroce, des chrétiens font la guerre contre des chrétiens. Aveuglement de l'esprit humain : personne ne s'en étonne, personne ne s'en indigne !

[...]

*On loue les jeunes mères d'avoir des rejetons
Ressemblant à leur père.*

Les braves gens prospèrent, les méchants font moins de tort. Mais dès que l'horrible ouragan de la guerre se déchaîne, ô Dieu immortel, en quel flux immense les malheurs débordent-ils, déferlent-ils, se ruent-ils sur toutes choses ! Les troupeaux sont raziés, les moissons foulées aux pieds, les paysans massacrés, les fermes incendiées, les cités les plus florissantes, édifiées par tant de siècles, sont renversées à la première bourrasque. Il est tellement plus aisé de faire le mal que le bien ! L'argent des citoyens passe aux mains de brigands et d'égorgeurs abominables. Les foyers gémissent ; tout s'emplit de crainte, de deuil, de plaintes, de lamentations. Les métiers des artisans chôment, les pauvres doivent jeûner ou se rabattre sur des besognes malhonnêtes. Les riches pleurent leurs biens volés ou craignent pour ceux qui leur restent, fort malheureux dans les deux cas. Plus de noces pour les jeunes filles, sinon tristes et funèbres ; les épouses abandonnées se fanent, stériles, à la maison ; les lois se taisent, on se moque de l'humanité, la justice ne sait où se réfugier ; la religion devient objet de risée, il n'existe absolument plus aucune discrimination entre le sacré et le profane. La jeunesse est corrompue par toute espèce de vices, les vieillards abandonnés

maudissent leur longévité. Plus d'honneur pour les bonnes études. En résumé, nous subissons dans la guerre plus de maux que ne peuvent l'exprimer les paroles de personne, à plus forte raison les miennes.

[...]

Si l'on ne peut vraiment pas l'éviter, à cause de la perversité générale, il sera bon, après n'avoir négligé aucune tentative, après avoir fait flèche de tout bois pour défendre la paix, de veiller alors à ce que seules de méchantes gens soient impliquées dans une aussi méchante affaire et à ce qu'elle coûte finalement le moins possible de sang humain. Car si nous essayons d'être en réalité ce que nous avons la réputation d'être, c'est-à-dire si nous n'admirons ni ne désirons rien qui soit de ce monde, si nous songeons seulement à quitter cette terre avec le plus de détachement possible, si nous nous élevons de tout notre effort vers les biens célestes, si nous plaçons tout notre bonheur dans le Christ seul, si nous croyons que tout ce qui est vraiment bon, vraiment beau, vraiment agréable réside en lui seul, si nous tenons pour prouvé qu'un croyant ne peut être offensé par personne, si nous considérons combien vain, combien fugace est le jeu des affaires humaines, si nous envisageons sérieusement comme il est ardu de transformer, pour ainsi dire, un homme en dieu, et de le purger ici-bas des contagions de ce monde par une méditation presque infatigable pour qu'une fois rejetée la dépouille de son corps, il passe dans la communauté des anges ; bref, si nous faisons preuve de ces trois vertus sans lesquelles personne ne pourrait recevoir la dénomination de chrétien : l'innocence, qui nous commande d'être purs de tout vice ; la charité, qui nous fait faire à tous le plus de bien possible ; la patience, qui nous ordonne de supporter ceux qui nous font du mal et, s'il est possible, d'accabler l'injustice sous les bienfaits, je demande à savoir quelle guerre pourrait naître entre nous pour des futilités ? Si le Christ est une fiction, pourquoi ne la rejetons-nous pas franchement ? pourquoi nous glorifions-nous de son nom ? Mais s'il est vraiment *et la voie, et la vérité, et la vie*, pourquoi toute notre conduite s'écarte-t-elle autant de ce modèle ? Si nous reconnaissons le Christ comme garant, lui qui est la charité et n'a rien enseigné, rien transmis sinon la charité et la paix, imitons-le donc, non par des labels et des signes extérieurs, mais par nos actes et par notre vie. Embrassons la cause de la paix pour que le Christ, en retour, nous reconnaisse pour siens. C'est sur cela que les papes, les princes, c'est sur cela que les États doivent faire

porter leurs délibérations. On a déjà répandu assez de sang chrétien jusqu'à présent. Nous avons fourni aux ennemis du nom de chrétien assez de spectacles distrayants à la terre. Si le peuple est agité de passions, selon sa coutume, qu'il soit retenu par les princes, à qui il appartient d'être, dans l'État, ce qu'est l'œil dans le corps, la raison dans lame. Si, de leur côté, les princes causent quelque trouble, il appartient aux papes de calmer les agitations par leur prudence et leur autorité. Puissions-nous, rassasiés enfin de guerres trop fréquentes, être touchés du désir de la paix ! Le malheur lui-même nous y amène, le monde fatigué de souffrir la réclame, le Christ nous y invite, le Pape nous y exhorte, Léon, dixième du nom, qui joue sur la terre le rôle de pacificateur, de Salomon, de Jésus-Christ, agneau quand il s'agit de nuire, lion rugissant contre ce qui s'oppose à la piété. Tous ses vœux, tous ses projets, tous ses efforts tendent à ce que ceux qu'unit une foi commune soient unis aussi par une concorde commune. Il travaille à ce que l'Église fleurisse non par la richesse, ou par le pouvoir, mais par les dons qui sont siens et lui appartiennent en propre. Charge très belle certainement et digne d'un tel héros, du descendant de ces illustres Médicis, à la prudence desquels la célèbre cité des Florentins dut, grâce à une paix durable, d'être la plus florissante, et dont la maison fut l'asile de toutes les sciences. Léon lui-même, doué d'un caractère doux et calme, fut initié, dès sa plus tendre enfance, aux humanités et aux Muses paisibles, nourri parmi les hommes les plus cultivés et comme dans le giron des Muses ; il apporta au pontificat une vie et une renommée irréprochables qui, jusque dans l'extrême liberté de Rome, n'ont été entachées par aucun soupçon de médisance. Il ne s'y porta pas de lui-même : sans s'y attendre aucunement, il fut désigné par son nom, comme par une voix divine, pour aider au rétablissement des affaires humaines fatiguées par la longue tempête des guerres. Que Jules possède la gloire de la guerre, qu'il garde ses victoires, qu'il garde ses triomphes magnifiques. Quelles sont les activités qui conviennent au Pape ? Il n'appartient guère à des gens comme moi de se prononcer là-dessus. Je dirai seulement ceci : la gloire de ce vainqueur, si éclatante qu'elle ait été, s'est trouvée liée à la perte et aux souffrances d'un très grand nombre d'hommes. La paix rendue au monde vaudra à notre Léon une gloire beaucoup plus authentique que n'en valurent à Jules tant de guerres entreprises avec vaillance ou menées avec bonheur par tout l'univers.

PIERRE NICOLE

Des moyens de conserver la paix avec les hommes (1857)[\(5\)](#)

Première partie.

Pierre Nicole (1625 - 1695) est un théologien français, considéré comme l'un des principaux auteurs jansénistes. « Des moyens de préserver la paix avec les hommes » fait partie des Essais de Morale parus en 1671. La paix y est considérée comme une relation avec soi-même, avant d'être étendue au reste du monde tissé d'interactions et d'échanges entre les hommes. Elle est un état intérieur aussi bien que géographique : « Chercher la paix de la ville qui est le lieu de votre exil. »

Recherchez la paix de la ville en laquelle je vous ai transférés, et priez le Seigneur pour elle, parce que votre paix se trouve dans la sienne. (Jér.)

CHAPITRE PREMIER.

HOMMES CITOYENS DE PLUSIEURS VILLES. ILS DOIVENT PROCURER LA PAIX DE TOUTES, ET S'APPLIQUER EN PARTICULIER À VIVRE EN PAIX DANS LA SOCIÉTÉ OÙ ILS PASSENT LEUR VIE, ET DONT ILS FONT PARTIE.

Toutes les sociétés dont nous faisons partie ; toutes les choses avec lesquelles nous avons quelque liaison et quelque commerce, sur lesquelles nous agissons, et qui agissent sur nous, et dont le différent état est capable d'altérer la disposition de notre âme, sont les villes où nous passons le temps de notre pèlerinage, parce que notre âme s'y occupe et s'y repose.

Ainsi le monde entier est notre ville, parce qu'en qualité d'habitants du monde, nous avons liaison avec tous les hommes, et que nous en recevons même tantôt de l'utilité et tantôt du dommage. Les Hollandois ont commerce avec ceux du Japon. Nous en avons avec les Hollandois. Nous en avons donc avec ces peuples qui sont aux extrémités du monde, parce que les avantages que les Hollandois en tirent leur donnent le moyen, ou de nous servir, ou de nous nuire. On en peut dire autant de tous les autres peuples. Ils tiennent tous à nous par quelque endroit, et ils entrent tous dans la chaîne qui lie tous les hommes entre eux par les besoins réciproques qu'ils ont les uns des autres.

Mais nous sommes encore plus particulièrement citoyens du royaume où nous sommes nés et où nous vivons : de la ville où nous habitons : de la société dont nous faisons partie, et enfin, nous nous pouvons dire en quelque sorte citoyens de nous-mêmes et de notre propre cœur. Car nos diverses passions et nos diverses pensées tiennent lieu d'un peuple, avec qui nous avons à vivre : et souvent il est plus facile de vivre avec tout le monde extérieur, qu'avec ce peuple intérieur que nous portons en nous-mêmes.

L'Écriture qui nous oblige de chercher la paix de la ville où Dieu nous fait habiter, l'entend également de toutes ces différentes villes ; c'est-à-dire qu'elle nous oblige de chercher et de désirer la paix et la tranquillité du monde entier : de notre royaume, de notre ville, de notre société, et de nous-mêmes. Mais comme nous avons plus de pouvoir de la procurer à quelques-unes de ces villes qu'aux autres, il faut aussi que nous y travaillions diversement.

Car il n'y a guère de gens qui soient en état de procurer la paix, ni au monde, ni à des royaumes, ni à des villes, autrement que par leurs prières. Ainsi notre devoir à cet égard se réduit à la demander sincèrement à Dieu, et à croire que nous y sommes obligés. Et nous le sommes en effet, puisque les troubles extérieurs qui divisent les royaumes, viennent souvent du peu de soin que ceux qui en font partie ont de demander la paix à Dieu, et de leur peu de reconnaissance lorsque Dieu la leur a accordée. Les guerres temporelles ont de si étranges suites, et des effets si funestes pour les âmes mêmes, qu'on ne sauroit trop les appréhender. C'est pourquoi saint Paul, en recommandant de prier pour les rois du monde, marque expressément, comme un principe de cette obligation, le besoin que nous avons pour nous-mêmes de la tranquillité extérieure : *Ut quietam et tranquillam vitam agamus*(6).

On se procure la paix à soi-même en réglant ses pensées et ses passions ; et par cette paix intérieure, on contribue beaucoup à la paix de la société dans laquelle on vit, parce qu'il n'y a guère que les passions qui la troublent. Mais comme cette paix avec ceux qui nous sont unis par des liens plus étroits et par un commerce plus fréquent est d'une extrême importance pour entretenir la tranquillité dans nous-mêmes, et qu'il n'y a rien de plus capable de la troubler que la division opposée à cette paix, c'est de celle-là principalement qu'il faut entendre cette instruction du prophète : *Quærite pacem civitatis ad quam transmigrare vos feci*. Cherchez la paix de la ville qui est le lieu de votre exil.

L'ENCYCLOPÉDIE DE DIDEROT ET D'ALEMBERT

PAIX, (*Droit naturel politique & moral*) (1751)[\(Z\)](#)

« La guerre est un fruit de la dépravation des hommes ; c'est une maladie convulsive et violente du corps politique ; il n'est en santé, c'est-à-dire dans son état naturel, que lorsqu'il jouit de la paix... » Article rédigé par Louis de Jaucourt, un des collaborateurs de l'Encyclopédie sous la direction Diderot.



PAIX, s. f. (*Droit nat. politique. & moral.*) c'est la tranquillité dont une société politique jouit ; soit au-dedans, par le bon ordre qui regne entre ses membres ; soit au-dehors, par la bonne intelligence dans laquelle elle vit avec les autres peuples.

Hobbes a prétendu que les hommes étoient sans cesse dans un état de guerre de tous contre tous ; le sentiment de ce philosophe atrabilaire ne paroît pas mieux fondé que s'il eût dit, que l'état de la douleur & de la maladie est naturel à l'homme. Ainsi que les corps physiques, les corps politiques sont sujets à des révolutions cruelles & dangereuses, quoique ces

infirmités soient des suites nécessaires de la foiblesse humaine, elles ne peuvent être appelées un état naturel. La guerre est un fruit de la dépravation des hommes ; c'est une maladie convulsive & violente du corps politique, il n'est en santé, c'est-à-dire dans son état naturel que lorsqu'il jouit de la *paix* ; c'est elle qui donne de la vigueur aux empires ; elle maintient l'ordre parmi les citoyens ; elle laisse aux lois la force qui leur est nécessaire ; elle favorise la population, l'agriculture & le commerce ; en un mot elle procure aux peuples le bonheur qui est le but de toute société. La guerre au contraire dépeuple les états ; elle y fait regner le désordre ; les lois sont forcées de se taire à la vûe de la licence qu'elle introduit ; elle rend incertaines la liberté & la propriété des citoyens ; elle trouble & fait négliger le commerce ; les terres deviennent incultes & abandonnées. Jamais les triomphes les plus éclatans ne peuvent dédommager une nation de la perte d'une multitude de ses membres que la guerre sacrifie ; ses victoires mêmes lui font des plaies profonde que la *paix* seule peut guérir.

Si la raison gouvernoit les hommes, si elle avoit sur les chefs des nations l'empire qui lui est dû, on ne les verroit point se livrer inconsidérément aux fureurs de la guerre, ils ne marqueroient point cet acharnement qui caractérise les bêtes féroces. Attentifs à conserver une tranquillité de qui dépend leur bonheur, ils ne saisiroient point toutes les occasions de troubler celle des autres ; satisfaits des biens que la nature a distribués à tous ses enfans, ils ne regarderoient point avec envie ceux qu'elle a accordés à d'autres peuples ; les souverains sentiroient que des conquêtes payées du sang de leurs sujets, ne valent jamais le prix qu'elles ont coûté. Mais par une fatalité déplorable, les nations vivent entre elles dans une défiance réciproque ; perpétuellement occupées à repousser les entreprises injustes des autres, ou à en former elles-mêmes, les prétextes les plus frivoles leur mettent les armes à la main, & l'on croiroit qu'elles ont une volonté permanente de se priver des avantages que la Providence ou l'industrie leur ont procurés. Les passions aveugles des princes les portent à étendre les bornes de leurs états ; peu occupés du bien de leurs sujets, ils ne cherchent qu'à grossir le nombre des hommes qu'ils rendent malheureux. Ces passions allumées ou entretenues par des ministres ambitieux, ou par des guerriers dont la profession est incompatible avec le repos, ont eu dans tous les âges les effets les plus funestes pour l'humanité. L'histoire ne nous fournit que des exemples de *paix* violées, de guerres injustes & cruelles, de champs dévastés, de villes réduites en cendres. L'épuisement seul semble

forcer les princes à la *paix*; ils s'aperçoivent toujours trop tard que le sang du citoyen s'est mêlé à celui de l'ennemi; ce carnage inutile n'a servi qu'à cimenter l'édifice chimérique de la gloire du conquérant, & de ses guerriers turbulents; le bonheur de ses peuples est la première victime qui est immolée à son caprice ou aux vûes intéressées de ses courtisans.

Dans ces empires, établis autrefois par la force des armes, ou par un reste de barbarie, la guerre seule mène aux honneurs, à la considération, à la gloire; des princes ou des ministres pacifiques sont sans cesse exposés aux censures, au ridicule, à la haine d'un tas d'hommes de sang, que leur état intéresse au désordre. Probus guerrier doux & humain, est massacré par ses soldats pour avoir décelé ses dispositions pacifiques. Dans un gouvernement militaire le repos est pour trop de gens un état violent & incommode; il faut dans le souverain une fermeté inaltérable, un amour invincible de l'ordre & du bien public, pour résister aux clameurs des guerriers qui l'environnent. Leur voix tumultueuse étouffe sans cesse le cri de la nation, dont le seul intérêt se trouve dans la tranquillité. Les partisans de la guerre ne manquent point de prétextes pour exciter le désordre & pour faire écouter leurs vœux intéressés: « c'est par la guerre, disent-ils, que les états s'affermissent; une nation s'amollit, se dégrade dans la *paix*; sa gloire l'engage à prendre part aux querelles des nations voisines, le parti du repos n'est celui que des foibles ». Les souverains trompés par ces raisons spécieuses, sont forcés d'y céder; ils sacrifient à des craintes, à des vûes chimériques la tranquillité, le sang & les trésors de leurs sujets. Quoique l'ambition, l'avarice, la jalousie, & la mauvaise foi des peuples voisins ne fournissent que trop de raisons légitimes pour recourir aux armes, la guerre seroit beaucoup moins fréquente, si on n'attendoit que des motifs réels ou une nécessité absolue de la faire; les princes qui aiment leurs peuples, savent que la guerre la plus nécessaire est toujours funeste, & que jamais elle n'est utile qu'autant qu'elle assure la *paix*. On disoit au grand Gustave, que par ses glorieux succès il paroissoit que la Providence l'avoit fait naître pour le salut des hommes; que son courage étoit un don de la Toute – Puissance, & un effet visible de sa bonté. *Dites plutôt de sa colère*, répartit le conquérant; *si la guerre que je fais est un remède, il est plus insupportable que vos maux*.

Paix, Traité de, (*Droit Politique*.) [Droit politique] Jaucourt Paix, Traité de, (*Droit Politique*.) Les conventions qui mettent fin à la guerre, sont ou

principales ou accessoires. Les conventions principales sont celles qui terminent la guerre, ou par elles – mêmes comme un *traité de paix*, ou par une suite de ce dont on est convenu, comme quand on a remis la fin de la guerre à la décision du sort, ou au succès d'un combat, ou au jugement d'un arbitre. Les conventions accessoires sont celles qu'on ajoute quelquefois aux conventions principales pour les confirmer & en rendre plus sûre l'exécution. Tels sont les ôtages, les gages, les garanties.

La première question qui se présente ici, c'est, si les conventions publiques, les *traités de paix* sont celles que les peuples doivent regarder comme les plus sacrées & les plus inviolables, rien n'est plus important au repos & à la tranquillité du genre humain. Les princes & les nations n'ayant point de juge commun qui puisse connoître & décider de la justice de guerre, on ne pourroit jamais compter sur un *traité de paix*, si l'exception d'une crainte injuste avoit ici lieu ordinairement, je dis ordinairement : car dans les cas où l'injustice des conditions d'un *traité de paix* est de la dernière évidence, & que le vainqueur injuste abuse de sa victoire, au point d'imposer au vaincu les conditions les plus dures, les plus cruelles, & les plus insupportables, le droit des nations ne sauroit autoriser de semblables traités, ni imposer aux vaincus l'obligation de s'y soumettre soigneusement. Ajoutons encore, que bien que le droit ordonne qu'à l'exception du cas dont nous venons de parler, les *traités de paix* soient observés fidèlement, & ne puissent pas être annulés sous le prétexte d'une contrainte injuste, il est néanmoins incontestable que le vainqueur ne peut pas profiter en conscience des avantages d'un tel traité, & qu'il est obligé par la justice inférieure, de restituer tout ce qu'il peut avoir acquis dans une guerre injuste.

Une autre question, c'est de savoir si un souverain ou un état doit tenir les *traités de paix* & d'accommodement qu'il a faits avec des sujets rebelles. Je réponds,

1°. Que lorsqu'un souverain a réduit par les armes les sujets rebelles, c'est à lui à voir comment il les traitera.

2°. Mais s'il est entré avec eux dans quelque accommodement, il est censé par cela seul leur avoir pardonné tout le passé ; de sorte qu'il ne sauroit légitimement se dispenser de tenir sa parole, sous prétexte qu'il l'avoit donnée à des sujets rebelles. Cette obligation est d'autant plus inviolable, que les souverains sont sujets à traiter de rébellion une désobéissance ou

une résistance, par laquelle on ne fait que maintenir ses justes droits, & s'opposer à la violation des engagements les plus essentiels des souverains ; l'histoire n'en fournit que trop d'exemples.

Il n'y a que celui qui a droit de faire la guerre, qui ait le droit de la terminer par un *traité de paix* : en un mot, c'est ici une partie essentielle de la souveraineté. Mais un Roi prisonnier pourroit-il conclure un *traité de paix* valable & obligatoire pour la nation ? Je ne le pense pas : car il n'y a nulle apparence, & l'on ne sauroit présumer raisonnablement, que le peuple ait voulu conférer la souveraineté à quelqu'un, avec pouvoir de l'exercer sur les choses les plus importantes, dans le tems qu'il ne seroit pas maître de sa propre personne ; mais à l'égard des conventions qu'un roi prisonnier auroit faites, touchant ce qui lui appartient en particulier, elles sont valides sans contredit. Que dirons – nous d'un roi chassé de ses états ? S'il n'est dans aucune dépendance de personne, il peut sans doute faire la *paix*.

Pour connoître sûrement de quelles choses un roi peut disposer par un *traité de paix*, il ne faut que faire attention à la nature de la souveraineté, & à la maniere dont il la possede.

Dans les royaumes patrimoniaux, à les considérer en eux – mêmes, rien n'empêche que le roi n'aliene la souveraineté, ou une partie.

Mais les rois qui ne possèdent la souveraineté qu'à titre d'usufruit, ne peuvent par aucun traité aliéner de leur chef, ni la souveraineté entiere, ni aucune de ses parties : pour valider de telles aliénations, il faut le consentement de tout le peuple, ou des états du royaume.

3°. À l'égard du domaine de la couronne, il n'est pas non plus pour l'ordinaire au pouvoir du souverain de l'aliéner.

4°. Pour ce qui est des biens des particuliers, le Souverain a, comme tel, un droit éminent sur les biens des sujets, & par conséquent il peut en disposer, & les aliéner par un traité, toutes les fois que l'utilité publique ou la nécessité la demandent, bien entendu que l'état doit dans ce cas là dédommager les particuliers du dommage qu'ils souffrent au-delà de leur quote-part.

Pour bien interpréter les clauses d'un *traité de paix*, & pour en bien déterminer les effets, il ne faut que faire attention aux regles générales de l'interprétation, & à l'intention des parties contractantes.

1°. Dans tout *traité de paix*, s'il n'y a point de clause au contraire, on présume que l'on se tient réciproquement quittes de tous les dommages causés par la guerre ; ainsi les clauses d'amnistie générale ne sont que pour une plus grande précaution.

2°. Mais les dettes des particuliers à particuliers déjà contractées avant la guerre, & dont on n'avoit pas pu pendant la guerre exiger le paiement, ne sont point censées éteintes par le *traité de paix*.

3°. Les choses mêmes que l'on ignore avoir été commises, soit qu'elles l'aient été avant ou pendant la guerre, sont censées comprises dans les termes généraux, par lesquelles on tient quitte l'ennemi de tout le mal qu'il nous a fait.

4°. Il faut rendre tout ce qui peut avoir été pris depuis la paix conclue, cela n'a point de difficulté.

5°. Si dans un *traité de paix* on fixe un certain terme pour l'accomplissement des conditions dont on est convenu, ce terme doit s'entendre à la dernière rigueur ; ensorte que lorsqu'il est expiré, le moindre retardement n'est pas excusable, à moins qu'il ne provînt d'une force majeure, ou qu'il ne paroisse manifestement que ce délai ne vient d'aucune mauvaise intention.

6°. Enfin il faut remarquer que tout *traité de paix* est par lui-même perpétuel, & pour parler ainsi, éternel de sa nature, c'est-à-dire, que l'on est censé de part & d'autre être convenu de ne prendre jamais plus les armes au sujet des démêlés qui avoient allumé la guerre, & de les tenir désormais pour entièrement terminés.

Je crois, (c'est M. de Montesquieu qui me fournit cette dernière observation.) « Je crois, dit-il, que le plus beau *traité de paix* dont l'histoire ait parlé, est celui que Gélon, roi de Syracuse, fit avec les Carthaginois. Il voulut qu'ils abolissent la coutume d'immoler leurs enfans. Chose admirable ! Après avoir défait trois cent mille Carthaginois, il exigeoit une condition qui n'étoit utile qu'à eux », ou plutôt il stipuloit pour le genre humain. (D.J.)

EMMANUEL KANT

Essai philosophique sur la paix perpétuelle (1795)⁽⁸⁾

PREMIER SUPPLÉMENT. De la garantie de la paix perpétuelle

A la suite du Projet de Paix perpétuelle de l'Abbé de Saint-Pierre publié en 1713, Emmanuel Kant (1724-1804) entreprend l'élaboration d'un essai sur le concept de paix perpétuelle. Dans le premier supplément de ce texte, le philosophe allemand place la nature à la source de l'équilibre entre les peuples et en fait la garante de l'organisation pacifique de l'humanité..

Nous avons pour garant de la paix perpétuelle l'ingénieuse et grande ouvrière, la Nature elle-même. (*Natura dædala rerum*). Son cours mécanique annonce évidemment qu'elle a pour fin de faire naître l'harmonie parmi les hommes, la tirant, fût-ce contre leur intention, du sein même de leurs discordes. Aussi en même temps que nous nommons cette force *Destin* quand nous l'envisageons comme une cause nécessitante dont la loi nous échappe, nous la nommons aussi *Providence*, quand nous considérons l'ordonnance mesurée que nous observons dans la marche des événements, voyant alors en elle la manifestation d'une sagesse profonde et supérieure qui prédétermine le cours des choses et les fait tendre au but objectif et dernier du genre humain. Nous ne *reconnaissons* pas, il est vrai, cette providence dans les arrangements méthodiques de la nature ; nous ne saurions même l'en déduire par le raisonnement, nous ne pouvons que faire la *supposition* de son existence, comme nous le faisons toutes les fois que nous rapportons les formes des choses à quelque fin. Cette hypothèse nous est même nécessaire pour nous faire de la possibilité de l'ordre de la nature une idée analogue à celle que nous avons des opérations de l'art humain. En effet, si l'idée d'un accord entre cette fatalité naturelle et le but moral que la

raison nous prescrit immédiatement est téméraire en théorie, en pratique et quand il s'agit, par exemple, de faire servir cet ordre physique du monde à la réalisation du devoir de la paix perpétuelle, cette idée trouve un fondement dogmatique et certain. Comme la raison n'ose appliquer les rapports de causes et d'effets qu'aux objets que l'expérience peut nous faire connaître, il vaut mieux et il est plus sûr d'employer le mot de Nature, quand il s'agit de science et non de religion, plutôt que celui de Providence, qui annonce une prétendue connaissance des secrets de la divinité et un essor aussi téméraire que le fut celui d'Icare, vers le sanctuaire de ses desseins impénétrables. Avant de déterminer la manière dont la Nature garantit la paix perpétuelle, il est nécessaire d'examiner la situation où elle place les personnages qui figurent sur son vaste théâtre, et les mesures qu'elle a prises pour leur rendre cette paix nécessaire.

Voici ses dispositions préparatoires :

1° Elle a mis les hommes en état de vivre dans tous les climats.

2° Elles les a dispersés au moyen de la guerre, afin qu'ils peuplassent les régions les plus inhospitalières.

3° Elles les a forcés par la même voie à contracter des relations plus ou moins juridiques.

Que dans les vastes plaines qui bordent la mer glaciale croisse pourtant la mousse destinée à nourrir le renne qui va la chercher sous la neige, de façon à pouvoir lui même nourrir, traîner l'Ostiak et le Samoïède ; qu'ailleurs les sables salés du désert soient rendus praticables au moyen du chameau, qui semble créé précisément pour qu'on puisse les traverser, il y a déjà là de quoi s'étonner. Mais ce but paraît plus marqué encore dans le soin qu'a pris la Nature de placer sur les rivages de la mer glaciale, outre les animaux couverts de fourrures, des phoques, des vaches marines et des baleines, dont la chair fournit de la nourriture et dont la graisse donne de la lumière aux habitants. Mais où l'intention maternelle de la Cause du monde éclate le plus merveilleusement c'est dans la manière singulière dont elle fournit, (sans qu'on sache trop bien comment), aux contrées dépourvues de végétation, le bois sans lequel les habitants n'auraient ni canots, ni armes, ni cabanes, assez occupés d'ailleurs à se défendre contre les bêtes féroces pour vivre paisiblement entre eux. Mais probablement la guerre seule les aura poussés dans ces climats. Le premier instrument de la guerre a sans

contredit été le cheval, que l'homme aura apprivoisé et dressé pour les combats lorsque la terre se peuplait d'habitants. L'éléphant a servi plus tard au luxe des États déjà formés. De même, la culture des diverses sortes de blé, sortis primitivement de graminées inconnues aujourd'hui, la multiplication et le perfectionnement des arbres fruitiers, soit par la transplantation, soit par la greffe, (peut-être n'y a-t-il eu primitivement en Europe que des pommiers et des poiriers sauvages), n'ont pu se faire que lorsqu'une constitution établie assurait à chaque propriétaire la jouissance de ses possessions. Il a fallu auparavant que les hommes, qui vivaient d'abord dans une liberté anarchique, de chasse ou de pêche, eussent passé de la vie pastorale à la vie agricole ; qu'ils eussent trouvé le sel et le fer, (vraisemblablement les deux premiers objets de commerce entre des peuples différents) de façon à lier entr'eux des relations pacifiques et à contracter, même avec les plus éloignés, des rapports de convention et de société.

Or la nature, après avoir mis les hommes en état de vivre partout sur la terre, a voulu si despotiquement qu'ils le fissent, qu'ils obéissent encore à sa volonté quoiqu'à regret et sans y être obligés par une loi morale. La guerre est le moyen qu'elle emploie pour parvenir à cette fin. C'est ainsi qu'elle a séparé des peuples dont l'identité de langage annonce l'identité d'origine. Nous voyons le long des côtes de la mer glaciale les Samoyèdes parler la langue des habitants des monts Altaï, situés à deux cent milles de là ; entre eux se trouve un peuple mongol, cavalier et par conséquent belliqueux ; n'est-il pas probable que ce peuple aura poussé les Samoyèdes jusque dans les glaces inhospitalières où ils n'auraient assurément pas pénétré de leur propre mouvement ? Il en est de même des Finlandais qui, à l'extrémité septentrionale de l'Europe, s'appellent Lapons. Ils ont été séparés par des peuples Goths et Sarmates des Hongrois, qui malgré leur éloignement se rapprochent d'eux par la conformité de leur langue. Qu'est-ce qui pourrait bien avoir porté au Nord de l'Amérique les Esquimaux, cette race d'hommes toute différente de celles du Nouveau-Monde, qui descend peut-être de quelques aventuriers européens, et au Sud, jusque dans l'île de Feu, les Pescherès, si ce n'est la guerre dont la nature se sert pour peupler toute la terre ?

Quant à la guerre même, elle n'a besoin pour naître d'aucun motif particulier ; elle semble avoir sa racine dans la nature humaine, si bien

qu'elle passe même pour un acte noble auquel doit nous porter le seul amour de la gloire sans aucun motif d'intérêt. Ainsi, parmi les sauvages de l'Amérique, comme en Europe pendant les siècles de chevalerie, la valeur militaire est en grand honneur, non-seulement durant la guerre comme il serait juste, mais même comme poussant à ces guerres qu'on entreprend uniquement pour se distinguer; de sorte qu'on attache une sorte de dignité à la guerre elle-même, et qu'il se trouve jusqu'à des philosophes, qui en font l'éloge comme d'une des plus nobles prérogatives de l'humanité, oubliant ce mot d'un Grec : « La guerre est un mal, en ce qu'elle fait plus de méchants qu'elle n'en emporte. »

Mais en voilà assez sur les mesures que la Nature prend pour conduire le genre humain, considéré comme formant une classe d'animaux, au but qu'elle s'est proposé.

Il s'agit maintenant d'examiner ce qu'il y a de plus essentiel relativement à la paix perpétuelle, à savoir ce que la nature fait pour cette paix, comment elle favorise les vues morales de l'homme et garantit l'exécution des lois que la raison prescrit à celui-ci; tellement que tout ce que l'homme serait tenu de faire librement d'après le droit civil, public et cosmopolitique, il soit, s'il le néglige, forcé à le faire par une contrainte de la nature, sans préjudice cependant pour sa liberté.

Quand je dis que la nature veut qu'une chose arrive, cela ne signifie pas qu'elle nous fait un devoir de faire arriver cette chose, il n'y a que la raison pratique qui puisse prescrire à des êtres libres des lois sans les contraindre, mais cela veut dire que la nature fait elle-même la chose, que nous la voulions ou non.

Fata volentem ducunt, nolentem trahunt.

Lors même que des discordes intestines ne forceraient pas un peuple de s'assujétir à la contrainte des lois, il s'y trouverait réduit par la pression extérieure de la guerre : la nature ayant placé, comme nous l'avons vu, à côté de chaque peuple un autre peuple voisin qui le presse, et l'oblige à se constituer en Etat pour former une puissance capable de s'opposer à ses entreprises. Or la constitution républicaine, la seule qui soit totalement conforme aux droits de l'homme, se trouve précisément être la plus difficile à établir et à maintenir; le pis est qu'il faudrait, comme on l'a dit, des

anges, et non des hommes dominés par des penchants égoïstes pour réaliser une forme de gouvernement si sublime. Mais c'est ici que la nature se sert même de ces penchants intéressés pour donner à la volonté générale, sans déroger au respect qu'elle doit à la raison sur laquelle elle est fondée, l'efficace pratique qui lui manque. Il ne s'agit que d'organiser l'État (et cela n'est pas au-dessus des forces humaines), de telle façon que l'action et la réaction des divers penchants en modère ou en anéantisse l'effet, et les rendant nuls pour la raison, force l'homme à devenir sinon moralement bon, du moins bon citoyen.

Le problème d'une constitution, s'agit-il d'un peuple de démons (qu'on me pardonne ce qu'il y a de choquant dans l'expression), n'est pas impossible à résoudre, pourvu que ce peuple soit doué d'entendement. Voici comment on peut établir cette thèse : « Une multitude d'êtres raisonnables souhaitent tous, pour leur conservation, des lois universelles, quoique chacun d'eux ait un penchant secret à s'en excepter lui-même. Il s'agit de leur donner une constitution qui enchaîne tellement, l'une par l'autre, leurs passions personnelles, que dans leur conduite extérieure l'effet de ces passions soit aussi insensible que s'ils n'avaient pas du tout ces dispositions mauvaises. » Pourquoi ce problème serait-il insoluble ? Il n'exige pas qu'on obtienne l'effet désiré d'une réforme morale des hommes. Il demande uniquement que l'on recherche comment on pourrait tirer parti du mécanisme de la Nature, pour diriger tellement la contrariété des intérêts personnels, que tous les individus qui composent un peuple, se contraignent les uns les autres à se ranger sous le pouvoir coercitif d'une législation, en créant ainsi un État de paix établi sur des lois.

Quelqu'imparfaite que soit l'organisation des États actuels, ils nous offrent néanmoins une preuve de ce que j'avance. Dans la conduite extérieure, on y approche assez de ce qu'exige l'idée du droit, quoique les principes intrinsèques de la morale n'y contribuent assurément en rien, et ne doivent même pas y contribuer, puisque ce n'est pas à la morale d'amener une bonne constitution, mais à celle-ci de produire la réforme morale hommes. L'exemple cité fait voir suffisamment que le mécanisme de la Nature, suivant lequel des penchants intéressés doivent se combattre réciproquement jusque dans leurs effets, peut servir cependant de moyen à la raison pour ménager, aux principes du droit la prépondérance vers laquelle elle tend, et à l'État l'établissement et le maintien assuré d'une paix

extérieure et même intérieure. La nature veut donc d'une manière irrésistible que le droit soit à la fin le maître, et ce qu'on néglige de faire elle le fait elle-même, quoique par des moyens très déplaisants.

Vous pliez d'un roseau le fragile soutien ;
Courbez trop, il rompra. Qui veut trop, ne veut rien.

(BOUTERWECK.)

L'idée du droit des gens suppose l'indépendance réciproque de plusieurs États voisins et séparés ; et quoique cette situation soit par elle – même un état de guerre, à moins qu'une union fédérative n'empêche les hostilités, la raison préfère pourtant cette coexistence des États à leur réunion sous une puissance supérieure aux autres qui parviendrait à la fin à la monarchie universelle. Car les lois perdent toujours en énergie ce que le gouvernement gagne en étendue et en despotisme qui tuant les âmes y étouffe les germes du bien, dégénère tôt ou tard en anarchie.

Cependant il n'est point d'État d'État qui ne désirât s'assurer une paix durable par la conquête de l'univers entier, si cette conquête était possible. Mais la nature s'y oppose. Elle se sert de deux moyens pour empêcher les peuples de se confondre : la diversité des langues et la diversité des religions.

Cette diversité renferme, il est vrai, le germe de haines réciproques et fournit même souvent un prétexte à la guerre, mais à mesure que les hommes se rapprochent dans leurs principes par l'effet des progrès de la civilisation, la diversité des langues et des religions amène et assure une paix fondée, non pas comme celle où aspire le despotisme, sur la mort de la liberté et sur l'extinction de toutes les forces, mais sur l'équilibre que ces forces gardent entr'elles malgré la lutte qui résulte de leur opposition.

Si la nature sépare sagement les peuples que chaque État voudrait confondre, soit par ruse, soit par force, et cela d'après les principes mêmes du droit des gens, elle se sert, au contraire, de l'esprit d'intérêt de chaque peuple pour opérer entr'eux une union, que l'idée seule du droit cosmopolitique n'aurait point suffisamment garantie de la violence et des guerres. Je parle de l'esprit de commerce qui s'empare tôt ou tard de chaque nation et qui est incompatible avec la guerre. La puissance pécuniaire étant de toutes celle qui donne le plus de ressort aux États, ils se voient obligés de

travailler au noble ouvrage de la paix, quoique sans aucune vue morale ; et quelque part que la guerre éclate, de chercher à l'instant même à l'étouffer par des médiations, comme s'ils avaient contracté à cet effet une alliance perpétuelle ; les grandes associations pour la guerre étant naturellement rares et encore plus rarement heureuses. C'est ainsi que la Nature garantit, par le moyen même de l'engrenage des penchants humains, la paix perpétuelle, et quoique l'assurance qu'elle nous en donne ne suffise pas pour la prophétiser théoriquement, elle empêche, du moins, de la regarder comme un but chimérique, et nous fait par là même un devoir de travailler à la réaliser.

VICTOR HUGO

Discours d'ouverture du Congrès des amis de la paix universelle (1849)⁽⁹⁾

Près de deux mille personnes réunies à la salle Sainte-Cécile à Paris ont écouté le 21 août 1849 le discours d'ouverture du Congrès des amis de la paix universelle prononcé par Victor Hugo. L'auteur appelle à l'unité de l'Europe et s'élève contre la guerre avec toute la puissance d'un grand poète.



M. Victor Hugo se lève et dit :

« Messieurs, beaucoup d'entre vous viennent des points du globe les plus éloignés, le cœur plein d'une pensée religieuse et sainte ; vous comptez dans vos rangs des publicistes, des philosophes, des ministres des cultes chrétiens, des écrivains éminents, plusieurs de ces hommes considérables,

de ces hommes publics et populaires qui sont les lumières de leur nation. Vous avez voulu dater de Paris les déclarations de cette réunion d'esprits convaincus et graves, qui ne veulent pas seulement le bien d'un peuple, mais qui veulent le bien de tous les peuples.

(Applaudissements.)

Vous venez ajouter aux principes qui dirigent aujourd'hui les hommes d'état, les gouvernants, les législateurs, un principe supérieur. Vous venez tourner en quelque sorte le dernier et le plus auguste feuillet de l'Évangile, celui qui impose la paix aux enfants du même Dieu, et, dans cette ville qui n'a encore décrété que la fraternité des citoyens, vous venez proclamer la fraternité des hommes.

Soyez les bienvenus !

(Long mouvement.)

En présence d'une telle pensée et d'un tel acte, il ne peut y avoir place pour un remerciement personnel. Permettez-moi donc, dans les premières paroles que je prononce devant vous, d'élever mes regards plus haut que moi-même, et d'oublier, en quelque sorte, le grand honneur que vous venez de me conférer, pour ne songer qu'à la grande chose que vous voulez faire.

Messieurs, cette pensée religieuse, la paix universelle, toutes les nations liées entre elles d'un lien commun, l'Évangile pour loi suprême, la médiation substituée à la guerre, cette pensée religieuse est-elle une pensée pratique ? cette idée sainte est-elle une idée réalisable ? Beaucoup d'esprits positifs, comme on parle aujourd'hui, beaucoup d'hommes politiques vieillissants, comme on dit, dans le maniement des affaires, répondent : Non. Moi, je réponds avec vous, je réponds sans hésiter, je réponds : Oui ! *(Applaudissements)* et je vais essayer de le prouver tout à l'heure.

Je vais plus loin ; je ne dis pas seulement : C'est un but réalisable, je dis : C'est un but inévitable ; on peut en retarder ou en hâter l'avènement, voilà tout.

La loi du monde n'est pas et ne peut pas être distincte de la loi de Dieu. Or, la loi de Dieu, ce n'est pas la guerre, c'est la paix. *(Applaudissements.)* Les hommes ont commencé par la lutte, comme la création par le chaos. *(Bravo ! bravo !)* D'où viennent-ils ? De la guerre ; cela est évident. Mais où vont-ils ? À la paix ; cela n'est pas moins évident.

Quand vous affirmez ces hautes vérités, il est tout simple que votre affirmation rencontre la négation ; il est tout simple que votre foi rencontre l'incrédulité ; il est tout simple que, dans cette heure de nos troubles et de nos déchirements, l'idée de la paix universelle surprenne et choque presque comme l'apparition de l'impossible et de l'idéal ; il est tout simple que l'on crie à l'utopie ; et, quant à moi, humble et obscur ouvrier dans cette grande œuvre du dix-neuvième siècle, j'accepte cette résistance des esprits sans qu'elle m'étonne ni me décourage. Est-il possible que vous ne fassiez pas détourner les têtes et fermer les yeux dans une sorte d'éblouissement, quand, au milieu des ténèbres qui pèsent encore sur nous, vous ouvrez brusquement la porte rayonnante de l'avenir ?

(Applaudissements.)

Messieurs, si quelqu'un, il y a quatre siècles, à l'époque où la guerre existait de commune à commune, de ville à ville, de province à province, si quelqu'un eût dit à la Lorraine, à la Picardie, à la Normandie, à la Bretagne, à l'Auvergne, à la Provence, au Dauphiné, à la Bourgogne : Un jour viendra où vous ne vous ferez plus la guerre, un jour viendra où vous ne lèverez plus d'hommes d'armes les uns contre les autres, un jour viendra où l'on ne dira plus : Les Normands ont attaqué les Picards, les Lorrains ont repoussé les Bourguignons. Vous aurez bien encore des différends à régler, des intérêts à débattre, des contestations à résoudre, mais savez-vous ce que vous mettrez à la place des hommes d'armes ? Savez-vous ce que vous mettrez à la place des gens de pied et de cheval, des canons, des fauconneaux, des lances, des piques, des épées ? Vous mettrez une petite boîte de sapin que vous appellerez l'urne du scrutin, et de cette boîte il sortira, quoi ? une assemblée en laquelle vous vous sentirez tous vivre, une assemblée qui sera comme votre âme à tous, un concile souverain et populaire qui décidera, qui jugera, qui résoudra tout en loi, qui fera tomber le glaive de toutes les mains et surgir la justice dans tous les cœurs, qui dira à chacun : Là finit ton droit, ici commence ton devoir. Bas les armes ! Vivez en paix !

(Applaudissements.)

Et ce jour-là, vous vous sentirez une pensée commune, des intérêts communs, une destinée commune ; vous vous embrasserez, vous vous reconnaîtrez fils du même sang et de la même race ; ce jour-là, vous ne serez plus des peuplades ennemies, vous serez un peuple ; vous ne serez

plus la Bourgogne, la Normandie, la Bretagne, la Provence, vous serez la France. Vous ne vous appellerez plus la guerre, vous vous appellerez la civilisation !

Si quelqu'un eût dit cela à cette époque, messieurs, tous les hommes positifs, tous les gens sérieux, tous les grands politiques d'alors se fussent écriés : « Oh ! le songeur ! Oh ! le rêve-creux ! Comme cet homme connaît peu l'humanité ! Que voilà une étrange folie et une absurde chimère ! » – Messieurs, le temps a marché, et cette chimère, c'est la réalité.

(Mouvement.)

Et, j'insiste sur ceci, l'homme qui eût fait cette prophétie sublime eût été déclaré fou par les sages, pour avoir entrevu les desseins de Dieu !

(Nouveau mouvement.)

Eh bien ! vous dites aujourd'hui, et je suis de ceux qui disent avec vous, tous, nous qui sommes ici, nous disons à la France, à l'Angleterre, à la Prusse, à l'Autriche, à l'Espagne, à l'Italie, à la Russie, nous leur disons :

Un jour viendra où les armes vous tomberont des mains, à vous aussi ! Un jour viendra où la guerre paraîtra aussi absurde et sera aussi impossible entre Paris et Londres, entre Pétersbourg et Berlin, entre Vienne et Turin, qu'elle serait impossible et qu'elle paraîtrait absurde aujourd'hui entre Rouen et Amiens, entre Boston et Philadelphie. Un jour viendra où la France, vous Russie, vous Italie, vous Angleterre, vous Allemagne, vous toutes, nations du continent, sans perdre vos qualités distinctes et votre glorieuse individualité, vous vous fondrez étroitement dans une unité supérieure, et vous constituerez la fraternité européenne, absolument comme la Normandie, la Bretagne, la Bourgogne, la Lorraine, l'Alsace, toutes nos provinces, se sont fondues dans la France. Un jour viendra où il n'y aura plus d'autres champs de bataille que les marchés s'ouvrant au commerce et les esprits s'ouvrant aux idées. – Un jour viendra où les boulets et les bombes seront remplacés par les votes, par le suffrage universel des peuples, par le vénérable arbitrage d'un grand Sénat souverain qui sera à l'Europe ce que le parlement est à l'Angleterre, ce que la Diète est à l'Allemagne, ce que l'Assemblée législative est à la France !

(Applaudissements.)

Un jour viendra où l'on montrera un canon dans les musées comme on y montre aujourd'hui un instrument de torture, en s'étonnant que cela ait pu être ! (Rires et bravos.) Un jour viendra où l'on verra ces deux groupes immenses, les États-Unis d'Amérique, les États-Unis d'Europe (Applaudissements), placés en face l'un de l'autre, se tendant la main par-dessus les mers, échangeant leurs produits, leur commerce, leur industrie, leurs arts, leurs génies, défrichant le globe, colonisant les déserts, améliorant la création sous le regard du Créateur, et combinant ensemble, pour en tirer le bien-être de tous, ces deux forces infinies, la fraternité des hommes et la puissance de Dieu !

(Longs applaudissements.)

Et ce jour-là, il ne faudra pas quatre cents ans pour l'amener, car nous vivons dans un temps rapide, nous vivons dans le courant d'événements et d'idées le plus impétueux qui ait encore entraîné les peuples, et, à l'époque où nous sommes, une année fait parfois l'ouvrage d'un siècle.

Et Français, Anglais, Belges, Allemands, Russes, Slaves, Européens, Américains, qu'avons-nous à faire pour arriver le plus tôt possible à ce grand jour ? Nous aimer.

(Immenses applaudissements.)

Nous aimer ! Dans cette œuvre immense de la pacification, c'est la meilleure manière d'aider Dieu !

Car Dieu le veut, ce but sublime ! Et voyez, pour y atteindre, ce qu'il fait de toutes parts ! Voyez que de découvertes il fait sortir du génie humain, qui toutes vont à ce but, la paix ! Que de progrès, que de simplifications ! Comme la nature se laisse de plus en plus dompter par l'homme ! comme la matière devient de plus en plus l'esclave de l'intelligence et la servante de la civilisation ! comme les causes de guerre s'évanouissent avec les causes de souffrance ! comme les peuples lointains se touchent ! comme les distances se rapprochent ! et le rapprochement, c'est le commencement de la fraternité !

Grâce aux chemins de fer, l'Europe bientôt ne sera pas plus grande que ne l'était la France au moyen âge ! Grâce aux navires à vapeur, on traverse aujourd'hui l'Océan plus aisément qu'on ne traversait autrefois la Méditerranée ! Avant peu, l'homme parcourra la terre comme les dieux

d'Homère parcouraient le ciel, en trois pas. Encore quelques années, et le fil électrique de la concorde entourera le globe et étreindra le monde.

(Applaudissements.)

Ici, messieurs, quand j'approfondis ce vaste ensemble, ce vaste concours d'efforts et d'événements, tous marqués du doigt de Dieu ; quand je songe à ce but magnifique, le bien-être des hommes, la paix : quand je considère ce que la Providence fait pour et ce que la politique fait contre, une réflexion douloureuse s'offre à mon esprit.

Il résulte des statistiques et des budgets comparés que les nations européennes dépensent tous les ans, pour l'entretien de leurs armées, une somme qui n'est pas moindre de deux milliards, et qui, si l'on y ajoute l'entretien du matériel des établissements de guerre, s'élève à trois milliards. Ajoutez-y encore le produit perdu des journées de travail de plus de deux millions d'hommes, les plus sains, les plus vigoureux, les plus jeunes, l'élite des populations, produit que vous ne pouvez pas évaluer à moins d'un milliard, et vous arrivez à ceci que les armées permanentes coûtent annuellement à l'Europe quatre milliards. Messieurs, la paix vient de durer trente-deux ans, et en trente-deux ans la somme monstrueuse de cent vingt-huit milliards a été dépensée pendant la paix pour la guerre !

(Sensation.)

Supposez que les peuples d'Europe, au lieu de se défier les uns des autres, de se jalouser, de se haïr, se fussent aimés : supposez qu'ils se fussent dit qu'avant même d'être Français, ou Anglais, ou Allemand, on est homme, et que, si les nations sont des patries, l'humanité est une famille ; et maintenant, cette somme de cent vingt-huit milliards, si follement et si vainement dépensée par la défiance, faites-la dépenser par la confiance ! Ces cent vingt-huit milliards donnés à la haine, donnez-les à l'harmonie ! Ces cent vingt-huit milliards donnés à la guerre, donnez-les à la paix !

(Applaudissements.)

Donnez-les au travail, à l'intelligence, à l'industrie, au commerce, à la navigation, à l'agriculture, aux sciences, aux arts, et représentez-vous le résultat. Si, depuis trente-deux ans, cette gigantesque somme de cent vingt-huit milliards avait été dépensée de cette façon, l'Amérique, de son côté, aidant l'Europe, savez-vous ce qui serait arrivé ? La face du monde serait changée ! les isthmes seraient coupés, les fleuves creusés, les montagnes

percées, les chemins de fer couvriraient les deux continents, la marine marchande du globe aurait centuplé, et il n'y aurait plus nulle part ni landes, ni jachères, ni marais ; on bâtirait des villes là où il n'y a encore que des écueils ; l'Asie serait rendue à la civilisation, l'Afrique serait rendue à l'homme ; la richesse jaillirait de toutes parts de toutes les veines du globe sous le travail de tous les hommes, et la misère s'évanouirait ! Et savez-vous ce qui s'évanouirait avec la misère ? Les révolutions. (Bravos prolongés.) Oui, la face du monde serait changée ! Au lieu de se déchirer entre soi, on se répandrait pacifiquement sur l'univers ! Au lieu de faire des révolutions, on ferait des colonies ! Au lieu d'apporter la barbarie à la civilisation, on apporterait la civilisation à la barbarie !

(Nouveaux applaudissements.)

Voyez, messieurs, dans quel aveuglement la préoccupation de la guerre jette les nations et les gouvernants : si les cent vingt-huit milliards qui ont été donnés par l'Europe depuis trente-deux ans à la guerre qui n'existait pas, avaient été donnés à la paix qui existait, disons-le, et disons-le bien haut, on n'aurait rien vu en Europe de ce qu'on y voit en ce moment ; le continent, au lieu d'être un champ de bataille, serait un atelier, et, au lieu de ce spectacle douloureux et terrible, le Piémont abattu, Rome, la ville éternelle, livrée aux oscillations misérables de la politique humaine, la Hongrie et Venise qui se débattent héroïquement, la France inquiète, appauvrie et sombre ; la misère, le deuil, la guerre civile, l'obscurité sur l'avenir ; au lieu de ce spectacle sinistre, nous aurions sous les yeux l'espérance, la joie, la bienveillance, l'effort de tous vers le bien-être commun, et nous verrions partout se dégager de la civilisation en travail le majestueux rayonnement de la concorde universelle.

(Bravo ! bravo ! – Applaudissements.)

Chose digne de méditation ! ce sont nos précautions contre la guerre qui ont amené les révolutions ! On a tout fait, on a tout dépensé contre le péril imaginaire ! On a aggravé ainsi la misère, qui était le péril réel ! On s'est fortifié contre un danger chimérique ; on a vu les guerres qui ne venaient pas, et l'on n'a pas vu les révolutions qui arrivaient.

(Longs applaudissements.)

Messieurs, ne désespérons pas pourtant. Au contraire, espérons plus que jamais ! Ne nous laissons pas effrayer par des commotions momentanées,

secousses nécessaires peut-être des grands enfantements. Ne soyons pas injustes pour les temps où nous vivons, ne voyons pas notre époque autrement qu'elle n'est. C'est une prodigieuse et admirable époque après tout, et le dix-neuvième siècle sera, disons-le hautement, la plus grange page de l'histoire. Comme je vous le rappelais tout à l'heure, tous les progrès s'y révèlent et s'y manifestent à la fois, les uns amenant les autres : chute des animosités internationales, effacement des frontières sur la carte et des préjugés dans les cœurs, tendance à l'unité, adoucissement des mœurs, élévation du niveau de l'enseignement et abaissement du niveau des pénalités, domination des langues les plus littéraires, c'est-à-dire les plus humaines ; tout se meut en même temps, économie politique, science, industrie, philosophie, législation, et converge au même but, la création du bien-être et de la bienveillance, c'est-à-dire, et c'est là pour ma part le but auquel je tendrai toujours, extinction de la misère au dedans, extinction de la guerre au dehors.

(Applaudissements.)

Oui, je le dis en terminant, l'ère des révolutions se ferme, l'ère des améliorations commence. Le perfectionnement des peuples quitte la forme violente pour prendre la forme paisible ; le temps est venu où la Providence va substituer à l'action désordonnée des agitateurs l'action religieuse et calme des pacificateurs.

(Oui ! Oui !)

Désormais, le but de la politique grande, de la politique vraie, le voici : faire reconnaître toutes les nationalités, restaurer l'unité historique des peuples et rallier cette unité à la civilisation par la paix, élargir sans cesse le groupe civilisé, donner le bon exemple aux peuples encore barbares, substituer les arbitrages aux batailles ; enfin, et ceci résume tout, faire prononcer par la justice le dernier mot que l'ancien monde faisait prononcer par la force.

(Profonde sensation.)

Messieurs, je le dis en terminant, et que cette pensée nous encourage, ce n'est pas d'aujourd'hui que le genre humain est en marche dans cette voie providentielle. Dans notre vieille Europe, l'Angleterre a fait le premier pas, et par son exemple séculaire elle a dit aux peuples : Vous êtes libres. La France a fait le second pas, et elle a dit aux peuples : Vous êtes souverains.

Maintenant faisons le troisième pas, et tous ensemble, France, Angleterre, Belgique, Allemagne, Italie, Europe, Amérique, disons aux peuples : Vous êtes frères ! »

(Immense acclamation. – L'orateur se rassied au milieu des applaudissements.)

MICHEL REVON

Philosophie de la guerre (1896)

I. – LE PROBLÈME⁽¹⁰⁾

Michel Revon (1867-1947), juriste et japonologue français, écrit Philosophie de la guerre en 1892 ; il s'agit de l'introduction à L'Arbitrage international : son passé, son présent, son avenir.

Cet ouvrage a reçu le premier prix de l'Institut de France.

Il existe, au sein de l'immensité, un grain de sable qui s'appelle la terre. Un grand semeur le sème de sa main puissante, et depuis lors, il roule dans l'infini. Des millions de grains pareils à lui, plus gros ou plus petits, égaux en néant, plus jeunes ou plus vieux, tous aussi éphémères, jetés comme lui dans le temps et dans l'espace par l'Être infini et éternel, peuplent l'insondable étendue. Le tout simplement nuage de poussière, pour qui considère les choses au regard de Dieu. La terre, notamment, globe ridicule perdu dans un coin de ce nuage, est habitée par des atomes vivants d'une petitesse dérisoire.

Sur cette sphère microscopique s'agite une race de lilliputiens. Le néant de la vie pullule sur le néant de la matière. Si ces pauvres êtres réfléchissaient trop souvent à la formidable danse de mondes dans laquelle, ils sont entraînés, ils deviendraient fous d'épouvante. Leur fragile demeure erre, en effet, flottante dans le vide, soutenue seulement par l'attraction lointaine des petits astres qui font son univers, emportée dans un tourbillon, vers l'inconnu. La plus voisine des étoiles qu'elle aperçoit est à 8 trillions, 603 milliards, 200 millions de lieues, distance que la lumière, lancée à une vitesse de 77.000 lieues par seconde, met trois ans et huit mois à parcourir. Tout ce ciel d'astres tombe éternellement dans l'abîme. La petite planète, tournoyant d'abord sur elle-même, puis autour de son soleil à raison de 660.000 lieues par jour, est enfin entraînée par un dernier mouvement, qui

emporte tout le système, et qui le précipite dans l'espace avec une vitesse de 60 millions de lieues par an ; comptez une seconde : vous venez de franchir deux lieues dans le ciel. La terre vole ainsi, fatalement, éternellement, glissant dans le vide par une course infernale à la poursuite de l'insaisissable, impuissante à heurter le fond de l'immensité toujours béante, qui se dérobe sans cesse et fuit sous l'épouvantable chute, et comme résultat, au bout de millions de siècles, ayant avancé de zéro, devant l'infini.

Supposez cette sphère grosse comme le Panthéon ; les hommes y sembleraient des fourmis. Les voilà donc tombant dans le vide, accrochés à leur misérable atome, retenus à lui comme d'invisibles parcelles de fer à un minuscule aimant, maintenant ici, une heure après sept mille lieues plus loin, un instant la tête en haut et douze heures après la tête en bas, s'il est permis d'évoquer des apparences aussi relatives en présence de l'absolu. Pauvres petits cirons humains, cramponnés à leur molécule rapide ! Comme ils sont humbles dans l'immensité !

Et puisque Dieu leur a donné une raison qui, à son tour, dépasse l'univers lui-même, puisqu'ils pèsent les astres, calculent leurs distances et mesurent leur formidable marche, comme ils doivent s'effrayer de cette grandiose vision, sentir l'horreur sacrée du vide où ils s'égarent, frémir et trembler d'effarement devant le terrible branle du ciel ! Comme ils doivent, en face de l'implacable nature, se rapprocher, se serrer les uns contre les autres, opposer aux vertiges du gouffre les consolations de la bonté ! Comme ils vont bien vite ordonner leur existence, ces pauvres errants de l'infini, pour user sagement de sa brièveté, pour travailler pendant qu'ils ont la lumière, partager entre eux les fruits du labeur commun, se soutenir les uns les autres, et vivre en paix leur courte vie de rêve, en attendant le prochain passage aux nouveaux mystères d'un autre monde ! Comme ils vont, écrasés par les lois de la matière, se redresser par les puissances de l'âme, par toutes les élévations de leur pensée, par toutes les aspirations de leur cœur, par la charité, par l'art, par la science ! Comme ils vont chercher et chérir la paix, la liberté, la justice ! Comme ils vont s'unir ! Comme ils vont s'aider ! Comme ils vont s'aimer !...

Ils se battent.

Ils forgent des épées, aiguisent des lances, taillent-des flèches ; ils appellent à leur aide le fer, le feu, le poison ; ils s'arment, ils s'organisent en

troupes, ils marchent les uns contre les autres ; les voilà aux prises, tout frémissants d'ardeur, heureux de s'égorger et de faire couler le sang. En effet, cette ironie terrible existe : la guerre. Les hommes ne peuvent vivre en frères ; il faut qu'ils soient ennemis. Leur esprit rêve la mort ; leur cœur palpite pour la haine ; leur volonté ne tend qu'au mal. Cette force que Dieu leur a donnée, ce n'est pas contre les éléments qu'ils l'emploient ; obstinément, ils la tournent contre eux-mêmes, et s'ils se servent de la nature, c'est pour leur propre destruction.

Ainsi l'homme égorge l'homme, le frère tue son frère, et l'assassin se relève, joyeux. Depuis l'origine des temps, l'humanité se suicide. C'est sa manière de comprendre le bonheur. Et je ne parle pas des cannibales, qui, faute d'autre nourriture, mangent la chair de leurs semblables ; ceux-là ont une excuse : la faim. Je parle des hommes dits civilisés, qui se permettent de blâmer ces sauvages, et qui, l'instant d'après, s'entre-tuent sans besoin, sans cause, pour le plaisir de s'entre-tuer. La raison absout le cannibale ; le civilisé, non ; car sa cruauté est sans motif. Quelle démence sur cette malheureuse planète ! A mesure que le progrès fait son œuvre, le mal se perfectionne aussi. La science devient servante de la haine. Chaque jour, les hommes inventent de nouveaux moyens de meurtre, le canon, la poudre, les balles, les projectiles explosibles, les boulets à chaîne pour les guerres terrestres, pour les combats de mer les boulets rouges et les couronnes foudroyantes. Ces découvertes ingénieuses plaisent à leur imagination ; c'est à qui trouvera quelque engin ignoré pour multiplier les blessures et les souffrances. Après quoi, tous les préparatifs étant faits, les malheureux se rangent sur deux lignes, et, furieusement, se précipitent. L'affreuse mêlée s'accomplit ; dans le champ de carnage, des milliers de victimes palpitantes tombent sur le sol ; au-dessus, la mort plane et rayonne.

Enfin la bataille est achevée ; pendant que les corbeaux travaillent, les diplomates signent un traité de paix ; chaque soldat revoit sa patrie. Comme la guerre n'avait aucune cause profonde, les choses reviennent à l'état antérieur. On a mutilé des corps vivants, éteint des existences sacrées ; on n'a pas changé la carte du monde ; quelques concessions réciproques, et voilà le débat fini. Nul n'y songera désormais, sauf les pauvres diables qui, toute leur vie, n'auront plus qu'un bras ou une jambe, les mères qui n'auront plus d'enfants et les femmes qui n'auront plus d'époux.

Au demeurant, deux pays seront ruinés, deux populations décimées ; mais les contribuables d'Europe s'inquiètent peu de tels détails ; s'ils sont vainqueurs, ils se consolent de ces maux par les souvenirs du triomphe ; s'ils sont vaincus, par l'espérance d'un avenir qui les vengera. Cependant, dites-leur qu'en ce moment, dans la sombre Afrique, on fait encore des sacrifices humains, que les prêtres du Dahomey, pour donner à leurs divinités des temples dignes d'elles, élèvent de petits édifices sacrés en terre pétrie de sang servile ; ils s'indignent, plaignent les victimes et maudissent les oppresseurs ; ils ne songent pas, les insensés, que leurs héros bâtissent de même manière, que la gloire de leurs maîtres a pour soubassement un formidable entassement de cadavres, et que c'est leur sang, leur sang d'esclaves, qui sert de mortier à ces monstrueuses constructions !

Ainsi vivent les hommes, sur leur grain de sable.

Contraste risible, s'il n'était horrible. Tout autour de la minuscule planète, l'immense paix de l'infini ; et sur ce globe misérable, parmi cette dérisoire agglomération d'insectes, la guerre ! Sur terre, l'éternelle lutte dans la nuit, la sombre bataille des pygmées qui veulent se faire grands, la hideuse mêlée indescrivable de la fourmilière en délire, tous les cris de la bête humaine déchaînée, tous les bruits, toutes les lueurs de la poudre, de la flamme et de l'acier, le combat sans trêve des passions, des intérêts, des instincts, et chose plus sinistre, l'égorgeement sans cause, pour la consigne, exécuté par de pauvres êtres qui se tuent sans se haïr. Et au-dessus, pour peu qu'on s'élève en ballon de quelques kilomètres, dans la lumière, la fin de l'ombre, l'évanouissement du tumulte, l'expiration progressive de ce vacarme qui pensait troubler la paix divine, de tous ces vains bruits maintenant engloutis, perdus dans la tranquillité suprême de l'étendue et dans le calme inaltérable du ciel.

Il y a là un fait étrange, et qui doit couvrir un sens caché. Cette folie de l'humanité dépasse les bornes de la bêtise. La démence, à ce degré d'énergie tenace, veut être sondée un peu profondément ; car qui sait si elle ne recèle pas quelque grande raison secrète ? La guerre est trop absurde pour n'être pas mystérieuse. Comment l'expliquer ?

Plus d'un penseur s'est acharné à ce problème. En face de la sanglante énigme, on a voulu pénétrer son esprit. Dans son éclatante absurdité matérielle, on a cherché une cause d'ordre spirituel. On a voulu faire un percement lumineux dans cette enveloppe obscure, pour y saisir l'idée qui

l'âme. On a pensé que Dieu n'avait pu permettre un tel chaos sans motif ; on a tenté de découvrir ce motif. Rien de plus légitime ; car pour bien juger des choses, un simple coup d'œil ne suffit point ; quand on a vu leur aspect extérieur, il faut atteindre leur nature intime. En apparence, une tempête est le comble du désordre ; pourtant, elle a ses lois. Dans l'histoire comme dans la nature, tout phénomène cache un principe intérieur. Notre fière civilisation semblerait tissée d'usages grotesques, aux yeux d'un être qui n'en comprendrait point le sens. Regardez un chemin de fer, et supposez un instant que « vous en ignorez l'office. Qu'est-ce que cet appareil bizarre, noir, laid, bruyant, sifflant, hurlant, qui court sur des tringles, en vomissant de la fumée et en faisant un fracas infernal ? Voilà bien de l'argent dépensé en pure perte, et pour produire un vilain spectacle, sans compter les gens qu'on va écraser ! Mais apprenez ensuite la fonction de la terrible machine ; elle vous apparaîtra aussitôt comme un superbe char de feu, tout ruisselant de poésie, glorieux pour qui l'a su concevoir, bienfaisant pour qui en profite, merveilleux instrument de progrès, utile, soulevant, fécond, destiné à bouleverser le monde moderne. De même, la guerre est laide ; elle est cruelle ; elle est bête. Mais cette apparence toute physique n'enferme-t-elle pas un sens logique ? Qui n'a vu d'elle que l'image des batailles la connaît-il véritablement ? Ne serait-elle pas le signe extérieur, la manifestation d'une grande loi ? N'aurait-elle pas une orientation divine ? Ne porterait-elle pas, elle aussi, une idée, dans son horrible et prodigieux passage à travers les civilisations ?

De bons esprits l'ont cru ; et ce n'est pas une médiocre présomption en faveur de l'idée guerrière, que le nombre et la valeur des hommes qui ont osé la soutenir. En face des partisans de la paix, les sombres docteurs de la guerre se dressent.

Contre la légion des grands pacifiques, pratiques ou rêveurs, rieurs ou sublimes, qui veulent faire crouler la colossale idole, contre Isaïe, Aristophane, Platon, Cicéron, les Pères, Montaigne, Sully, La Fontaine, Pascal, La Bruyère, ' l'abbé de Saint-Pierre, Rousseau, Mirabeau, Lafayette, Kant, Bentham, Bastiat, Michel Chevalier, Lamartine, Victor Hugo, Richard Cobden, Henry Richard, John Bright, et tant d'autres dont les noms aimés arrivent en foule à la mémoire, toute une cohorte d'esprits belliqueux s'élève, ardente, prête à défendre la statue menacée par de si puissants démolisseurs, célébrant la divinité latente dont elle est le signe, la

grande raison providentielle qu'elle représente dans l'humanité ; là, les génies et les talents les plus divers se coudoient dans un pêle-mêle étrange : Héraclite, Aristote, Machiavel, Joseph de Maistre, Hegel, Victor Cousin, Proudhon, de Moltke, pour n'en citer que quelques-uns, tous pressés autour de l'idée maîtresse qui a séduit leur imagination, tous unis pour la maintenir, comme une vieille garde de la légende héroïque et de l'antique rêve guerrier.

Quand on sort de ces sombres livres, la guerre apparaît transfigurée. Ce n'est plus le fléau sinistre, absurde, qu'on apercevait tout d'abord ; c'est une révélation divine. On n'est plus irrité, mais ébloui par ce prodigieux phénomène. On le contemple avec effroi sans doute, mais aussi avec un certain respect, car on se sent en face du mystère. Débat épique, qui se poursuit à travers les siècles entre des esprits d'égale valeur, sans aboutir malheureusement à aucune conclusion précise. Ce qui s'explique ; car la guerre est une monstruosité géante, et qu'on n'enferme pas dans une formule comme un *homunculus* dans une bouteille ; on peut bien tenter d'en saisir le sens, mais non prétendre l'avoir fixé à jamais.

ÉLIE DUCOMMUN

Rôle de la guerre et de la paix dans les progrès de la civilisation (1899).[\(11\)](#)

Le genevois Élie Ducommun (1833 - 1906), journaliste et politicien, compte parmi les plus éminents militants pacifistes, à l'heure où l'idée et le terme même de pacifisme circulent largement en Europe et aux États-Unis, sous l'impulsion de nombreux congrès et organisations pour la paix. Fondateur de la Ligue de la Paix et de la Liberté en 1867, il préside également à la direction du Bureau international de la Paix, établi à Berne en 1891 et dont l'objectif est de coordonner l'ensemble de tous les organes pacifistes affiliés. Rompu au service de la paix qu'il défendra jusqu'à ses derniers jours, arguant sans relâche contre les détracteurs et les sceptiques comme dans ce discours de 1898, la carrière d'Elie Ducommun est récompensée par le Prix Nobel de la paix qui lui est décerné en 1902.

Un journaliste étranger me disait récemment : « Vous devez, en Suisse, être unanimes à souhaiter que les guerres deviennent impossibles, et la propagande pour le mouvement pacifique doit être facile chez vous ! » Nous voudrions qu'il en fût ainsi, mais tel n'est pas le cas, malheureusement, bien que nous possédions une armée de milices et fort peu d'officiers de carrière.

Nous rencontrons d'abord des sceptiques. Ils affectent volontiers de manquer de foi dans l'avenir et croient se montrer supérieurs en prédisant l'insuccès de tout effort fait dans un sens idéaliste. À leurs yeux, l'enthousiasme pour une grande cause est un emballement, et comme il y a plus de projets humanitaires qui échouent que de ceux qui réussissent dès l'abord, ils les rejettent tous comme impratiques, irréalisables. Mon intention n'est pas de chercher à les convaincre ici, car il est peu probable qu'ils soient venus perdre leur temps à m'écouter.

Une deuxième catégorie de contradicteurs se compose de gens convaincus, dont l'opinion est parfaitement respectable, mais qui se trompent du tout au tout sur le programme et les aspirations des amis de la paix. On leur a dit qu'en prêchant le désarmement nous affaiblissons la défense nationale, ainsi que les garanties d'ordre à l'intérieur, et ils le

croient, bien qu'ils ne nous aient jamais entendus parler dans ce sens. Nous savons apprécier les sacrifices que fait le peuple suisse pour sauvegarder son indépendance politique, et nous en prenons volontiers notre part sans nous plaindre, dans la conviction que les armées de milices, excellentes pour la défense, ne sont pas propres à l'attaque. S'il n'y avait plus que des armées de milices dans le monde, la guerre cesserait, parce qu'il n'y aurait plus d'agressions possibles, ni surtout de guerres de conquête.

Mais de ce que nous sommes bons Suisses, patriotes décidés, contrairement à la réputation qu'on voudrait nous faire, il ne résulte pas qu'il nous soit interdit de souhaiter ardemment que les constellations politiques au dehors se présentent de manière à garantir la paix dans une large mesure, pour que notre pays ne coure pas le risque d'être entraîné dans le tourbillon d'une guerre européenne et qu'il puisse accroître son bien-être dans les œuvres de la paix sans avoir besoin d'augmenter sans cesse ses dépenses militaires. Cela ne dépend pas directement du peuple suisse ou de ses autorités. Mais il est permis de travailler à l'avènement d'une ère pacifique parmi les nations sans être accusé de vouloir affaiblir la défense nationale de son pays. Ce que les patriotes suisses doivent désirer surtout, c'est qu'il se produise un grand mouvement de l'opinion publique qui réclame dans tous les pays une garantie contre les chocs soudains, sur la base de la justice dans les relations internationales.

Il est un troisième groupe de personnes que je désirerais convaincre, c'est celui des gens qui nous attribuent la prétention de créer d'un seul coup, sans étapes, sans transitions, la paix universelle et perpétuelle comme l'ont entendue l'abbé de St-Pierre, Jean-Jacques Rousseau et d'autres philosophes préoccupés du but final plutôt que des moyens pratiques de l'atteindre.

Notre programme est moins étendu : il se rattache nécessairement à une grande idée d'ensemble, mais il ne vise que des réformes successivement réalisables au fur et à mesure que le permettra l'état psychologique des peuples et des gouvernements.

Nous constatons que dans le cours des siècles les mœurs se sont adoucies, surtout au point de vue de la fréquence et de la durée des guerres, ainsi que de la façon de les conduire. Dans le moyen-âge, l'état de guerre était pour ainsi dire l'état normal. Plus tard on eut des guerres en Europe à peu près toutes les années, à moins qu'elles ne fussent de plus longue durée,

comme la guerre de 30 ans celle de 7 ans. On ne savait pas alors ce que c'était qu'un arbitrage entre nations, tandis que nous en avons eu depuis le commencement de ce siècle plus de 150, qui ont écarté de redoutables prétextes de guerres. En 1898, deux États sur le point d'en venir aux mains, l'Italie et la République argentine, ont même conclu, après avoir réglé à l'amiable leur différend, un traité d'arbitrage permanent sur une base absolument conforme à ce que réclament depuis longtemps les amis de la Paix.

On nous dit, il est vrai, que « l'arbitrage ne s'est appliqué qu'à des cas d'une importance secondaire, qui n'eussent pas provoqué nécessairement une guerre ». Qu'en sait-on ? L'histoire nous apprend que bien des guerres ont eu des causes plus futiles que les différends qui ont fait l'objet des 150 arbitrages du présent siècle.

Est-ce réclamer l'impossible que de demander, après ces précédents, la régularisation et la généralisation de l'arbitrage comme moyen de régler sans répandre le sang les difficultés qui peuvent surgir entre États ?

Nous sentons bien qu'un désarmement, même partiel, ne peut être opéré qu'en suite d'une entente reléguant à l'arrière-plan ou liquidant à l'amiable les principales causes des inquiétudes actuelles. Cette entente résultera de l'action lente de la conscience publique et beaucoup aussi des appréhensions que fait naître la perspective d'une guerre dans l'état actuel des armements. En d'autres termes, nous sommes convaincus que le désarmement matériel sera précédé d'un *désarmement moral*. Est-ce là rêver ?

Arguments historiques

Cependant pour vouloir la paix par la justice internationale il faut l'aimer, et pour l'aimer il faut y croire. Or, il est des gens qui ne la veulent pas, parce qu'ils ne l'aiment pas et n'y croient pas davantage. Ces adversaires de notre œuvre empruntent des raisons à l'appui de leur opinion, aux pays où le militarisme est une sorte de dogme ; ils aiment notamment à citer ce paradoxe de M. de Moltke : « La paix est un rêve, qui

n'est pas même beau ; elle énerve les peuples et les conduit au matérialisme ».

Ils vont aussi chercher des arguments en faveur de la guerre dans l'histoire des progrès du génie humain.

« Quand, disent-ils, une nation est parvenue à un degré exceptionnel de civilisation, elle envoie ses armées au dehors pour répandre cette civilisation, et c'est ainsi que la guerre, qui paraît être un facteur de recul, devient, au contraire, l'instrument du progrès. »

Pour que ce raisonnement fût juste, il faudrait d'abord que la force matérielle d'un peuple fût en raison directe de son degré de civilisation et de moralité. Il faudrait, en outre, que l'expansion guerrière d'une nation au dehors eût eu généralement pour mobile et pour conséquence le développement d'une civilisation plus avancée. Or, l'histoire nous enseigne le contraire, si l'on a soin de ne pas confondre les effets avec les causes et qu'on évite de donner une signification générale à des faits accidentels.

On a sans doute des exemples de guerres émancipatrices, mais elles ont toutes été la conséquence de précédentes guerres agressives injustes, sans lesquelles l'émancipation n'eût pas été nécessaire. Elles ont été d'ailleurs très rares, comparativement aux guerres de conquête, aux conflits dynastiques et aux luttes armées pour de simples questions d'amour-propre.

Je crois pouvoir affirmer, en consultant les meilleurs ouvrages d'histoire, que ce n'est pas au moment de sa plus grande puissance matérielle et morale, de son plus haut degré de civilisation, qu'un peuple a franchi ses frontières pour aller porter la dévastation chez ses voisins en invoquant le droit du plus fort. Ces irruptions sur le territoire étranger ont eu le plus souvent pour cause immédiate la nécessité pour un gouvernement despotique de satisfaire à la rapacité d'un entourage corrompu. Ce n'était déjà plus la nation devenue forte par la justice et la civilisation : c'était une nation en décadence au point de vue moral.

Les généraux d'Alexandre-le-Grand furent au nombre des plus grands débauchés que mentionne l'histoire ancienne. Non seulement ils n'implantèrent pas, dans les pays conquis par eux, la civilisation macédonienne, alors à son déclin, mais, au contraire ils adoptèrent les mœurs efféminées des vaincus et s'abaissèrent à leur degré de dégénérescence intellectuelle.

À l'époque des guerres puniques, Rome était déjà bien déchue moralement, malgré sa puissance militaire. Elle a fini par détruire Carthage et n'en a pas civilisé la population.

Les peuplades dites barbares, les Huns, les Goths, les Avars, les Vandales, n'avaient pas une civilisation avancée à porter à l'empire romain, Gengis-Khan, Tamerlan, les Mandchoux en Asie, obéissaient à des instincts de rapine plus qu'à des velléités civilisatrices. Les perpétuelles guerres du moyen-âge ne témoignaient pas non plus d'un état intellectuel assez avancé pour qu'il justifiât l'envahissement des territoires voisins.

Sous Philippe II, qui battailla presque toute sa vie contre les Anglais, les Français et les Hollandais, l'Espagne n'était plus le foyer d'idées et de prospérité morale qu'elle avait été jadis.

La guerre de Trente ans ruina si bien l'Allemagne qu'actuellement, après deux siècles et demi, certaines communes allemandes sont encore surchargées par le fardeau que lui a laissé cette triste époque.

Les Suisses eux-mêmes, au moment de leur plus grande gloire militaire, au commencement du XVI^e siècle, étaient, au point de vue moral, plus bas qu'ils n'avaient jamais été précédemment et qu'ils ne furent depuis lors.

Les guerres de Napoléon I^{er} furent le résultat de combinaisons ambitieuses substituées à l'enthousiasme qu'avait manifesté le peuple français pour l'idéal de la République.

Plus récemment, la guerre de Crimée, celle du Mexique, la guerre dite de l'opium, la guerre turco-russe, ne furent pas les conséquences d'un besoin d'expansion civilisatrice. Ce ne fut pas davantage le cas de la guerre franco-allemande, et l'on doit reconnaître qu'une solution pacifique des différends turco-grec et hispano-américain aurait été possible, puisqu'il a bien fallu en venir à s'entendre après avoir fait ruer des centaines de mille hommes. Pourquoi pas avant ?

Il n'est donc point exact de dire que la gloire militaire chez une nation est le signe d'une civilisation avancée et il est également contraire aux enseignements de l'histoire de prétendre que la guerre est un agent de propagation des idées au dehors.

Les progrès intellectuels et moraux n'ont pas été la conséquence des guerres : ils sont, au contraire, le résultat d'efforts pacifiques, d'une

infiltration, d'une pénétration lente des sentiments humanitaires ou des conquêtes de l'intelligence. Ainsi, la civilisation hindoue s'est introduite en Égypte par des relations pacifiques, le christianisme s'est implanté dans l'empire romain par la force de la persuasion et par la constance des martyrs, la Pologne a été civilisée lentement par les soins de Rome dans les XV^e et XVI^e siècles, l'Allemagne, la Hollande et d'autres pays du Nord doivent en partie leur prospérité matérielle et morale aux enseignements des réformateurs, qui ne furent point des conquérants. Las Cazas fit plus que Fernand Cortez pour répandre la civilisation occidentale chez les Indiens d'Amérique, et William Penn continua cette propagande mieux que tous les trappeurs du Nouveau-Monde.

J'en conclus que les mérites de la guerre au point de vue de la civilisation sont, dans la plupart des cas, une simple légende, qui n'est pas même belle (pour me servir de l'expression de M. de Moltke), sauf dans les livres d'images, où l'on montre aux enfants la générosité d'Alexandre-le-Grand et la capote du Petit caporal.

Les vertus militaires

« Les vertus du soldat, nous dit-on, sont le courage, l'abnégation, la fidélité au devoir, le dévouement. Donc, même sans la guerre en perspective, le service militaire est l'école de ces mâles vertus et, ne fut-ce qu'à ce titre, il doit être conservé, cultivé avec soin. »

Nous ne sommes pas, ainsi que nous l'avons expliqué plus haut, des ennemis systématiques du service militaire, considéré comme une école d'ordre, d'énergie et de discipline ; mais ce que nous ne pouvons admettre, c'est qu'on développe d'année en année les armées permanentes au point d'en faire une institution menaçante pour la paix des nations et pour leurs libertés. Nous comprenons moins encore le raisonnement de ceux qui, tout en condamnant la guerre, veulent que l'on continue à se servir de cet épouvantail pour que des millions d'hommes participent aux prétendus bienfaits de l'éducation militaire, dût cette éducation, poussée toujours plus loin, provoquer elle-même des conflits armés.

Ce raisonnement pêche par la base, en ce qu'il part de l'idée que le courage et l'abnégation sont l'apanage du militaire seul et ne se rencontrent pas en dehors des exercices guerriers. – Les médecins des pauvres, les gardes-malades, les pompiers, les explorateurs, les sauveteurs en mer, ne se trouvent-ils pas à l'école du dévouement et de la vaillance ? N'apportent-ils pas sur leur champ de bataille les qualités admirables que fait naître le culte du devoir ? A-t-il fallu nécessairement qu'ils fussent soldats, le D^r Muller, de Vienne, qui a trouvé la mort en soignant des pestiférés, ou ce mécanicien qui s'est laissé brûler vif par la vapeur de sa chaudière pour sauver l'équipage d'un navire en détresse sur le point d'arriver au port, ou ce capitaine d'un vaisseau marchand qui s'est fait attacher à la passerelle de son bord pour commander jusqu'au bout, malgré la tempête, une manœuvre difficile ? – Et le père de famille qui se donne tout à son travail pour pouvoir, à travers mille obstacles, entretenir sa femme et ses enfants, n'est-il pas, toute sa vie, à l'école du dévouement et de la vaillance ?

« Il faut, pense-t-on, le service dans les armées permanentes pour donner au soldat l'entraînement physique et moral qu'il reportera plus tard dans la vie civile. » Mais les Belges, les Hollandais, les Anglais, les Scandinaves, les Canadiens, les habitants des États-Unis d'Amérique, les Suisses, manquent-ils peut-être d'entraînement dans l'exercice de leurs droits civiques et se trouvent-ils dans un état de dégénérescence sociale ? Évidemment non. Ils ont cependant peu ou pas d'armées permanentes.

« La lutte a existé de tout temps ; elle est nécessaire et sans elle le monde tomberait dans le matérialisme, ajoute-t-on. »

Sans doute il y aura toujours dans le genre humain la lutte pour l'existence, pour l'augmentation du bien-être, pour des positions honorifiques ou rémunératrices, pour des influences morales. La lutte est un facteur indispensable du progrès dans tous les domaines. Mais ne peut-on concevoir la lutte que sous la forme extrême de la guerre ? Ce n'est déjà plus sous cette forme brutale qu'elle se produit entre particuliers dans les pays civilisés. Rien ne s'oppose à ce qu'on adoucisse et civilise les moyens de régler les différends entre peuples, comme on l'a fait pour les différends entre individus. On nous objecte que « les individus sont plus faibles que l'ensemble de la nation et qu'ils sont bien obligés de se soumettre à la loi ». Chaque peuple est aussi plus faible que les autres peuples réunis et ses intérêts matériels sont si indissolublement liés à ceux de ses voisins que la

seule menace d'une rupture des relations industrielles et commerciales avec ceux-ci produirait vraisemblablement sur lui l'effet de la perspective du gendarme sur le particulier, auquel il est interdit de se faire justice de ses propres mains ou de s'emparer du bien d'autrui.

La lutte entre nations a déjà beaucoup perdu de son caractère odieux par le seul fait de l'adoucissement des mœurs. L'habitude de la paix finira par en anoblir le but et les moyens jusqu'au moment où les rivalités et les jalousies seront remplacées par une féconde émulation dans la voie du bien et du juste. Le monde ne s'est pas créé en un jour, et déjà bien des semences pacifiques germent dans le champ de l'humanité. Le devoir de tout homme altéré de paix et de justice est de préparer par un travail persistant les conditions les plus propres au développement de ces germes, au lieu de les étouffer sous les broussailles des haines nationales et des préjugés de races.

Influence de l'opinion publique

« À quoi bon ? nous diront encore les indifférents. Que peuvent faire ceux qui ne dirigent pas les destinées des États ? »

Ce qu'ils peuvent ? S'ils savent combiner leurs efforts, ils peuvent imposer les solutions pacifiques aux gouvernements, car ils ont le nombre et par conséquent la force. Les peuples aujourd'hui sont armés de l'influence irrésistible que leur donnent la presse, les réunions libres, l'éducation politique, l'échange international des idées et les notions d'égalité qui font le tour du monde.

C'est d'ailleurs une erreur que de croire les parlements et les gouvernements entichés de gloire militaire. La guerre les entraîne à des dépenses qu'ils ne peuvent couvrir qu'en s'exposant à l'impopularité. Ils savent aussi que les chances d'une lutte armée ne peuvent être calculées avec certitude – qu'après Jena peut venir Sedan – que même à la suite de premiers succès la fortune des camps peut tourner – que de nouvelles alliances sont toujours à la porte comme un garde-à-vous, et que l'imprévu domine, en somme, toute la situation. Ils ont sans doute une idée assez nette de ce que serait une guerre future, promenade de millions de soldats

affamés, réduits à s'emparer des convois de vivres destinés aux populations non moins affamées qu'eux, ainsi que l'a dépeint M. Bloich dans un remarquable ouvrage qui, semble-t-il, a frappé l'esprit du Tzar.

Il faut donc s'adresser à la conscience publique, la stimuler, agrandir ses horizons, élargir chez elle le sentiment de la solidarité des peuples, de telle sorte que lorsque surgit un conflit international elle se range instinctivement du côté des solutions pacifiques et juridiques plutôt que de se laisser entraîner aux velléités guerrières par des excitations malsaines. Quand les nations auront dépouillé leurs anciennes préventions, leurs haines séculaires, et se seront accoutumées à voir clair dans leurs propres intérêts, quand, surtout, leurs aspirations vers la paix ne feront aucun doute pour les gouvernements, ceux-ci ne demanderont probablement pas mieux que de suivre ce courant. Alors il y aura sans doute des rivalités entre peuples, mais il n'y aura plus de guerre possible.

[...]

À nous tous à seconder ces généreux efforts, nous qui voulons notre patrie heureuse et prospère par les travaux de la paix et par la sécurité de l'avenir!

Élie Ducommun.

LÉON TOLSTOÏ

Sur la Paix (1909-10)([12](#))

Dans ces deux lettres (adressées au congrès de la Paix de Stockholm), Tolstoï présente la vérité (que l'homme ne doit pas tuer son semblable) comme le moyen le plus efficace et fort contre la guerre. Grâce à ces deux lettres, nous avons la possibilité d'écouter une voix littéraire qui se réfère à la victoire certaine de la paix et qui met l'accent sur le besoin de la reconnaissance que « le meurtre est le meurtre ». Tolstoï voit la solution qui garantira la paix, dans la phrase : « Ne tue pas ! » Selon lui, il suffirait de dire, de prononcer ces mots afin que l'on prenne conscience de leur vérité.

Première lettre.

Chers frères, nous nous sommes réunis ici pour lutter contre la guerre. Contre la guerre, c'est-à-dire contre l'affaire pour laquelle tous les peuples du monde, des millions et des millions d'hommes, donnent non seulement des milliards de roubles, de thalers, de francs, ce qui représente la grande partie de leur travail, mais aussi eux-mêmes, leurs vies ; on met tout cela à la disposition non contrôlée de quelques dizaines de personnes, parfois d'un seul homme.

Et voici que nous, qui ne sommes aussi qu'une dizaine de particuliers et qui, venus de divers points de la terre, – nous qui n'avons aucuns privilèges spéciaux et surtout aucun pouvoir sur personne, – nous avons l'intention de lutter. Si nous voulons lutter, cela veut dire que nous espérons vaincre cette force énorme, non d'un seul, mais de tous les gouvernements qui ont à leur disposition des milliards d'argent et des millions de soldats et qui savent très bien que la situation exclusive dans laquelle ils se trouvent (c'est-à-dire les hommes qui constituent le gouvernement) n'est basée que sur l'armée. Or l'armée n'a de sens et de raison d'être que s'il y a la guerre, cette même

guerre contre laquelle nous voulons lutter et que nous voulons faire disparaître. Lorsqu'on a des forces si inégales, la lutte doit paraître une folie. Mais si l'on réfléchit bien à la signification des moyens de la lutte que possèdent ceux contre qui nous voulons combattre, et des moyens qui se trouvent entre nos mains, on sera surpris non pas de ce que nous ayons le courage de lutter, mais que la chose contre laquelle nous voulons lutter existe encore. Ils ont de l'argent par milliards et des millions de soldats dociles; et nous n'avons entre nos mains que la vérité, mais c'est le moyen le plus puissant.

De sorte que si minimes que puissent nous paraître nos forces, en comparaison de celles de nos adversaires, notre victoire est aussi certaine que la victoire de la lumière du soleil levant sur les ténèbres de la nuit.

Notre victoire est sûre, mais à la condition que la vérité, nous l'exprimions tout entière, sans compromis, ni concessions, ni adoucissements d'aucun sorte. Celle vérité est si simple, si claire, si évidente, si obligatoire non seulement pour le chrétien, mais pour tout homme raisonnable, qu'il suffit de l'exprimer dans toute sa signification pour que les hommes ne puissent agir contre elle.

Voici le sens complet de cette vérité : il y a des milliers d'années que cette loi de Dieu a été traduite brièvement : *Tu ne tueras point*. La vérité, c'est que l'homme, dans aucune condition, sous aucun prétexte ne peut et ne doit tuer son prochain.

Cette vérité est si évidente, si reconnue de tous, si obligatoire, qu'il suffit de la présenter clairement et nettement aux hommes pour que le mal qu'on nomme la guerre devienne tout à fait impossible.

C'est pourquoi voici ce que je pense. Si, au lieu d'exprimer clairement et nettement cette vérité, nous tous, réunis ici, au *Congrès de la Paix*, nous nous adressons aux gouvernements et leur proposons diverses mesures pour diminuer le mal de ta guerre ou pour rendre les guerres de plus en plus rares, nous serons semblables aux hommes qui, ayant entre les mains *la clé de la porte*, tâcheraient de se frayer un chemin à travers des murs qu'ils savent ne pouvoir être détruits par leurs efforts. Devant nous il y a des millions d'hommes armés, toujours de plus en plus armés, qu'on prépare à devenir les meurtriers les plus habiles. Nous savons que tous ces millions d'hommes n'ont aucun désir de tuer leurs semblables; qu'ils ne savent pas

même, pour la plupart, le motif pour lequel on les force à accomplir nette œuvre qui leur répugne et qu'ils souffrent de leur situation de dépendance et de contrainte. Nous savons que les meurtres commis par ces gens sont commis par ordre des gouvernements. Nous, savons que l'existence des gouvernements est basée sur l'armée. Et désirant l'abolition de la guerre nous ne trouvons rien de plus propre à celle abolition que de proposer – à qui?... aux gouvernements qui n'existent que par les armées – c'est-à-dire par la guerre, des mesures pour que la guerre ne soit plus, bref, nous proposons aux gouvernements de s'anéantir par eux-mêmes. Les gouvernements écouteront avec plaisir de pareils discours, sachant que de tels raisonnements, loin d'abolir la guerre et d'ébranler leur pouvoir, cacheront encore plus aux hommes ce qu'ils ont à leur dissimuler, afin que les armées et les guerres, et eux-mêmes qui disposent des armées, puissent toujours exister.

« Mais c'est de l'anarchisme, me dira-t-on ! Les hommes n'ont jamais vécu sans gouvernements et sans États. C'est pourquoi les gouvernements, les États et la force militaire qui les garde, sont des conditions nécessaires à la vie des peuples. »

Ne parlons pas de la possibilité ou de l'impossibilité de la vie pour les peuples chrétiens, et en général pour tous les peuples, sans l'armée et sans la guerre qui ne défendent que les gouvernements et les États. Admettons que les hommes, pour leur bien, aient besoin de se soumettre servilement aux institutions représentées par des hommes qu'ils ne connaissent pas, – institutions qu'on appelle « gouvernements », Admettons qu'il soit nécessaire de donner à ces institutions les produits de leur travail, de remplir toutes les exigences de ces institutions, y compris le meurtre de leurs semblables. Admettons tout cela ; il reste quand même une difficulté inextricable pour notre monde : c'est *l'impossibilité de concilier la foi chrétienne*, que tous les gouvernants professent d'une façon très frappante, avec les troupes composées de chrétiens qu'on prépare au meurtre.

On a beau défigurer la doctrine chrétienne, on a beau faire le silence sur ses principes essentiels ; le sens fondamental de cette doctrine est, malgré tout, l'amour de Dieu et du prochain : de Dieu, c'est-à-dire du perfectionnement suprême de la vertu ; et du prochain, c'est-à-dire de tous les hommes sans distinction. Il semblerait donc inévitable de reconnaître

l'un des deux : ou le christianisme avec l'amour de Dieu et du prochain, ou l'Etat avec les armées et la guerre.

Il est possible que le christianisme ait vécu et que les hommes de notre temps, choisissant entre le Christianisme et l'amour ou l'État et le meurtre, soient d'avis que l'existence de l'État et du meurtre est infiniment plus importante que celle du christianisme. Dans ce cas-là, il faut oublier le christianisme et ne s'en tenir qu'à ce qui est plus important pour les hommes : à l'État et au meurtre.

Tout cela est très possible ; – du moins les hommes peuvent penser et sentir ainsi. Mais alors il faut le dire franchement. Il faut dire que nos contemporains doivent cesser de croire à ce que dit la sagesse collective de toute l'humanité, à ce que dit la loi de Dieu qu'ils confessent ; cesser de croire à ce qui est inscrit en traits ineffaçables dans le cœur de chaque homme. Ils ne doivent plus croire à rien d'autre qu'à ce qui leur sera ordonné, le meurtre y compris, par divers hommes que le hasard ou leur naissance a faits empereurs, rois, ou qui sont devenus présidents, députés, parlementaires – par l'élection ou par l'intrigue.

En tout cas, il faut le dire. Mais on ne peut pas le dire. On ne peut dire ni cela, ni autre chose. – Si nous disons que le christianisme défend le meurtre, il ne doit exister ni armée, ni gouvernement ; si nous disons que nous, les gouvernements, nous reconnaissons la légitimité du meurtre et que nous nions le christianisme, *personne ne voudra obéir à un tel gouvernement*, qui base son pouvoir sur le meurtre. En outre, si l'on autorise le meurtre à la guerre, il doit avoir encore plus de sanction pour le peuple qui cherche son droit par une révolution. C'est pourquoi les gouvernements, n'ayant pas la possibilité de dire ni l'un ni l'autre, tâchent seulement de cacher à leurs sujets que le dilemme exige une solution inévitable. Par conséquent, pour agir contre le mal de la guerre, nous qui sommes réunis ici, si nous voulons réellement atteindre notre but, nous n'avons qu'une chose à faire : poser ce dilemme tout nettement et clairement devant les hommes qui composent les gouvernements, ainsi que devant les masses du peuple qui composent l'armée. Pour le faire, nous devons clairement, ouvertement, non seulement répéter la vérité que tous savent et ne peuvent ne pas savoir : que l'homme ne doit pas tuer son semblable, – mais encore expliquer qu'il n'est pas de considérations pouvant *abolir* l'obligation de cette vérité pour les hommes du monde chrétien.

Je proposerais donc à notre réunion de composer et publier un appel de ce genre *aux hommes de tous les peuples, surtout à ceux des peuples chrétiens*. Dans cet appel nous exprimerions *clairement et nettement* ce que tout le monde sait, mais que personne ou presque personne ne dit ; à savoir, que la guerre n'est pas, comme l'admet la majorité des hommes de notre temps, une œuvre bonne et louable, mais que, *comme tout meurtre*, elle est une affaire abominable et *criminelle*, aussi bien pour les hommes qui choisissent librement la carrière militaire que pour ceux qui l'embrassent *par la crainte de punition* ou alléchés par le gain.

Pour les personnes qui choisissent librement l'activité militaire, je proposerais de dire clairement et nettement dans cet appel que, malgré toute la solennité, l'éclat et l'approbation générale accordés à cette activité, c'est une activité criminelle et honteuse, et d'autant plus criminelle et honteuse que la situation occupée dans la hiérarchie militaire est plus élevée.

De même, pour les hommes du peuple qui sont convoqués au service militaire au moyen de menaces de punition ou par la séduction, je proposerais de montrer clairement et nettement la faute grossière qu'ils commettent contre leur religion, contre la moralité et contre le bon sens quand ils consentent à entrer dans l'armée : contre la religion parce qu'en participant aux rangs des meurtriers ils rompent la loi de Dieu qu'ils reconnaissent ; contre la moralité, par peur de punitions infligées par les autorités, ou bien par lucre, ils consentent à faire ce qu'au fond de leur âme ils trouvent mauvais ; contre *le bon sens*, parce qu'en entrant dans l'armée en cas de guerre ils courent le risque de tourments peut-être encore plus pénibles que ceux dont ils sont menacés pour le refus de servir. Ils agissent surtout contre le bon sens puisqu'ils s'adjoignent à cette même classe d'hommes qui les privent de la liberté et les forcent à devenir soldats.

Pour les uns et les autres, je proposerais d'exprimer clairement dans cet appel la pensée que pour les hommes vraiment éclairés, par conséquent libres de la superstition de la *grandeur* militaire (et le nombre de ceux-ci grandit de jour en jour), – la carrière et le titre militaires, malgré tous les efforts pour en cacher le vrai sens, est une affaire aussi honteuse et même beaucoup plus que la profession et le grade de bourreau. Le bourreau s'engage seulement à tuer les hommes reconnus nuisibles et criminels, tandis que le militaire promet de tuer tous les hommes qu'on lui ordonne de tuer, fût-ce ceux qui lui sont les plus chers et les meilleurs.

L'humanité en général, et surtout notre humanité chrétienne, est arrivée à une contradiction si terrible entre ses exigences morales et l'ordre social existant que forcément *devra changer* non ce qui est immuable : les exigences morales de la société, mais ce qui est susceptible de changement : *l'ordre social*. Ce changement, nécessité par la contradiction que les préparatifs au meurtre expriment d'une façon par trop grossière, devient de jour en jour plus urgent.

La tension d'esprit qui exige ce changement a atteint de nos jours un tel degré que comme pour le passage d'un corps liquide à l'état solide il suffit d'un petit choc, de même pour passer de cette vie cruelle et déraisonnable des hommes de notre temps avec leurs divisions, leurs armements et leurs armées à une vie raisonnable, répondant aux exigences de la conscience de l'humanité contemporaine, ne faut-il peut-être qu'un petit effort, un seul mot. Un tel effort, un tel mot peut être semblable à ce choc dans un liquide refroidi au suprême degré qui, instantanément, change le liquide en un corps solide. Pourquoi notre réunion actuelle ne serait-elle pas cet effort ?

Dans un conte d'Andersen, un roi allait accompagné d'un cortège solennel à travers les rues de la ville. Tout le peuple admirait son beau costume neuf. Le mot d'un enfant qui dit ce que tous savaient, mais ne faisaient, changea tout. L'enfant s'écria : « Il n'a point d'habits ». La suggestion disparut, le roi eut honte, et tous ceux qui s'étaient persuadés que le roi portait un beau costume neuf s'aperçurent de sa nudité.

Nous devons parler comme cet enfant. Nous devons dire ce que tous savent mais n'ont pas le courage de dire : le meurtre, quelque nom que lui donne l'homme, est toujours le meurtre, un acte criminel, tous le savent ignominieux, infâme.

Disons-le clairement, nettement, à haute voix, comme nous pouvons le faire ici, et les hommes cesseront de voir ce qu'ils imaginaient voir et ils apercevront ce qui est réellement. Ils cesseront de voir : le service à la patrie, l'héroïsme de la guerre, la gloire militaire, le patriotisme, et ne verront plus ce qui est : un acte criminel, un meurtre, sans mille suggestions qui l'embellissent.

Dès que les hommes verront cela, il arrivera ce qui est arrivé dans le conte : ceux qui font la besogne criminelle auront honte, et ceux qui

s'imaginaient ne pas voir la criminalité du meurtre la verront et cesseront d'être des assassins.

Mais comment les peuples se défendront-ils des ennemis ? Comment soutenir l'ordre intérieur ? Comment les peuples pourront-ils vivre sans l'armée ?

Nous ne savons pas et ne pouvons pas savoir quelle forme va prendre la vie des hommes quand ils auront renoncé au meurtre. Une seule chose est indubitable ; c'est qu'aux hommes, doués de raison et de conscience, il est plus naturel de vivre en se guidant d'après ses dons que de se soumettre aux hommes qui ordonnent de se tuer les uns les autres.

La forme de l'organisation sociale que prendra la vie des hommes se guidant dans leurs actions non par la violence basée sur la menace de meurtre, mais par la raison et la conscience, ne sera en tout cas pas pire que celle dont ils s'accommodent à présent.

Voilà tout ce que je voulais dire. J'aurai bien des regrets si ce que j'ai dit offense, chagrine quelqu'un et crée en lui quelque sentiment mauvais. Mais moi, un vieillard de quatre-vingts ans, attendant à tout moment la mort, je regarderais comme un crime et une honte si je ne disais pas toute la vérité comme je la comprends ; la vérité qui, j'en suis fermement convaincu, seule peut délivrer l'humanité des misères incalculables dont la guerre la fait souffrir.

(Jasnaïa Holana, septembre 1909.)

Seconde lettre.

Vous désirez, que je prenne part à votre réunion. J'ai déjà exprimé dans la mesure de mes forces mon opinion sur la question de la paix dans le rapport que j'ai préparé pour le Congrès de l'année passée. Le rapport a été envoyé.

J'ai peur cependant que ce rapport ne satisfasse pas les exigences des personnes assistant à ce Congrès. Il ne doit pas les satisfaire car, autant que j'ai pu m'en apercevoir, tous les congrès de la paix donnent à mes opinions, et non seulement aux miennes mais à celles de tous les hommes religieux du monde, le nom d'« antimilitarisme », mot vague nouveau, et considèrent

cette opinion comme une manifestation exclusive, accidentelle, des désirs et des propriétés personnelles de certaines gens, donc sans importance.

Malgré cela, je réponds cependant au désir que m'a exprimé le Congrès. En même temps je satisfais à nouveau mon désir de dire toujours la même pensée sur la complète inutilité d'élaborer aux Congrès de nouvelles lois qui garantissent la paix entre les peuples qui se haïssent les uns les autres et qui voient leur bien dans la plus grande extension de leur pouvoir sur les autres. Je tiens pour un travail inutile d'élaborer aux congrès de nouvelles lois qui garantiraient la paix, surtout parce que la loi garantissant vraiment la paix dans tout l'univers, la loi : *Ne tue pas !* est connue universellement et ne peut pas ne pas être connue des membres du Congrès.

C'est cette loi, inscrite non seulement dans toutes les religions du monde, mais aussi dans tous les cœurs humains, que j'ai considéré et que je considère à présent comme de mon devoir sacré devant Dieu et les hommes de rappeler aux membres très éclairés du Congrès.

Il est vrai que l'activité des hommes qui, suivant cette loi, refusent le service militaire et subissent pour cela de pénibles privations et souffrances, comme le font mes amis en Russie et en Europe (hier encore j'ai reçu une lettre d'un jeune Suédois qui refuse de servir), ne peut intéresser les membres du Congrès, car cela appartient au domaine de l'« antimilitarisme » ; je pense néanmoins que l'activité de ces hommes qui professent la loi « Tu ne tueras pas », non en paroles mais en actes, et qui, pour cette raison ne prennent part sous aucune forme à l'œuvre criminelle de meurtre, est la seule qui satisfait le mieux les exigences de chaque âme individuelle, de la conscience de l'homme. De même c'est elle qui sert le plus sûrement au mouvement général vers le bien et vers la vérité de toute l'humanité, et entre autre, pour établir la paix parmi les hommes, dont s'occupent les membres du Congrès.

Chers frères, voilà ce que j'ai voulu vous répéter encore, moi qui vis les derniers jours ou les dernières heures de ma vie. Ce ne sont pas les congrès organisés par les empereurs et les rois, chefs suprêmes des armées ; ce ne sont pas les discussions sur la vie des autres hommes qui nous sont nécessaires, mais une seule chose : c'est de remplir dans la vie la loi d'amour vers Dieu et notre prochain, loi que nous connaissons et admettons, qui est incompatible en aucune façon avec les préparatifs au meurtre et le meurtre même de notre prochain.

(Jasnaïa-Polana, le 23 juillet 1910.)

JEAN JAURÈS

J'appelle les vivants (1912)[\(13\)](#)

Rassemblés au-dedans et autour de la cathédrale de Bâle, plus de 10000 personnes et près de 500 délégués socialistes d'une vingtaine de pays assistent les 24 et 25 novembre 1912 au congrès extraordinaire convoqué par le parti socialiste suisse. Tandis que la crise balkanique avive les tensions en Europe, l'unité appelée des vœux de Jean Jaurès (1849 - 1914) est cruciale. Un appel à l'internationale mais aussi à « tous les chrétiens » et à tous les vivants destiné à briser « les foudres de la guerre qui menacent dans les nuées ».

Citoyens ! Nous sommes réunis ici en une heure de soucis et de responsabilités. Le poids des responsabilités a d'abord pesé le plus lourdement sur les épaules de nos frères des Balkans. Mais, finalement, cette responsabilité inouïe pèse sur l'Internationale tout entière, d'abord à cause de notre solidarité et ensuite parce que nous devons empêcher que le conflit s'étende, qu'il dégénère en incendie et que les flammes enveloppent tous les travailleurs d'Europe. Empêcher cela c'est le devoir de tous les travailleurs du monde entier. Il ne s'agit pas d'une question nationale, mais d'une question internationale. Récemment, la presse bourgeoise de France raillait en parlant du Congrès et elle était d'avis qu'il s'agissait uniquement d'une parade socialiste et que les socialistes savaient même très bien que la paix n'était pas du tout menacée ; ils voulaient seulement se donner, après coup, l'air d'avoir, par leurs protestations, sauvé la patrie. Mais, dans les derniers jours, ces mêmes journaux furent obligés de publier les nouvelles les plus sérieuses. La vérité est que l'insécurité et la confusion règnent partout ; la vérité est que la classe capitaliste est elle-même divisée et séparée en deux camps, qu'elle ignore si elle a plus à gagner ou à perdre à un choc général ; la vérité est que tous les gouvernements, de crainte des conséquences immenses, ne peuvent arriver à prendre une résolution.

Dans tous les pays il y a des courants contraires. Les uns sont contre la paix, les autres sont contre la guerre. La balance du Destin oscille dans les mains des gouvernements. Mais subitement le vertige peut saisir ceux qui hésitent encore. C'est pourquoi nous, les travailleurs et les socialistes de tous les pays, nous devons rendre la guerre impossible en jetant notre force dans la balance de la paix. Oh ! je l'espère, nous ne serons pas seuls pour livrer ce combat. Ici, à Bâle, les chrétiens nous ont ouvert leur cathédrale. Notre but répond à leur pensée et à leur volonté : maintenir la paix. Mais, puissent tous les chrétiens, qui suivent encore sérieusement les paroles de leur maître, nourrir le même espoir que nous. Ils s'opposeront avec nous à ce que les peuples soient saisis par les griffes du démon de la guerre. La nature des souhaits de bienvenue qui nous ont été adressés ce matin à Bâle nous donne également réconfort et espérance. Et le salut adressé par le gouvernement de Bâle à l'Internationale évoqua la mêmes sentiments. Ce fut un bon signe ; là où l'esprit de la Démocratie a pu, comme à Bâle, pénétrer profondément, là où cet esprit a derrière lui un prolétariat bien organisé, là existe une noble conviction répandue dans tout le peuple et cela nous fait espérer à chaque instant.

Nous avons été reçus dans cette église au son des cloches qui me parut, tout à l'heure, comme un appel à la réconciliation générale. Il me rappela l'inscription que Schiller avait gravée sur sa cloche symbolique : *Vivos voco, mortuos plango, fulgura frango !* *Vivos voco* : j'appelle les vivants pour qu'il se défendent contre le monstre qui apparaît à l'horizon. *Mortuos plango* : je pleure sur les morts innombrables couchés là-bas vers l'Orient et dont la puanteur arrive jusqu'à nous comme un remords. *Fulgura frango* : je briserai les foudres de la guerre qui menacent dans les nuées.

Mais il ne suffit pas qu'il y ait ici et là, dispersée et hésitante, une bonne volonté pour la lutte. Il nous faut l'unité de volonté et d'action du prolétariat militant et organisé. L'heure est sérieuse et tragique. Plus le péril se précise, plus les menaces approchent, et plus urgente devient la question que le prolétariat nous pose, non, se pose à lui-même : Si la chose monstrueuse est vraiment là, s'il sera effectivement nécessaire de marcher pour assassiner ses frères, que ferons-nous pour échapper à cette épouvante ? Nous ne pouvons répondre à cette question dictée par l'effroi, attendu que nous prescrivons un mouvement déterminé pour une heure déterminée. Quand les nuages s'accumulent, quand les vagues se soulèvent,

le marin ne peut prédire les mesures déterminées à prendre pour chaque instant. Mais l'Internationale doit veiller à faire pénétrer partout sa parole de paix, à déployer partout son action légale ou révolutionnaire qui empêchera la guerre, ou sinon à demander des comptes aux criminels qui en seront les auteurs.

Les gouvernements d'Europe doivent comprendre que la véritable signification du Congrès est de souligner, de réaliser et de fortifier notre unité. Nous échangeons des opinions, des idées, des connaissances, des promesses, des décisions et des espoirs. Et cette action ne peut cesser le lendemain du Congrès.

Nous devons nous rendre partout pour porter dans les masses la conscience de notre action, nous devons encore une fois confirmer dans tous les Parlements que nous voulons la paix.

La pensée et la paix remplit toutes les têtes et si les gouvernements sont indécis et hésitent, nous devons mettre en œuvre l'action prolétarienne. C'est là l'œuvre de ce Congrès. Il n'y en a pas de plus noble ! Déjà tant de pensées, déjà tant d'espoirs se sont élevés vers cette voûte. Mais quelque haut que puissent s'être envolés ces rêves, il ne peut rien y avoir de plus sublime que la volonté de faire vivre la Justice et la Paix.

Cette même église a vu siéger une assemblée d'évêques qui s'est déchirée dans la lutte contre le schisme et la désagrégation. Quel contraste avec la séance d'aujourd'hui ! Nous ne sommes pas divisés ici du fait d'antagonismes d'intérêts, mais nous unis par le cœur, la pensée, la doctrine, l'action ou la volonté. Et nous quitterons cette salle en jurant de sauver la paix et la civilisation.

Nous penserons à ces mots qu'un Allemand a prononcés récemment : « Les gouvernements réfléchiront que s'ils amènent le danger de la guerre, les peuples pourront facilement faire le calcul que leur propre révolution leur coûterait moins de victimes que la guerre des autres. »

(Bâle, 24.11.1912)

ROMAIN ROLLAND

Au-dessus de la mêlée (1914)[\(14\)](#)

Romain Rolland (1866-1944) publie ce cri du cœur dans le supplément du Journal de Genève du 22 septembre 1914. L'article donnera son nom au recueil des articles publiés par Rolland en Suisse au début de la Première Guerre mondiale.

Ô jeunesse héroïque du monde ! Avec quelle joie prodigue elle verse son sang dans la terre affamée ! Quelles moissons de sacrifices fauchées sous le soleil de ce splendide été !... Vous tous, jeunes hommes de toutes les nations, qu'un commun idéal met tragiquement aux prises, jeunes frères ennemis – Slaves qui courez à l'aide de votre race, Anglais qui combattez pour l'honneur et le droit, peuple belge intrépide, qui osas tenir tête au colosse germanique et défendis contre lui les Thermopyles de l'Occident, Allemands qui luttez pour défendre la pensée et la ville de Kant contre le torrent des cavaliers cosaques, et vous surtout, mes jeunes compagnons français, qui depuis des années me confiez vos rêves et qui m'avez envoyé, en partant pour le feu, vos sublimes adieux, vous en qui reflurit la lignée des héros de la Révolution – comme vous m'êtes chers, vous qui allez mourir ! À l'heure même où nous écrivions ces lignes, Charles Péguy mourait. Comme vous nous vengez des années de scepticisme, de veulerie jouisseuse où nous avons grandi, protégeant de leurs miasmes notre foi, votre foi, qui triomphe avec vous sur les champs de bataille ! Guerre de « revanche », a-t-on dit... de revanche, en effet, mais non comme l'entend un chauvinisme étroit ; revanche de la foi contre tous les égoïsmes des sens et de l'esprit, don absolu de soi aux idées éternelles...

« Qu'est-ce que nos individus, nos œuvres, devant l'immensité du but ? m'écrit un des plus puissants romanciers de la jeune France – le caporal ***. La guerre de la Révolution contre le féodalisme se rouvre. Les armées de la République vont assurer le triomphe de la démocratie en Europe et

parfaire l'œuvre de la Convention. C'est plus que la guerre inexpiable au foyer, c'est le réveil de la liberté »...

« Ah ! mon ami, m'écrit un autre de ces jeunes gens, haut esprit, âme pure, et qui sera, s'il vit, le premier critique d'art de notre temps – le lieutenant ***. Quelle race admirable ! Si vous voyiez, comme moi, notre armée, vous seriez enflammé d'admiration pour ce peuple. C'est un élan de Marseillaise, un élan héroïque, grave, un peu religieux. J'ai vu partir les trois régiments de mon corps : les premiers, les hommes de l'active, les jeunes gens de vingt ans, d'un pas ferme et rapide sans un cri, sans un geste, avec l'air décidé et pâle d'éphèbes qui vont au sacrifice. Puis, la réserve, les hommes de vingt-cinq à trente ans, plus mâles et plus déterminés, qui viennent soutenir les premiers, feront l'élan irrésistible.

Nous, nous sommes les vieillards, les hommes de quarante ans, les pères de famille qui donnent la basse du chœur. Nous partons, nous aussi, confiants, résolus et bien fermes, je vous assure. Je n'ai pas envie de mourir, mais je mourrai sans regret maintenant ; j'ai vécu quinze jours qui en valent la peine, quinze jours que je n'osais plus me promettre du destin. On parlera de nous dans l'histoire. Nous aurons ouvert une ère dans le monde. Nous aurons dissipé le cauchemar du matérialisme de l'Allemagne casquée et de la paix armée. Tout cela aura croulé devant nous comme un fantôme. Il me semble que le monde respire. Rassurez votre Viennois(15), cher ami : la France n'est pas près de finir. Nous voyons sa résurrection. Toujours la même : Bouvines, croisades, cathédrales, Révolution, toujours les chevaliers du monde, les paladins de Dieu. J'ai assez vécu pour voir cela ! Nous qui le disions depuis vingt ans, quand personne ne voulait nous croire, nous avons lieu d'être contents... »

Ô mes amis, que rien ne trouble donc votre joie ! Quel que soit le destin, vous vous êtes haussés aux cimes de la vie, et vous y avez porté avec vous votre patrie. Vous vaincrez, je le sais. Votre abnégation, votre intrépidité, votre foi absolue en votre cause sacrée, la certitude inébranlable qu'en défendant votre terre envahie vous défendez les libertés du monde, m'assurent de votre victoire, jeunes armées de Marne-et-Meuse, dont le nom est gravé désormais dans l'histoire, à côté de vos aînées de la Grande République. Mais quand bien même le malheur eût voulu que vous fussiez vaincus, et la France avec vous, une telle mort eût été la plus belle que pût rêver une race. Elle eût couronné la vie du grand peuple des croisades. Elle

eût été sa suprême victoire... Vainqueurs ou vaincus, vivants ou morts, soyez heureux ! Comme me l'a dit l'un de vous, « en m'embrassant étroitement, sur le terrible seuil » :

« Il est beau de se battre, les mains pures et le cœur innocent, et de faire avec sa vie la justice divine. »

Vous faites votre devoir. Mais d'autres, l'ont-ils fait ?

Osons dire la vérité aux aînés de ces jeunes gens, à leurs guides moraux, aux maîtres de l'opinion, à leurs chefs religieux ou laïques, aux Églises, aux penseurs, aux tribuns socialistes. Quoi ! vous aviez, dans les mains, de telles richesses vivantes, ces trésors d'héroïsme ! À quoi les dépensez-vous ? Cette jeunesse avide de se sacrifier, quel but avez-vous offert à son dévouement magnanime ? L'égorgement mutuel de ces jeunes héros ! La guerre européenne, cette mêlée sacrilège, qui offre le spectacle d'une Europe démente, montant sur le bûcher et se déchirant de ses mains, comme Hercule !

Ainsi, les trois plus grands peuples d'Occident, les gardiens de la civilisation, s'acharnent à leur ruine et appellent à la rescousse les Cosaques, les Turcs, les Japonais, les Cinghalais, les Soudanais, les Sénégalais, les Marocains, les Égyptiens, les Sikhs et les cipayes, les barbares du pôle et ceux de l'équateur, les âmes et les peaux de toutes les couleurs ! On dirait l'empire romain, au temps de la Tétrarchie, faisant appel, pour s'entredévorer, aux hordes de tout l'univers !... Notre civilisation est-elle donc si solide que vous ne craigniez pas d'ébranler ses piliers ? Est-ce que vous ne voyez pas que si une seule colonne est ruinée, tout s'écroule sur vous ? Était-il impossible d'arriver, entre vous, sinon à vous aimer, du moins à supporter, chacun, les grandes vertus et les grands vices de l'autre ? Et n'auriez-vous pas dû vous appliquer à résoudre dans un esprit de paix (vous ne l'avez même pas, sincèrement, tenté) les questions qui vous divisaient – celle des peuples annexés contre leur volonté – et la répartition équitable entre vous du travail fécond et des richesses du monde ? Faut-il que le plus fort rêve soit perpétuellement de faire peser sur les autres son ombre orgueilleuse, et que les autres perpétuellement s'unissent pour l'abattre ? A ce jeu puéril et sanglant, où les partenaires changent de place tous les siècles, n'y aura-t-il jamais de fin, jusqu'à l'épuisement total de l'humanité ?

Ces guerres, je le sais, les chefs d'État qui en sont les auteurs criminels n'osent en accepter la responsabilité ; chacun s'efforce surnoisement d'en rejeter la charge sur l'adversaire. Et les peuples qui suivent, dociles, se résignent en disant qu'une puissance plus grande que les hommes a tout conduit. On entend, une fois de plus, le refrain séculaire : « Fatalité de la guerre, plus forte que toute volonté » – le vieux refrain des troupeaux, qui font de leur faiblesse un dieu, et qui l'adorent. Les hommes ont inventé le destin, afin de lui attribuer le désordre de l'univers, qu'ils ont pour devoir de gouverner. Point de fatalité ! La fatalité, c'est ce que nous voulons. Et c'est aussi, plus souvent, ce que nous ne voulons pas assez. Qu'en ce moment, chacun de nous fasse son mea culpa ! Cette élite intellectuelle, ces Églises, ces partis ouvriers, n'ont pas voulu la guerre... Soit ! Qu'ont-ils fait pour l'empêcher ? Que font-ils pour l'atténuer ? Ils attisent l'incendie. Chacun y porte son fagot.

Le trait le plus frappant de cette monstrueuse épopée, le fait sans précédent est, dans chacune des nations en guerre, l'unanimité pour la guerre. C'est comme une contagion de fureur meurtrière qui, venue de Tokio il y a dix années, ainsi qu'une grande vague, se propage et parcourt tout le corps de la terre. À cette épidémie, pas un n'a résisté. Plus une pensée libre qui ait réussi à se tenir hors de l'atteinte du fléau. Il semble que sur cette mêlée des peuples, où, quelle qu'en soit l'issue, l'Europe sera mutilée, plane une sorte d'ironie démoniaque. Ce ne sont pas seulement les passions de races, qui lancent aveuglément les millions d'hommes les uns contre les autres, comme des fourmilières, et dont les pays neutres eux-mêmes ressentent le dangereux frisson ; c'est la raison, la foi, la poésie, la science, toutes les forces de l'esprit qui sont enrégimentées, et se mettent dans chaque État, à la suite des armées. Dans l'élite de chaque pays, pas un qui ne proclame et ne soit convaincu que la cause de son peuple est la cause de Dieu, la cause de la liberté et du progrès humains. Et je le proclame aussi !...

Des combats singuliers se livrent entre les métaphysiciens, les poètes, les historiens. Eucken contre Bergson. Hauptmann contre Maeterlinck. Rolland contre Hauptmann. Wells contre Bernard Shaw. Kipling et D'Annunzio, Dehmel et De Régnier chantent des hymnes de guerre. Barrès et Maeterlinck entonnent des péans de haines. Entre une fugue de Bach et l'orgue bruissant : Le vieux philosophe Wundt, âgé de quatre-vingt-deux

ans, appelle de sa voix cassée les étudiants de Leipzig à la « guerre sacrée ». Et tous, les uns aux autres, se lancent le nom de « barbares ». L'Académie des sciences morales de Paris déclare, par la voix de son président, Bergson, que « la lutte engagée contre l'Allemagne est la lutte même de la civilisation contre la barbarie ». L'histoire allemande, par la bouche de Karl Lamprecht, répond que « la guerre est engagée entre le germanisme et la barbarie, et que les combats présents sont la suite logique de ceux que l'Allemagne a livrés, au cours des siècles, contre les Huns et contre les Turcs. » La science, après l'histoire, descendant dans la lice, proclame, avec E. Perrier, directeur du Muséum, membre de l'Académie des sciences, que les Prussiens n'appartiennent pas à la race aryenne, qu'ils descendent en droite ligne des hommes de l'âge de pierre, appelés Allophytes, et que *« le crâne moderne dont la base, reflet de la vigueur des appétits, rappelle le mieux le crâne de l'homme fossile de la Chapelle-aux-Saints, est celui du prince de Bismarck »*.

Mais les deux puissances morales, dont cette guerre contagieuse a le plus révélé la faiblesse, c'est le christianisme, et c'est le socialisme. Ces apôtres rivaux de l'internationalisme, religieux ou laïque se sont montrés soudain les plus ardents nationalistes. Hervé demande à mourir pour le drapeau d'Austerlitz. Les purs dépositaires de la pure doctrine, les socialistes allemands, appuient au Reichstag les crédits pour la guerre, se mettent aux ordres du ministère prussien, qui se sert de leurs journaux pour répandre ses mensonges jusque dans les casernes, et qui les expédie, comme des agents secrets, pour tâcher de débaucher le peuple italien. On a cru, un moment, pour l'honneur de leur cause, que deux ou trois d'entre eux s'étaient fait fusiller, en refusant de porter les armes contre leurs frères. Ils protestent, indignés : tous marchent, l'arme au bras. Non, Liebknecht n'est pas mort pour la cause socialiste. C'est le député Frank, le principal champion de l'unité franco-allemande, qui est tombé sous les balles françaises, pour la cause du militarisme. Car ces hommes, qui n'ont pas le courage de mourir pour leur foi, ont celui de mourir pour la foi des autres.

Quant aux représentants du Prince de la Paix, prêtres, pasteurs, évêques, c'est par milliers qu'ils vont dans la mêlée pratiquer, le fusil au poing, la parole divine : *Tu ne tueras point*, et : *Aimez-vous les uns les autres*. Chaque bulletin de victoire des armées allemandes, autrichiennes ou russes, remercie le maréchal Dieu – *unser alter Gott*, *notre Dieu* – comme dit

Guillaume II ou M. Arthur Meyer. Car chacun a le sien. Et chacun de ces Dieux, vieux ou jeune, a ses lévites pour le défendre et briser le Dieu des autres.

Vingt mille prêtres français marchent sous les drapeaux. Les jésuites offrent leurs services aux armées allemandes. Des cardinaux lancent des mandements guerriers. On voit les évêques serbes de Hongrie engager leurs fidèles à combattre leurs frères de la Grande Serbie. Et les journaux enregistrent, sans paraître s'étonner, la scène paradoxale des socialistes italiens, à la gare de Pise, acclamant les séminaristes qui rejoignent leurs régiments, et tous ensemble chantant la *Marseillaise* – Tant est fort le cyclone qui les emporte tous ! Tant sont faibles les hommes qu'il rencontre sur sa route – et moi, comme les autres...

Allons, ressaisissons-nous ! Quelles que soient la nature et la virulence de la contagion – épidémie morale, forces cosmiques – ne peut-on résister ? On combat une peste, on lutte même pour parer aux désastres d'un tremblement de terre. Ou bien, nous inclinons-nous, satisfaits, devant eux, comme l'honorable Luigi Luzzatti, en son fameux article : *Dans le désastre universel, les patries triomphent ?* (16) Disons-nous avec lui que, pour comprendre « cette vérité grande et simple », l'amour de la patrie, il est bon, il est sain, que « se déchaîne le démon des guerres internationales, qui fauchent des milliers d'êtres ? » Ainsi, l'amour de la patrie ne pourrait fleurir que dans la haine des autres patries et le massacre de ceux qui se livrent à leur défense ? Il y a dans cette proposition une féroce absurdité et je ne sais quel dilettantisme néronien, qui me répugne, qui me répugne, jusqu'au fond de mon être. Non, l'amour de ma patrie ne veut pas que je haisse et que je tue les âmes pieuses et fidèles qui aiment les autres patries. Il veut que je les honore et que je cherche à m'unir à elles pour notre bien commun.

Vous, chrétiens, pour vous consoler de trahir les ordres de votre Maître, vous dites que la guerre exalte les vertus de sacrifice. Et il est vrai qu'elle a le privilège de faire surgir des cœurs les plus médiocres le génie de la race. Elle brûle dans un bain de feu les scories, les souillures ; elle trempe le métal des âmes ; d'un paysan avare, d'un bourgeois timoré, elle peut faire demain un héros de Valmy. Mais n'y a-t-il pas de meilleur emploi au dévouement d'un peuple que la ruine des autres peuples ? Et ne peut-on se sacrifier, chrétiens, qu'en sacrifiant son prochain avec soi ? Je sais bien,

pauvres gens, que beaucoup d'entre vous vous offrent plus volontiers leur sang qu'ils ne versent celui des autres... Mais quelle faiblesse, au fond ! Avouez donc que vous, qui ne tremblez pas devant les balles et les shrapnells, vous tremblez devant l'opinion soumise à l'idole sanglante, plus haute que le tabernacle de Jésus : l'orgueil de race jaloux ! Chrétiens d'aujourd'hui, vous n'eussiez pas été capables de refuser le sacrifice aux dieux de la Rome impériale. Votre pape, Pie X, est mort de douleur, dit-on, de voir éclater cette guerre. Il s'agissait bien de mourir ! Le Jupiter du Vatican, qui prodigua sa foudre contre les prêtres inoffensifs que tentait la noble chimère du modernisme, qu'a-t-il fait contre ces princes, contre ces chefs criminels, dont l'ambition sans mesure a déchaîné sur le monde la misère et la mort ! Que Dieu inspire au nouveau pontife, qui vient de monter sur le trône de Saint-Pierre, les paroles et les actes qui lavent l'Église de ce silence !

Quant à vous, socialistes, qui prétendez, chacun, défendre la liberté contre la tyrannie – Français contre le Kaiser, Allemands contre le tsar – s'agit-il de défendre un despotisme contre un autre despotisme ? Combattez-les tous les deux, et mettez-vous ensemble !

Entre nos peuples d'Occident, il n'y avait aucune raison de guerre. En dépit de ce que répète une presse envenimée par une minorité qui a son intérêt à entretenir ces haines, frères de France, frères d'Angleterre, frères d'Allemagne, nous ne nous haïssons pas. Je vous connais, je vous connais. Nos peuples ne demandent que la paix et que la liberté. Le tragique du combat, pour qui serait placé au centre de la mêlée et qui pourrait plonger son regard, des hauts plateaux de Suisse, dans tous les camps ennemis, c'est que chacun des peuples est vraiment menacé dans ses biens les plus chers, dans son indépendance, son honneur et sa vie. Mais qui a lancé sur eux ces fléaux ? Qui les a acculés à cette nécessité désespérée, d'écraser l'adversaire ou de mourir ? Qui, sinon leurs États, c'est-à-dire (à mon sens) les trois grands coupables, les trois aigles rapaces, les trois Empires, la tortueuse politique de la maison d'Autriche, le tsarisme dévorant, et la Prusse brutale ! Le pire ennemi n'est pas au dehors de frontières, il est dans chaque nation ; et aucune nation n'a le courage de le combattre. C'est ce monstre à cent têtes, qui se nomme l'impérialisme, cette volonté d'orgueil et de domination, qui veut tout absorber, ou soumettre, ou briser, qui ne tolère point de grandeur libre, hors d'elle. Le plus dangereux pour nous, hommes

de l'Occident, celui dont la menace levée sur la tête de l'Europe l'a forcée à s'unir en armes contre lui, est cet impérialisme prussien, qui est l'expression d'une caste militaire et féodale, fléau non pas seulement pour le reste du monde, mais pour l'Allemagne même dont il a savamment empoisonné la pensée. C'est lui qu'il faut détruire d'abord. Mais il n'est pas le seul. Le tsarisme aura son tour. Chaque peuple a, plus ou moins, son impérialisme ; quelle qu'en soit la forme, militaire, financier, féodal, républicain, social, intellectuel, il est la pieuvre qui suce le meilleur sang de l'Europe. Contre lui, reprenons, hommes libres de tous les pays, dès que la guerre sera finie, la devise de Voltaire !

Dès que la guerre sera finie. Car maintenant, le mal est fait. Le torrent est lâché. Nous ne pouvons, à nous seuls, le faire rentrer dans son lit. D'ailleurs, de trop grands crimes ont déjà été commis, des crimes contre le droit, des attentats à la liberté des peuples et aux trésors sacrés de la pensée. Ils doivent être réparés. Ils seront réparés. L'Europe ne peut passer l'éponge sur les violences faites au noble peuple belge, sur la dévastation de Malines et de Louvain, saccagées par les nouveaux Tilly... Mais, au nom du ciel, que ces forfaits ne soient pas réparés par des forfaits semblables ! Point de vengeance, ni de représailles ! Ce sont des mots affreux. Un grand peuple ne se venge pas ; il rétablit le droit. Que ceux qui ont en main la cause de la justice se montrent dignes d'elle, jusqu'au bout ! C'est notre tâche, à nous, de le leur rappeler. Car nous n'assisterons pas, inertes, à la bourrasque, attendant que sa violence se soit d'elle-même épuisée. Non, ce serait indigne. L'ouvrage ne nous manque pas.

Notre premier devoir est, dans le monde entier, de provoquer la formation d'une Haute Cour morale, d'un tribunal des consciences, qui veille et qui prononce sur toutes les violations faites au droit des gens, d'où qu'elles viennent, sans distinction de camp. Et comme les comités d'enquête institués par les parties belligérantes seraient toujours suspects, il faut que les pays neutres de l'Ancien et du Nouveau Monde en prennent l'initiative – ainsi que, tout récemment, un professeur à la faculté de médecine de Paris, M. Prenant, en a suggéré l'idée⁽¹⁷⁾, reprise vigoureusement par mon ami Paul Seippel, dans le *Journal de Genève*⁽¹⁸⁾. « Ils fourniraient des hommes d'une autorité mondiale et d'une moralité civique éprouvée, qui fonctionneraient en qualité de commissaires enquêteurs. Ces commissaires pourraient suivre à quelques distances les

armées... Une telle organisation compléterait et concrétiserait le tribunal de La Haye et lui préparerait les documents indiscutables pour l'œuvre de justice nécessaire... »

Les pays neutres jouent un rôle trop effacé. Ils ont une tendance à croire que contre la force déchaînée l'opinion est d'avance vaincue. Et ce découragement est partagé par la plupart des pensées libres de toutes les nations. C'est là un manque de courage et de lucidité. Le pouvoir de l'opinion est immense à présent. Il n'est pas un gouvernement, si despotique soit-il et marchant appuyé sur la victoire, qui ne tremble aujourd'hui devant l'opinion publique et ne cherche à la courtiser. Rien ne l'a mieux montré que les efforts des deux partis aux prises, ministres, chanceliers, souverains – et le Kaiser lui-même, se faisant journaliste – pour justifier leurs crimes et dénoncer ceux de l'adversaire au tribunal invisible du genre humain. Ce tribunal, qu'on le voie, à la fin ! Osez le constituer. Vous ne connaissez pas votre pouvoir moral, ô hommes de peu de foi !... Et quand il y aurait un risque, ne pouvez-vous le courir, pour l'honneur de l'humanité ? Quel prix aurait la vie, si vous perdiez, pour la sauver, toute fierté de vivre !...

Et propter vitam, vivendi perdere causas.

Mais nous avons une autre tâche, nous tous, artistes et écrivains, prêtres et penseurs, de toutes les patries. Même la guerre déchaînée, c'est un crime pour l'élite d'y compromettre l'intégrité de sa pensée. Il est honteux de la voir servir les passions d'une puérile et monstrueuse politique de races, qui, scientifiquement absurde (nul pays ne possédant une race vraiment pure), ne peut, comme l'a dit Renan, dans sa belle lettre à Strauss, *mener qu'à des guerres zoologiques, des guerres d'extermination, analogues à celles que les diverses espèces de rongeurs ou de carnassiers se livrent pour la vie. Ce serait la fin de ce mélange fécond, composé d'éléments nombreux et tous nécessaires qui s'appelle l'humanité* (19). L'humanité est une symphonie de grandes âmes collectives. Qui n'est capable de la comprendre et de l'aimer qu'en détruisant une partie de ses éléments, montre qu'il est un barbare et qu'il se fait de l'harmonie l'idée que se faisait cet autre de l'ordre à Varsovie.

Elite européenne, nous avons deux cités : notre patrie terrestre, et l'autre, la cité de Dieu. De l'une, nous sommes les hôtes ; de l'autre, les bâtisseurs. Donnons à la première nos corps et nos cœurs fidèles. Mais rien de ce que nous aimons, famille, amis, patrie, rien n'a droit sur l'esprit. L'esprit est la lumière. Le devoir est de l'élever au-dessus des tempêtes et d'écarter les nuages qui cherchent à l'obscurcir. Le devoir est de construire, et plus large et plus haute, dominant l'injustice et les haines des nations, l'enceinte de la ville où doivent s'assembler les âmes fraternelles et libres du monde entier.

Je vois autour de moi frémir la Suisse amie. Son cœur est partagé entre des sympathies de races différentes ; elle gémit de ne pouvoir librement choisir entre elles, ni même les exprimer. Je comprends son tourment ; mais il est bienfaisant ; et j'espère que de là elle saura s'élever à la joie supérieure d'une harmonie de races, qui soit un haut exemple pour le reste de l'Europe. Il faut que dans la tempête elle se dresse comme une île de justice et de paix, où, tels les grands couvents du premier Moyen Age, l'esprit trouve un asile contre la force effrénée, et où viennent aborder les nageurs fatigués de toutes les nations, tous ceux que lasse la haine et qui, malgré les crimes qu'ils ont vus et subis, persistent à aimer tous les hommes comme leurs frères.

Je sais que de telles pensées ont peu de chances d'être écoutées, aujourd'hui. La jeune Europe, que brûle la fièvre du combat, sourira de dédain, en montrant ses dents de jeune loup. Mais quand l'accès de fièvre sera tombé, elle se retrouvera meurtrie et moins fière, peut-être, de son héroïsme carnassier.

D'ailleurs, je ne parle pas, afin de la convaincre. Je parle pour soulager ma conscience... Et je sais qu'en même temps je soulagerai celles de milliers d'autres qui, dans tous les pays, ne peuvent ou n'osent parler.

15 septembre 1914.

Romain ROLLAND

ROMAIN ROLLAND

À l'Antigone éternelle (1915)[\(20\)](#)

Lettre de Romain Rolland adressée à la demande et à l'attention de l'International Women Suffrage Alliance, parue dans l'organe de l'association britannique, Jus Suffragii, en mai 1915. Un appel vibrant en référence à la figure héroïque d'Antigone, sacrifiée pour avoir voulu offrir une sépulture à son frère Polynice, accusé de trahison à la cité de Thèbes et mort au combat.

C'est à toutes les femmes que je m'adresse, et non aux seules Anglaises et aux seules suffragistes. Car s'il me paraît logique que la femme réclame l'égalité des droits avec l'homme, je ne crois pas assez aux vertus du suffrage universel en ce qui concerne les hommes, pour y croire davantage en ce qui regarde les femmes.

L'action la plus forte et la seule efficace qui me semble en notre pouvoir à tous, hommes et femmes, est l'action individuelle, d'homme à homme, d'âme à âme, l'action par la parole, l'exemple, par tout l'être. Cette action, femmes d'Europe, vous ne l'exercez pas assez. Vous cherchez aujourd'hui à enrayer le fléau qui dévore le monde, à combattre la guerre. C'est bien, mais c'est trop tard. Cette guerre, vous pouviez, vous deviez la combattre dans le cœur de ces hommes, avant qu'elle n'eut éclaté. Vous ne savez pas assez votre pouvoir sur nous. Mères, sœurs, compagnes, amies, aimées, il dépend de vous, si vous le voulez, de pétrir l'âme de l'homme. Vous l'avez dans vos mains, enfant ; et, près de la femme qu'il respecte et qu'il aime, l'homme est toujours enfant. Que ne le guidez-vous ! – Si j'ose me servir d'un exemple personnel, ce que j'ai de meilleur ou de moins mauvais, je le dois à certaines d'entre vous. Que, dans cette tourmente, j'aie pu garder mon inaltérable foi dans la fraternité humaine, mon amour de l'amour et mon mépris de la haine, c'est le mérite de quelques femmes : pour n'en nommer que deux, – de ma mère, chrétienne, qui me donna dès l'enfance le goût de l'éternel, – et de la grande Européenne Malwida von Meysenburg,

la pure idéaliste, dont la vieillesse sereine fut l'amie de mon adolescence. Si une femme peut sauver une âme d'homme, que ne les sauvez-vous tous ? Sans doute parce que trop peu d'entre vous encore se sont sauvées elles-mêmes. Commencez donc par là ! Le plus pressé n'est pas la conquête des droits politiques (bien que je n'en méconnaisse pas l'importance pratique). Le plus pressé est la conquête de vous-mêmes. Cessez d'être l'ombre de l'homme et de ses passions d'orgueil et de destruction. Ayez la claire vision du devoir fraternel de compassion, d'entr'aide, d'union entre tous les êtres, qui est la loi suprême que s'accordent à prescrire – aux chrétiens, la voix du Christ, – aux esprits libres, la libre raison. Or combien de vous en Europe sont prises aujourd'hui par le même tourbillon qui entraîne les esprits des hommes et, au lieu de les éclairer, ajoutent au délire universel leur fièvre !

Faites la paix en vous d'abord ! Arrachez de vous l'esprit de combat aveugle. Ne vous mêlez pas aux luttes. Ce n'est pas en faisant la guerre à la guerre que vous la supprimerez, c'est en préservant d'abord de la guerre votre cœur, en sauvant de l'incendie l'*avenir, qui est en vous*. À toute parole de haine entre les combattants, répondez par un acte de charité et d'amour pour toutes les victimes. Soyez, par votre seule présence, le calme désaveu infligé à l'égarement des passions, le témoin dont le regard lucide et compatissant nous fait rougir de notre déraison ! Soyez la paix vivante au milieu de la guerre, – l'Antigone éternelle, qui se refuse à la haine et qui, lorsqu'ils souffrent, ne sait plus distinguer entre ses frères ennemis.

PIERRE BRIZON

Déclaration à la Chambre des députés, 24 juin 1916⁽²¹⁾

Pierre Brizon (1878-1923), professeur français, est le député socialiste de l'Allier lorsque 24 juin 1916, aux côtés d'Alexandre Blanc et Jean-Pierre Raffin-Dugens, il refuse de voter et de donner son accord aux crédits de guerre. En réaction, il reçoit les félicitations de nombreux Poilus, qui du front ou d'ailleurs, le soutiennent dans sa recherche de la Paix.

M. Le Président. – La parole est à M. Brizon.

M. Brizon. – Messieurs, après deux ans d'une guerre qui dévaste l'Europe, la ruine, la saigne, la menace d'épuisement, les gouvernements des pays belligérants demandent encore des milliards et encore des hommes, pour prolonger cette guerre d'extermination.

Au moment d'un vote si grave, notre pensée se tourne vers la paix dans la liberté, vers ceux qui y travaillent avec la conscience d'accomplir le plus beau devoir qui soit au monde, vers les courageux socialistes de la minorité allemande... *(Applaudissements sur divers bancs à l'extrême gauche. Mouvements divers.)*

M. Mayeras. – Vive Liebknecht! *(Exclamations et bruit)*.

M. Émile Faure. – Vous ne pouvez pas dire que la minorité allemande a eu ce courage.

M. Alexandre Blanc. – Moins ils sont nombreux, plus ils ont de courage. *(Bruit.)*

M. Brizon. –... qui sont l'espoir du monde dans le combat contre le fléau le plus terrible qui se soit jamais abattu sur les hommes.

Ils luttent contre la guerre.

Ils luttent contre l'Empire.

Ils luttent pour la paix immédiate et sans annexion.

Et voici ce qu'ils disent : « Dans cette guerre monstrueuse entre deux coalitions formidables, dans cette guerre désormais immobilisée, malgré le flux et le reflux des batailles, il n'y a et il n'y aura ni vainqueurs ni vaincus. Ou plutôt tous seront saignés, ruinés, épuisés.

« Avec la jeunesse dans la tombe, les meilleures générations sacrifiées, la civilisation en partie détruite, la fortune perdue, la désolation partout, une victoire serait-elle une victoire ?

« Et s'il y avait, par malheur, des vainqueurs exaspérés et des vaincus irrités, la guerre recommencerait pour la vengeance, pour la revanche.

« Car la guerre n'a jamais tué la guerre.

« Il n'y a qu'un seul moyen d'empêcher les guerres futures : c'est la victoire du socialisme, en Allemagne et dans les autres pays sur les classes, les gouvernements et les hommes de proie. »

Les socialistes allemands ajoutent :

« Les gouvernements européens avec leur diplomatie secrète et leurs appétits de conquêtes, ont déchaîné la guerre. Ils la prolongent pour se sauver.

« Les peuples veulent la paix. Ce sont eux, ce sont les paysans, ce sont les meilleurs ouvriers de la civilisation qui tombent en masses, victimes d'une guerre qui n'est pas la leur, puisqu'elle n'a pas pour but d'écraser la féodalité internationale qui les exploite. »

Et ces héroïques socialistes de la minorité allemande concluent :

« Les nations, leur territoire et leur liberté sont sauvés par l'héroïsme invincible de leurs soldats.

« La prolongation de la guerre n'est plus, depuis longtemps déjà, qu'une barbarie militairement inutile.

« Il faut arrêter la guerre. Assez de morts ! Assez de ruines ! Assez de souffrances !

« Il faut obliger notre gouvernement à déclarer ses conditions précises de paix. Il faut lui imposer la paix immédiate sans annexion. Si nous faisons cela, nous savons qu'il y aura dans les autres pays des socialistes et des hommes de bonne volonté pour exercer la même pression contre la guerre, pour la paix, pour la liberté des peuples.

« Pleurons les morts, crient-ils, et sauvons les vivants. Sauvons les travailleurs pour le socialisme. Sauvons les milliards pour relever les ruines, panser les blessures et faire des réformes sociales. Sauvons tout ce qui peut encore être sauvé : le monde en a besoin pour renaître à l'espérance. »

À ces hommes-là, messieurs, mes amis Alexandre Blanc, Raffin-Dugens et moi, avec la certitude que notre geste ne tombera pas dans le vide, avec la conviction d'agir en bons Français comme en bons socialistes, nous tendons nos mains fraternelles du haut de la tribune française.

MM. Alexandre Blanc et Raffin-Dugens. – Très bien !

M. Brizon. – Eux et nous, nous sommes fidèles aux antiques décisions des congrès socialistes internationalistes, d'après lesquels, si la guerre éclate malgré tout, c'est le devoir des classes ouvrières de s'entremettre pour la faire cesser promptement.

Pour aider ces hommes dans leur rude combat contre la guerre, pour la paix sans annexion, pour un armistice immédiat (*Bruit.*) nous déclarons que leurs paroles citées sont aussi les nôtres. Nous protestons contre le discours de Nancy. (*Interruptions et bruit.*)

M. le Président. – Je vous rappelle formellement à l'ordre et je vous invite à ne pas continuer sur ce ton. (*Très bien ! très bien !*)

M. le Ministre des Finances. – Vous n'en avez pas le droit...

M. Mayéras. – Le discours de Nancy est anticonstitutionnel ! (*Bruit.*)

M. Alexandre Blanc. – Nous le prenons ce droit.

M. le Ministre des Finances. – Vous n'avez pas le droit... (*Bruit sur les bancs du Parti socialiste.*)

Au centre. – Retournez donc en Suisse !

M. Le Président. – Je ne laisserai pas mettre ici en cause la personne de M. le Président de la République.

J'ai peut-être mal entendu une autre phrase, car M. Brizon parlait bas...

M. Raffin-Dugens. – Personne n'est nommé.

M. le Président. – Laissez-moi faire mon devoir. (*Très bien ! Très bien !*)

Voulez-vous, monsieur Brizon, relire votre dernière phrase ?

M. Victor Dalbiez. – Ne parlez pas de Nancy, parlez de l'acte inconstitutionnel de Nancy. (*Bruit.*)

M. le Président. – Je ne peux pas vous permettre de parler ainsi.

M. Raffin-Dugens. – Personne n'est nommé.

M. Mayéras. – Mais tout le monde a compris qu'il s'agissait du mauvais président.

M. le Président. – Si vous avez parlé, je crois, d'armistice immédiat, c'est l'opinion des socialistes allemands, je ne dis rien : si c'est la vôtre, je ne puis laisser passer cette parole sans protester.

M. Brizon. – C'est la nôtre aussi. (*Exclamations et bruit.*)

M. le Président. – Alors je proteste énergiquement. (*Très bien ! très bien !*) Aucun Français ne pourrait accepter un armistice immédiat, ni une paix qui seraient devant les violations répétées du droit, une détestable abdication. (*Vifs applaudissements.*)

M. Alexandre Blanc. – Nous reconnaissons que notre déclaration aura plus de succès dans les tranchées qu'ici. (*Bruits.*)

M. Brizon. – « Nous refusons de voir tomber nos soldats pour donner Constantinople à la Russie... » (*Vives protestations et bruit.*)

M. le Président. – Ce langage est intolérable, il blessera tous les cœurs français. (*Vifs applaudissements.*) Vous ne devriez pas parler ainsi pendant que le sang coule là-bas. (*Vifs applaudissements.*)

M. Brizon. – « Nous regrettons le mauvais emploi des milliards perdus pour le peuple et nous votons contre les crédits de guerre, pour la paix, pour la France, pour le socialisme. » (*Exclamations prolongées. – Bruit.*)

MM. Alexandre Blanc et Raffin-Dugens. – Très bien ! très bien !

M. Duclaux-Monteil. – Je constate que, dans la Chambre française, il n'y a que trois socialistes pour approuver de pareilles paroles ! (*Applaudissements.*)

M. Alexandre Blanc. – Il y a beaucoup de soldats qui pensent comme nous ! (*Bruit.*)

Lettres à Pierre Brizon(22)

Monsieur le député.

Votre interpellation à la chambre parue dans le « Journal » du 25 a fait l'admiration des ex-poilus que nous sommes. En particulier j'admire la clairvoyance dont vous faites preuve et vous conseillerai d'envoyer vos collègues adverses, non visiter les diverses tranchées longuement préparées à l'occasion de cette visite, mais de passer une seule journée dans n'importe quelle tranchée de Verdun (quand encore il en existe !)

Là ils jugeront qu'il est trop tard maintenant avec les réserves d'Hommes dont nous disposons d'essayer dominer la force écrasante des boches dont les innombrables 210 nous font sentir le poids !

De plus quelle haine couvons nous ? Est-ce celle du boche ? Oh que non (mille preuves à l'appui !). Cependant interrogez n'importe quel véritable poilu il vous dira ce qu'est cette haine et que vous n'ignorez certainement pas.

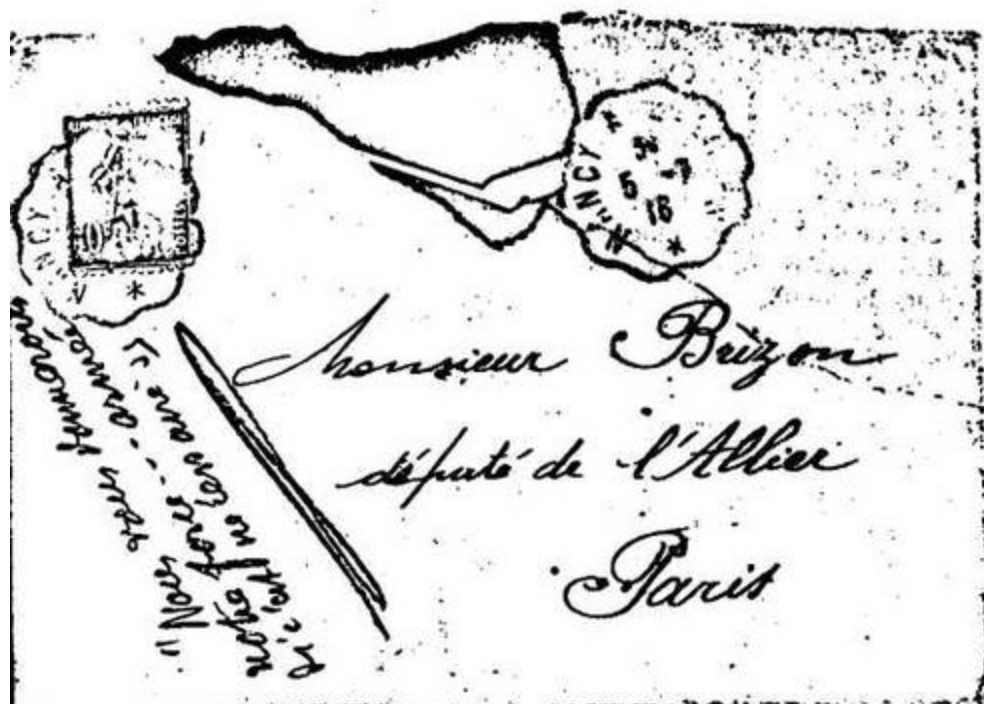
Continuez, cher Monsieur le député votre œuvre humanitaire car certainement si vos adversaires avaient bu de l'eau des innombrables trous de marmites remplis de cadavres ou s'étaient faits un épais parapet d'eux, ils seraient moins enthousiastes ! Qu'ils aillent aussi se rougir dans le sang de leurs camarades et amis et qu'ils en reviennent, vous les verrez certainement moins sanguinaires.

Au nom de mes nombreux camarades qui *tous* (SOULIGNÉ QUATRE FOIS) vous admirent je vous remercie bien sincèrement et vous supplie de continuer, pour obtenir ce que tous les poilus désirent le plus tôt possible :

La Paix ! (SOULIGNÉ QUATRE FOIS)

P.S. Par crainte de la censure je ne signe pas !!! Vous vous doutez de ce qui m'attendrait en cas de rafle

Le 25 juin 16



Bravo Monsieur ne votez
plus un sou pour faire tuer
des malheureux innocents et
employez tous vos efforts pour
rétablir la paix et le travail.

Tous les poilus sont avec vous
et sous peu nous vous donnerons
notre force... armée si
c'est nécessaire

Vz groupe de poilus

le 26 juin 1916

Cher Monsieur le Député

J ai l honneur de vous écrire de la par de moi et des milliers de Poilus qu'il ce trouve a la boucherie depuis au début de la guerre pour vous féliciter du devoir de socialiste que vous avez toujours défendue et d'avoir voté contre les crédits de guerre ainsi que vots amis Blanc et Raffendugens.

pour que cette guerre Boucherie finisse au plutôt.

pourquoi tous le monde surtout la classe ouvriere elle désire la Paix Résonnable. et celui qu il veu la guerre surtout le capitaliste..., etc.

qu ils monte un peu dans les tranchées de Verdun et on verra s'il veule aller jusqu au boue

coucher dans la boue dans l eau crève de faim et de souffrance du froid de tous..., etc.

et de marché devant la mitrailles et les Bayonnettes et les marmites.

Cher Monsieur le député je peu vous dire que sur le front de Verdun on parle de vous et vots amis comme a l église on par du Bon Dieu.

Cher Mr. Recevez pour tous les trois de la par de beaucoup des Poilus du front en général tous

leurs meilleures amitiés

et *Remerciement* pour tous les trois

un Poilu Socialiste
(signature illisible)

M^{me} le député

Bravo, et merci pour votre
courage et vouloir éviter
ce fléau, qui enseigne,
et déshonore, l'humanité,
Et que vous avez dit, à la
chambre, tous les soldats,
ou plutôt les martyrs sont
bien de votre avis;
Mais le malheur c'est que pas
beaucoup le sauront.
Car les journaux qui reprodui-
sent vos belles paroles si
franchement, ne franchissent pas
les tranchées;
C'est par un hasard que j'ai pu,
le voir, ainsi que quelques copains

2
Mais soyez persuadé que nos
cœurs ont battu et que nous
étions fiers d'avoir des hommes
à inscrire sur le livre d'or de
l'humanité, à côté du nom,
du grand Karl Teobrecht,
que nous admirons tous,
je sais, que l'ardeur révolutionnaire
dont nous ont laissés nos aînés
n'est pas morte pour tous,
nous serons toujours prêts à
verser notre sang, mais pour
l'ennemi, de l'intérieur, qui est
cause de tous nos souffrances,
que nous subissons depuis bientôt
2 ans,
Le discours, que Mistral a prononcé
ce dernier jour, à la chambre

sur les bénéfices scandaleux des
gros industriels, nous a encore
plus fait ouvrir les yeux;
sur les causes, et la continuation,
de cette boucherie humaine
et dire, qu'on n'ose seulement
pas vous envoyer nos pensées
car la discipline est terrible,
et nous n'avons aucune confiance
à nos bourgeois;

Un copain partant, on permit
à Paris, vous enverrait ma
lettre, et si je sorte de cette
tuerie, je vous dirai mon
nom, voilà mes initiales
L G

Acceptez, M^{me} Brignon, ainsi
que vos collègues, qui approu-
vent, les sentiments de ma
haute considération

Mon Cher Brizon

Nous avons été très satisfaits de l'attitude que vous avez prise lors du vote des douzièmes provisoires qui, avec Blanc, Raffin Duggens sera votre honneur.

Votre opposition qui est, je le sais, combattue par une grande majorité n'en est que plus méritoire.

Si, au front, nous vous appelons les « Liebnecht français » ce n'est pas sans raison. Vous méritez cet honneur et vous en exprimons toute notre reconnaissance. Vous avez derrière vous, l'immense majorité des combattants qui ne peuvent que vous approuver, mais dont il est extrêmement difficile de vous témoigner leur approbation sans réserve.

Luttez donc, sans crainte, contre la prolongation de la guerre ! Luttez, contre cette destruction des peuples, contre ce massacre, contre cette tuerie !! Si des parlementaires, dont certain des plus dégoûtants comme Barrès, représentent la guerre (ou cherchent à la représenter) comme « le rêve des peuples », « l'idéal humain », etc., vous n'hésitez pas à les désigner à l'humanité entière comme des criminels, comme des bandits !! comme des assassins !!

Nous qui savons ce que c'est que la guerre, nous qui connaissons toutes ses horreurs, toutes ses misères, nous sommes révoltés d'entendre ces apothéoses du crime, auxquelles il ne nous est pas possible de répondre, pour les causes que vous savez !!

Vous nous délivrerez de cette hantise en prenant position contre les destructeurs de races humaines.

Nous avons été peiné de voir que le parti ne se solidarisait pas avec vous pour amener la conclusion rapide de la paix.

Le manifeste publié constate mais ne prépare pas !!

Il n'est pas suffisant de constater qu'une déclaration aurait été nécessaire pour préciser les conditions ou les buts de cette malheureuse guerre. Il eût été préférable, tout en constatant ou regrettant ce silence, d'indiquer les moyens pratiques pour la faire cesser.

Non, nous ne voulons pas nous faire tuer pour permettre à la Russie de s'annexer Constantinople ou l'Arménie !! pas plus que nous voulons nous

faire tuer pour la cession de l'Alsace-Lorraine, qui ne nous attirera que des prétextes à conflits, et des rivalités ou des déboires !!

La guerre a assez duré !! Le manifeste reconnaît bien que les peuples veulent la paix, mais n'indique pas les moyens pour l'obtenir. Or, ces moyens sont en possession de chacun. Il n'est besoin que de les employer !!

Par des concessions réciproques, la paix peut être conclue !! Il est donc manifeste que si la guerre continue, la raison est que l'intransigeance des gouvernements, et en grande partie des alliés, empêche cette conclusion.

Le revirement politique allemand est significatif !! Scheidemann en a fait connaître les dessous !! Je ne vois pas une impossibilité de discuter !!

Vous devez mieux connaître que nous, par la conférence de Kienthal, la possibilité d'arriver à une solution !!

J'espère que vous restez en relations constantes avec les représentants des différents groupes ou pays qui y ont assisté

Nous avons ferme confiance, plus que par la force des armes, en vos actes, en votre fermeté !!

Nous ne sommes pas dupes, soyez en sûrs, des déclarations ministérielles !! Nous savons très bien que le but poursuivi n'est pas celui indiqué.

Si la France doit avoir son intégrité territoriale, nous sommes depuis longtemps assurés de l'avoir !! mais si l'Angleterre veut obtenir la suprématie mondiale par l'écrasement de l'Allemagne, nous en serons les victimes !!

La continuation de la guerre est imputée, avec raison, à l'Angleterre, qui nous tiendra sous sa tutelle dans l'avenir et en partie au gouvernement français actuel, qui marche à fond dans cette politique !!

C'est donc contre ceci que vous devez vous élever, et je suis étonné, comme nous tous, du peu d'action du parti à ce sujet.

Est-ce une approbation de la politique suivie ? Est-ce par respect « d'union sacrée » ou est-ce par impossibilité de lutter contre un courant trop fort ??

À ces deux premières questions, je répondrai ceci : l'union sacrée ne doit pas empêcher d'échanger, soutenir et faire aboutir ses idées !!

Quant à la première, l'opposition doit être d'autant plus forte que le courant est plus puissant !!

Je ne voudrais pas faire un grief constant au parti sur ces objets, mais je constate simplement ceci :

Jusqu'ici, aucune voix, autres que les vôtres, ne s'étaient élevées, contre la prolongation de la guerre !! (où est Jaurès ??)

La politique de « destruction des peuples » est celle qui domine entièrement sans être manifestement combattue !!

Les crédits sont votés, (sauf pour les derniers) sans objection !!

C'est presque renier les principes de notre parti, détruire la base vitale de nos théories humanitaires !!

Où veut-on en venir ?? Quand la France aura repris par les armes ce qu'elle peut obtenir sans verser son sang, mais épuisée par les pertes formidables qu'elle aura subi, par les charges qui se seront produites, là, peut-être, on reconnaîtra l'inutilité des sacrifices !! mais il sera trop tard !! Si celles-ci ne sont pas assez fortes que faut-il ?? et pourquoi ??

Oui, nous voulons la paix !! Nous avons assez de cette tuerie !! Nous estimons qu'il est possible d'arrêter cette effusion de sang !! Assez de victimes innocentes !! Assez de crimes !! Assez de meurtres !!

Nous avons une ferme confiance en vous pour amener une paix prochaine !! Nous vous adressons toutes nos félicitations pour les paroles et les actes qui vous ont permis d'avoir l'approbation de tous !!

Luttez donc contre ces Nationalistes-catholiques !! Luttez contre ces partisans de guerre à outrance, dont la destruction des hommes leur importe peu et qui se consolent en prêchant, pour combler les vides, la repopulation des nouveaux sacrifiés.

Merci d'avance et recevez avec tous mes remerciements, le témoignage de notre admiration.

*Vive Brizon !!
Vive la Paix*

O Notre cher Député.

Monsieur Briçon

Je vous adresse la
solidarité du peuple à vos
idées que vous avez eu la
force et le courage de
déclarer en pleine tribune
faites appel au peuple et
demandez lui son appui
il vous portera en triomphe
et vous donnera une
majorité écrasante pour
la paix.

Vive le socialisme à bas
la guerre

Le peuple

Vive Briçon

Fière déclaration d'intellectuels

ou

Déclaration de l'indépendance de l'esprit (1919)

(23)

Paru dans L'Humanité du 26 juin 1919, cet appel signé par 46 personnalités sous la coordination du pacifiste et prix Nobel de littérature Romain Rolland témoigne de la prise de conscience d'intellectuels de leur rôle dans la reconstruction d'une Europe dévastée par la guerre. Encadré d'une part d'un texte du député Paul Mistral sur « La Guerre Expropriatrice » et d'autre part d'un état des lieux des délégations de diplomates dépêchées à la Conférence de paix de Paris, ces lignes engagées appellent les « travailleurs de l'esprit » à contribuer à surmonter les haines dressées en murailles pendant le conflit mondial. Le grand nombre de signataires français – près de la moitié – ne suffit pas à éclipser l'envergure de personnalités allemandes (comme Albert Einstein ou Hermann Hesse), belges, suédoises, hollandaises, etc. parmi lesquelles on trouve de nombreux futurs acteurs du pacifisme d'entre-deux-guerres.

« Travailleurs de l'Esprit, compagnons dispersés à travers le monde, séparés depuis cinq ans par les armées, la censure et la haine des nations en guerre, nous vous adressons, à cette heure où les barrières tombent et les frontières se rouvrent, un appel pour reformer notre union fraternelle, – mais une union nouvelle, plus solide et plus sûre que celle qui existait avant.

La guerre a jeté le désarroi dans nos rangs. La plupart des intellectuels ont mis leur science, leur art, leur raison au service des gouvernements. Nous ne voulons accuser personne, adresser aucun reproche. Nous savons la faiblesse des âmes individuelles et la force élémentaire des grands courants collectifs : ceux-ci ont balayé celles-là, en un instant, car rien n'avait été prévu afin d'y résister. Que l'expérience au moins nous serve pour l'avenir !

Et d'abord, constatons les désastres auxquels a conduit l'abdication presque totale de l'intelligence du monde et son asservissement volontaire aux forces déchaînées. Les penseurs, les artistes ont ajouté au fléau qui ronge l'Europe dans sa chair et dans son esprit une somme incalculable de haine empoisonnée ; ils ont cherché dans l'arsenal de leur savoir, de leur mémoire, de leur imagination des raisons anciennes et nouvelles, des raisons historiques, scientifiques, logiques, poétiques de haïr ; ils ont travaillé à détruire la compréhension et l'amour entre les hommes. Et ce faisant, ils ont enlaidi, avili, abaissé, dégradé la pensée, dont ils étaient les représentants. Ils en ont fait l'instrument des passions et (sans le savoir peut-être) des intérêts égoïstes d'un clan politique ou social, d'un État, d'une patrie ou d'une classe. Et à présent, de cette mêlée sauvage, d'où toutes les nations aux prises, victorieuses ou vaincues sortent meurtries, appauvries, et dans le fond de leur cœur – bien qu'elles ne se l'avouent pas – honteuses et humiliées de leur crise de folie, la pensée compromise dans leurs luttes sort, avec elles, déchue.

Debout ! Dégageons l'Esprit de ces compromissions, de ces alliances humiliantes, de ces servitudes cachées ! L'Esprit n'est le serviteur de rien, c'est nous qui sommes les serviteurs de l'Esprit. Nous n'avons pas d'autre maître. Nous sommes faits pour porter, pour défendre sa lumière, pour rallier autour d'elle tous les hommes égarés. Notre rôle, notre devoir est de maintenir un point fixe, de montrer l'étoile polaire, au milieu du tourbillon des passions, dans la nuit. Parmi ces passions d'orgueil et de destruction mutuelle, nous ne faisons pas un choix ; nous les rejetons toutes ; Nous honorons la seule vérité libre, sans frontières, sans limites, sans préjugés de races ou de castes. Certes, nous ne nous désintéressons pas de l'Humanité. Pour elle nous travaillons, mais pour elle tout entière. Nous ne connaissons pas les peuples. Nous connaissons le Peuple – unique, universel, le Peuple qui souffre, qui lutte, qui tombe et se relève, et qui avance toujours sur le rude chemin trempé de sueur et de son sang – le Peuple de tous les hommes, tous également nos frères. Et c'est afin qu'ils prennent, comme nous, conscience de cette fraternité que nous élevons au-dessus de leurs combats aveugles l'Arche d'Alliance – l'Esprit libre, un et multiple, éternel ».

À la date du 23 juin 1919, cette déclaration a reçu l'adhésion de :

Jane Addams (Etats-Unis) ; René Arcos (France) ; Henri Barbusse (France); Léon Bazalgette (France); Jean-Richard Bloch (France); Roberto Bracco (Italie) ; Dr. L-E-J Brouwer (Hollande) ; A. de Châteaubriant (France); Georges Chennevière (France); Benedetto Croce (Italie); Albert Doyen (France) ; Georges Duhamel (France) ; Prof. A. Einstein (Allemagne) ; Dr. Frederik van Eeden (Hollande) ; Georges Eekhoud (Belgique) ; Prof. A. Forel (Suisse) ; Verner von Heidenstam (Suède) ; Hermann Hesse (Allemagne) ; P.J. Jouve (France) ; J.C. Kapteyn (Hollande) ; Ellen Key (Suède) ; Selma Lagerlof (Suède) ; Prof. Max Lehmann (Allemagne) ; Carl Lindhagen (Suède) ; M. Lopez-Pico (Catalogne); Heinrich Mann (Allemagne); Marcel Martinet (France); Frans Masereel (Belgique); Emile Masson (France); Jacques Mesnil (Belgique); Sophus Michaelis (Danemark); Mathias Morhardt (France); Prof. Georg-Fr. Nicolai (Allemagne); Eugène d'Ors (Catalogne); Prof. A. Prenant (France); Romain Rolland (France) ; Bertrand Russel (Angleterre) ; Han Ryner (France) ; Paul Signac (France) ; Jules Romain (France) ; G. Thiesson (France); Henry van de Velde (Belgique); Charles Vildrac (France); Léon Werth (France) ; Israël Zangwill (Angleterre) ; Stefan Zweig (Autriche). D'autres signatures sont déjà parvenues et seront publiées ultérieurement.

HENRI GUILBEAUX

Propos actuels (1916)([24](#))

Henri Guilbeaux (1884-1938) est un écrivain et journaliste français. Il est connu pour son pacifisme durant la première guerre mondiale. Il lance en 1916 la revue littéraire Demain qui se trouve rapidement interdite en France mais sera la voix des français expatriés en Suisse. Il y rédige le texte Propos actuels en juillet 1916.



GUERRE À LA GUERRE

Je traverse la place où sous la coulée du soleil resplendissent le rouge, le bleu, l'orange, le jaune, le rose, le blanc des jacinthes, des rhododendrons, des bluets, des roses et des narcisses. Et voici qu'à mon oreille parviennent des sons musicaux ténus. Une femme svelte et toute vêtue de blanc passe, entulipée d'air lumineux. Je marche. Les sons se précisent et se font distincts; sur la terrasse du café l'orchestre joue l'ouverture du *Tannhäuser*. Devant moi paraît le lac magnifiquement ensoleillé; ses vagues doucement clapotent, le bleu ondule souple et tout pailleté – au loin, quelques voiles tachent de leur blanc éblouissant l'azur mobile et rutilant.

Cette musique rédemptrice, cet air pur et doré, ces fleurs, cette femme, ce soleil, ce lac paisible et attirant, tout cela recrée une joie robuste, une joie tonifiante, une joie dynamique. Mais là-bas le sang coule, la chair se déchire et se corrompt, les corps se démembrant et se disloquent; les balles, les obus, les grenades, les shrapnells éclatent, tuent, écrabouillent, anéantissent – et immensément, sinistrement, se développent la misère et la détresse.

Cataclysme de sang, de deuil, de souffrances et d'horreurs...

Seul, sur le tertre terreux et grisâtre, où sont éparpillées des aiguilles de pins, surplombant l'Arve torrentueuse et boueuse que divise et fragmente brutalement un barrage, je suis assis et je regarde. Le soleil est suspendu au ciel qu'il magnifie de sa puissante clarté et communique à l'air une luminosité douce et paisible. Dans le vert touffu pelliculé de soleil, çà et là paraissent quelques taches rouges et grises – ardoises et tuiles recouvrant des maisons solitaires.

Les feuilles dont le vert dru et profond n'a pas encore été entamé par l'action du soleil, volètent sous l'impulsion de l'air qui roule égal et salubre. Je pense à tous les paysages enregistrés dans ma mémoire – je pense aux forêts, aux plaines, aux fleuves de France et d'Allemagne.

Et soudain le paysage auquel je suis incorporé s'écroule – et béante, hallucinante, surgit la vision catastrophique et horrifique de la guerre : l'assassinat et la dévastation de l'Europe organisés, encouragés et chaque jour célébrés.

Je revois l'Arve, le soleil, le vert opulent et clair et je perçois à nouveau la douce fluidité de l'air et l'odeur de la terre du feuillage et des fleurs. Je suis ici, je vis et je respire à l'aise, tandis que des millions d'êtres humains

sont voués à la mort, à la maladie, à la détresse, tandis que d'immenses territoires sont des charniers, des nécropoles et des amas de ruines !

Et je songe à l'insuffisance de mon action. Je songe que nous tous qui sommes demeurés hostiles à la guerre et désirons avec ardeur la fin immédiate, du carnage, nous ne sommes pas assez énergiques, actifs et radicaux. Notre devoir n'est-il pas d'utiliser tous les moyens propres à arrêter l'ignoble assassinat ? Ne devons-nous pas y consacrer tout notre temps et bannir de notre vie tout divertissement ? N'avons-nous pas l'inéluctable obligation d'enseigner, de travailler et de soulever les masses, d'instruire tous les ignorants du caractère véritable de cette guerre, de fortifier les hésitants, les timides, de harceler sans répit les guerriers en chambre, et de construire un solide barrage pour arrêter le îlot tumultueux des mensonges et des haines ?

Actuellement, pour tous les hommes, quel que soit leur pays et quel que soit leur âge, deux seules attitudes sont possibles : Être « jusqu'au-boutiste » et désirer la prolongation de la guerre et la fin de l'humanité, et alors s'engager et se rendre sur le front ; ou bien être antiguerrier, internationaliste, conserver en soi et affermir les sentiments intacts de fraternité, de camaraderie, et alors par tous les moyens, en tout temps et en toute circonstance, s'opposer à la guerre.

Depuis deux ans que l'Europe est un vaste champ d'horreur, les pertes actuelles s'élèvent à 15 millions d'hommes, les dépenses des nations belligérantes atteignent 250 milliards. Voilà des chiffres qu'il faut avoir sans cesse présents à l'esprit et qui sont plus éloquents que tous les mensonges des politiciens, des orateurs et des journalistes.

« Tu ne tueras pas », a dit le Christ.

« Travailleurs de tous les pays, unissez-vous ! » déclare l'Internationale et rappelle avec énergie la conférence de Zimmerwald.

« Déshonorons la guerre » a écrit Victor Hugo.

« Guerre à la guerre ! » proclamaient les milliers d'ouvriers antimilitaristes réunis au Pré Saint-Gervais.

« La Guerre est une bête sauvage qui dévore la civilisation » écrivait sur le tableau noir de sa classe l'héroïque instituteur français Savigny, fusillé

dans le cimetière de Montdidier pour avoir refusé de participer à l'assassinat des peuples.

« Le patriotisme, c'est l'esclavage, a dit Tolstoï. Le patriotisme, sous sa forme la plus simple et la plus claire, n'est pas autre chose pour les gouvernants qu'une arme qui leur permet d'atteindre leurs buts ambitieux et égoïstes. »

Que ceci soit notre labarum. Soyons des hommes !

COMBATS FUTURS

Pour l'instant nous devons faire guerre à la guerre.

Il nous faut participer, sans plus, à la lutte sociale et politique, à la lutte révolutionnaire. Mais demain les caractères de la lutte se multiplieront, et il est nécessaire de recruter dès maintenant les hommes de bonne volonté et résolus, et de définir notre action.

Le combat littéraire et artistique reprendra aussi ; il sera mené parallèlement à la bataille sociale et politique. Nous aurons à combattre une ignoble et abondante littérature de guerre qu'un syndicat puissant de littérateurs et il éditeurs jettera à profusion sur le marché mondial. La littérature militariste, qui s'est ajoutée à la littérature policière, se développera d'une façon intense et complexe,. Ne nous contentons pas d'une attitude défensive. Préparons aujourd'hui l'offensive.

Qu'on ne croie pas naïvement que le roman boulevardier et la pièce pornographique seront exclus des librairies et des salles de spectacle ; la fabrication en aura été à peine ralentie par la guerre, et, les hostilités terminées, elle sera activée, accélérée, intensifiée. L'adultère sera à nouveau exploité ; une masse de polygraphes sans talent, mais affairés et malins, fabriqueront les polissonneries les plus grossières, les farces les plus dénuées d'esprit et de style. Les boutiquiers de l'art, unis aux trafiquants du patriotisme, établiront partout leurs filiales, leurs succursales.

N'attendons pas la fin des massacres. Équipons-nous et préparons-nous à une lutte qui sera extrêmement dure et constante.

Pas plus que la guerre ne tuera le militarisme, la guerre n'abolira point l'art boulevardier ni la littérature décadente.

Les esthètes n'ont pas renoncé à leurs divagations, à leurs théories et à leurs réalisations. Représentants de la société en putréfaction qui s'est précipitée dans la plus criminelle et la plus imbécile des guerres, ils ont la certitude du triomphe de leurs œuvres putrides. Cubisme, futurisme, unanimisme, simultanéisme, tétraédriste, tout cela grouille plus que jamais. La perversité intellectuelle est encore avivée par la guerre, et dans les thèmes guerriers les esthètes trouveront matière à visions catastrophiques, à sectionnements et enchevêtrements de paysages, à des assemblages, à des groupements de phrases et de mots insensés, prétentieux et burlesques. Une métaphysique grise et visqueuse sera propagée par des artistes sans tempérament, négateurs de la vie.

Dès maintenant, sus à ces corrompus et corrupteurs, à ces esthètes dépourvus de toute personnalité, sans foi et nettement rétrogrades !

Combattons pour un art puissant et dynamique, pour un art robustement populaire, inspiré par les inventeurs de la technique et les fermes volontés prolétariennes, un art démocratique opposé à la vulgarité et au raffinement bourgeois des esthètes. Littérature de *rive gauche*, littérature de *rive droite* ont la même origine et sont également mauvaises. Faisons une œuvre de vie : au statisme bourgeois qu'expriment la stupide pornographie et les sottes applications des théories les plus subtiles opposons le sain dynamisme révolutionnaire. Abattons le cubisme et le futurisme ! Sapons la littérature boulevardière ! Chassons tous les marchands du Temple ! Aucune distinction : tous ! Instaurons enfin l'art puissamment musclé, salubre et magnifique qu'exige le peuple !

SIGMUND FREUD À ALBERT EINSTEIN

Pourquoi la guerre ? (1932)⁽²⁵⁾

Pourquoi la guerre ? C'est la question que pose dans une correspondance théâtrale un Albert Einstein au faîte de sa carrière (prix Nobel de physique onze ans plus tôt) à un Sigmund Freud propulsé par le succès de ses théories psychanalytiques. Conscient de la nécessité de faire exemple et de profiter de la sympathie internationale dont jouissent ces deux scientifiques, l'Institut International de Coopération Intellectuelle (placé sous la direction de la Commission du même nom au sein de la Société des Nations, dans laquelle Albert Einstein joue un rôle actif) suscite le dialogue en poussant les deux protagonistes à se positionner hors de leurs champs de recherche respectifs. La réponse de Freud est d'ailleurs empreinte de l'étonnement de se voir ainsi sollicité sur un thème d'un tel niveau de généralité. Il n'en développe pas moins plusieurs pages de questionnements sur le rôle de la culture comme régulatrice des velléités guerrières.

Correspondance entre Albert Einstein et Sigmund Freud. Il s'agit de la version éditée à l'initiative de l'Institut International de Coopération Intellectuelle – Société des nations, en 1933.

Vienne, septembre 1932.

Cher Monsieur Einstein,

En apprenant que vous aviez l'intention de m'inviter à un échange de vues sur un sujet auquel vous accordez votre intérêt et qui vous semble mériter aussi l'attention d'autres personnes, je n'ai pas hésité à me prêter à cet entretien. Je présumais que vous choisiriez un problème qui fût aux confins de ce que l'on peut connaître aujourd'hui, et auquel nous pussions l'un et l'autre, le physicien et le psychologue, accéder chacun par sa propre voie, de manière à nous rencontrer sur le même terrain, tout en partant de régions différentes. Aussi m'avez-vous surpris en me posant la question de

savoir ce que l'on peut faire pour libérer les humains de la menace de la guerre. J'ai été tout d'abord effrayé de mon – j'allais dire notre – incompetence, car je voyais là une tâche pratique dont l'apanage revenait aux hommes d'État. Mais je me suis rendu compte que vous n'aviez pas soulevé la question en tant qu'homme de science et physicien, mais comme ami des humains, répondant à l'invitation de la Société des Nations, tel l'explorateur Fridtjof Nansen lorsqu'il entreprit de venir en aide aux affamés et aux victimes de la guerre mondiale, privés de patrie. Je réfléchis aussi que l'on n'attendait pas de moi l'énoncé de propositions pratiques, mais que j'avais simplement à exposer le problème de la sauvegarde de la paix, à la lumière de l'examen psychologique.

Mais là-dessus encore, vous avez dit l'essentiel dans votre lettre et vous m'avez du même coup pris le vent de mes voiles, mais je me prête volontiers à voguer dans votre sillage et je me contenterai de confirmer ce que vous avancez, tout en y apportant mes digressions, au plus près de mes connaissances – ou de mes conjectures.

Vous commencez par poser la question entre droit et force. C'est là, assurément, le juste point de départ de notre enquête. Puis-je me permettre de substituer au mot « force » le terme plus incisif et dur de « violence » ? Droit et violence sont actuellement pour nous des antinomies. Il est facile de montrer que l'un est dérivé de l'autre, et si nous remontons aux origines primitives pour examiner de quelle manière le phénomène s'est produit tout d'abord, la solution du problème nous apparaît sans difficulté. Si, dans ce qui va suivre, vous me voyez exposer comme autant d'éléments nouveaux, des faits généralement connus et reconnus, vous me le pardonnerez la filiation des données m'y obligeait.

Les conflits d'intérêts surgissant entre les hommes sont donc, eu principe, résolus par la violence. Ainsi en est-il dans tout le règne animal, dont l'homme ne saurait s'exclure ; pour l'homme, il s'y ajoute encore, bien entendu, des conflits d'opinion, qui s'élèvent jusqu'aux plus hauts sommets de l'abstraction et dont la solution semble nécessiter une technique différente. Mais cette complication n'est apparue que plus tard. À l'origine, dans une horde restreinte, c'est la supériorité de la force musculaire qui décidait ce qui devait appartenir à l'un, ou quel était celui dont la volonté devait être appliquée, la force musculaire se trouve secondée et bientôt remplacée par l'usage d'instruments ; la victoire revient à qui possède les

meilleures armes ou en use avec le plus d'adresse. L'intervention de l'arme marque le moment où déjà la suprématie intellectuelle commence à prendre la place de la force musculaire ; le but dernier de la lutte reste le même : l'une des parties aux prises doit être contrainte, par le dommage qu'elle subit et par l'étranglement de ses forces, à abandonner ses revendications ou son opposition. Ce résultat est acquis au maximum lorsque la violence élimine l'adversaire de façon durable, le tue par conséquent. Ce procédé offre deux avantages : l'adversaire ne pourra reprendre la lutte à une nouvelle occasion et son sort dissuadera les autres de suivre son exemple. Par ailleurs, la mise à mort de l'ennemi satisfait une disposition instinctive, sur laquelle nous aurons à revenir. Il arrive qu'au dessein de tuer vienne s'opposer le calcul selon lequel l'ennemi peut être employé pour rendre d'utiles services, si, une fois tenu en respect, on lui laisse la vie sauve. En pareil cas la violence se contente d'asservir au lieu de tuer. C'est ainsi qu'on commence à épargner l'ennemi, mais le vainqueur a dès lors à compter avec la soif de vengeance aux aguets chez le vaincu, et il abandonne une part de sa propre sécurité.

Tel est donc l'état originel, le règne de la puissance supérieure, de la violence brutale ou intellectuellement étayée. Nous savons que ce régime s'est modifié au cours de l'évolution, et qu'un chemin a conduit de la violence au droit, – mais lequel ? Il n'en est qu'un, à mon avis, et c'est celui qui aboutit au fait que l'on peut rivaliser avec un plus fort par l'union de plusieurs faibles. « L'union fait la force. » La violence est brisée par l'union, la force de ces éléments rassemblés représente dès lors le droit, par opposition à la violence d'un seul. Nous voyons donc que le droit est la force d'une communauté. C'est encore la violence, toujours prête à se tourner contre tout individu qui lui résiste, travaillant avec les mêmes moyens, attachée aux mêmes buts ; la différence réside, en réalité, uniquement dans le fait que ce n'est plus la violence de l'individu qui triomphe, mais celle de la communauté. Mais, pour que s'accomplisse ce passage de la violence au droit nouveau, il faut qu'une condition psychologique soit remplie. L'union du nombre doit être stable et durable. Si elle se créait à seule fin de combattre un plus puissant pour se dissoudre une fois qu'il est vaincu, le résultat serait nul. Le premier qui viendrait ensuite à s'estimer plus fort chercherait de nouveau à instituer une hégémonie de violence, et le jeu se répéterait indéfiniment. La communauté doit être maintenue en permanence, s'organiser, établir des règlements qui

préviennent les insurrections à craindre, désigner des organes qui veillent au maintien des règlements, – des lois, et qui assurent l'exécution des actes de violence conformes aux lois. De par la reconnaissance d'une semblable communauté d'intérêts, il se forme, au sein des membres d'un groupe d'hommes réunis, des attaches d'ordre sentimental, des sentiments de communauté, sur lesquels se fonde, à proprement parler, la force de cette collectivité.

Je crois avoir ainsi indiqué tous les éléments essentiels; le triomphe sur la violence par la transmission du pouvoir à une plus vaste unité, amalgamée elle-même par des relations de sentiments. Tout le reste n'est que commentaires et redites. La situation est simple, tant que la communauté ne se compose que d'un certain nombre d'individus d'égale force. Les lois de cette association fixent alors, en ce qui concerne les manifestations violentes de la force, la part de liberté personnelle à laquelle l'individu doit renoncer pour que la vie en commun puisse se poursuivre en sécurité. Mais un tel état de tranquillité ne se conçoit que théoriquement; de fait, le cours des choses se complique, parce que la communauté, dès l'origine, renferme des éléments de puissance inégale – hommes et femmes, parents et enfants – et que bientôt, la guerre et l'assujettissement créent des vainqueurs et des vaincus, qui se transforment en maîtres et esclaves. Le droit de la communauté sera, dès lors, l'expression de ces inégalités de pouvoir, les lois seront faites par et pour les dominateurs, et on laissera peu de prérogatives aux sujets. A partir de ce moment-là, l'ordre légal se trouve exposé à des perturbations de deux provenances: tout d'abord les tentatives de l'un ou de l'autre des seigneurs pour s'élever au-dessus des restrictions appliquées à tous ses égaux, pour revenir, par conséquent, du règne du droit au règne de la violence; en second lieu, les efforts constants des sujets pour élargir leur pouvoir et voir ces modifications reconnues dans la loi, donc pour réclamer, au contraire, le passage du droit inégal au droit égal pour tous. Ce dernier courant sera particulièrement marqué quand se produiront véritablement, au sein de la communauté, des modifications dans les attributions du pouvoir comme il arrive par suite de divers facteurs historiques. Le droit peut alors s'adapter insensiblement à ces nouvelles conditions, ou, ce qui est plus fréquent, la classe dirigeante n'est pas disposée à tenir compte de ce changement: c'est l'insurrection, la guerre civile, d'où la suppression momentanée du droit, et de nouveaux coups de force, à l'issue desquels s'instaure un nouveau régime du droit. Il est encore

une autre source de transformation du droit, qui ne se manifeste que par voie pacifique, et c'est le changement de culture qui s'opère parmi les membres de la communauté ; mais il rentre dans un ordre de phénomènes qui ne pourra être traité que plus loin.

Nous voyons donc que, même à l'intérieur d'une communauté, le recours à la violence ne peut être évité dans la solution des conflits d'intérêt. Mais les nécessités, les communautés d'intérêt issues d'une existence commune sur un même sol, hâtent l'apaisement de ces luttes et, sous de tels auspices, les possibilités de solutions pacifiques sont en progression constante. Mais il suffit de jeter un coup d'œil sur l'histoire de l'humanité pour assister à un défilé ininterrompu de conflits, que ce soit une communauté aux prises avec un ou plusieurs autres groupements, que ce soit entre unités tantôt vastes tantôt plus réduites, entre villes, pays, tribus, peuples, empires, conflits presque toujours résolus par l'épreuve des forces au cours d'une guerre. De telles guerres aboutissent ou bien au pillage, ou bien à la soumission complète, à la conquête de l'une des parties.

On ne saurait porter un jugement d'ensemble sur les guerres de conquête. Nombre d'entre elles, comme celle des Mongols et des Turcs, n'ont apporté que du malheur ; d'autres, en revanche, ont contribué à la transformation de la violence en droit, en créant de plus vastes unités au sein desquelles la possibilité du recours à la force se trouvait supprimée et un nouveau régime de droit apaisait les conflits, Ainsi les conquêtes romaines qui apportèrent aux pays méditerranéens la précieuse *pax romana*. Les ambitions territoriales des rois de France ont créé un royaume uni dans la paix et florissant. Si paradoxal que cela puisse paraître, force nous est d'avouer que la guerre pourrait bien n'être pas un moyen inopportun pour la fondation de la paix « éternelle », car elle s'avère capable de constituer les vaste unités au sein desquelles une puissance centrale rend de nouvelles guerres impossibles. Cependant elle n'aboutit pas à ce résultat, car les succès de la conquête sont, en règle générale, de courte durée, les unités nouvelle-meut créées se désagrègent à leur tour presque toujours faute de cohésion entre les parties réunies par contrainte. Et, de plus, la conquête n'a pu créer, jusqu'ici, que des unifications partielles, – de grande envergure il est vrai, – et dont les conflits réclamèrent justement des solutions brutales. Le résultat de tous ces efforts guerriers fut simplement que l'humanité

échangea les innombrables et quasi incessantes escarmouches contre de grandes guerres, d'autant plus dévastatrices qu'elles étaient rares.

En ce qui concerne notre époque, la même conclusion s'impose, à laquelle vous avez abouti par un plus court chemin. Il n'est possible d'éviter à coup sûr la guerre que si les hommes s'entendent pour instituer une puissance centrale aux arrêts de laquelle on s'en remet dans tous les conflits d'intérêt. En pareil cas, deux nécessités s'imposent au même titre : celle de créer une semblable instance suprême et celle de la doter de la force appropriée. Sans la seconde, la première n'est d'aucune utilité. Or la Société des Nations a bien été conçue comme autorité suprême de ce genre, mais la deuxième condition n'est pas remplie. La Société des Nations ne dispose pas d'une force à elle et ne peut en obtenir que si les membres de la nouvelle association, – les différents États, – la lui concèdent. Et il y a peu d'espoir, pour le moment, que la chose se produise. Mais on ne comprendrait en somme pas pourquoi cette institution a été créée, si l'on ne savait qu'elle représente, dans l'histoire de l'humanité, une tentative bien rarement conçue, et jamais réalisée en de pareilles proportions. Tentative qui consiste à acquérir l'autorité, c'est-à-dire l'influence contraignante, d'ordinaire basée sur la détention de la force, en faisant appel à certains principes idéaux. Deux facteurs, nous l'avons vu, assurent la cohésion d'une communauté : la contrainte de violence et les relations de sentiment. – les identifications, comme on les désignerait en langage technique, – entre les membres de ce même corps. Si l'un des facteurs vient à disparaître, il se peut faire que l'autre maintienne la communauté. De telles notions ne peuvent naturellement avoir une signification que si elles correspondent à d'importants éléments de communauté. Reste alors à savoir quelle en est la puissance. L'histoire nous apprend que ces notions ont réellement exercé leur action. L'idée panhellénique, par exemple, la conscience d'être quelque chose de mieux que les barbares voisins, et dont on retrouve la si vigoureuse expression dans les confédérations amphyctyoniques, dans les oracles et dans les jeux, fut assez puissante pour adoucir le régime de la guerre parmi les Grecs, mais non point suffisante, naturellement, pour supprimer les conflits armés entre les diverses factions du peuple grec ni même pour dissuader une ville ou une fédération de villes de s'allier aux Perses ennemis pour abaisser un rival. Le sentiment de communauté chrétienne, dont on sait pourtant la puissance, n'a pas davantage, au temps de la Renaissance, empêché de petits et de grands États chrétiens de

rechercher l'appui du Sultan dans les guerres qu'ils se livrèrent entre eux. À notre époque également, il n'est aucune idée à qui l'on puisse accorder une telle autorité conciliatrice. Les idéals nationaux qui gouvernent aujourd'hui les peuples, – la chose n'est que trop claire, – poussent à l'acte d'opposition. Il ne manque pas de gens pour prédire que, seule, la pénétration universelle de l'idéologie bolcheviste pourra mettre un terme aux guerres, – mais nous sommes de toute manière encore fort loin d'un tel aboutissement, et peut-être n'y saurait-on parvenir qu'après d'effroyables guerres civiles. Il semble donc que la tentative consistant à remplacer la puissance matérielle par la puissance des idées se trouve, pour le moment encore, vouée à l'échec, on commet une erreur de calcul en négligeant le fait que le droit était, à l'origine, la force brutale et qu'il ne peut encore se dispenser du concours de la force.

Je ne puis mieux faire maintenant que commenter une autre de vos propositions. Vous vous étonnez qu'il soit si facile d'exciter les hommes à la guerre et vous présumez qu'ils ont en eux un principe actif, un instinct de haine et de destruction tout prêt à accueillir cette sorte d'excitation. Nous croyons à l'existence d'un tel penchant et nous nous sommes précisément efforcés, au cours de ces dernières années, d'en étudier les manifestations. Pourrais-je, à ce propos, vous exposer une partie des lois de l'instinct auxquelles nous avons abouti, après maints tâtonnements et maintes hésitations ? Nous admettons que les instincts de l'homme se ramènent exclusivement à deux catégories : d'une part ceux qui veulent conserver et unir ; nous les appelons érotiques, – exactement au sens d'eros dans le Symposium de Platon, – ou sexuels, en donnant explicitement à ce terme l'extension du concept populaire de sexualité ; d'autre part, ceux qui veulent détruire et tuer ; nous les englobons sous les termes de pulsion agressive ou pulsion destructrice. Ce n'est en somme, vous le voyez, que la transposition théorique de l'antagonisme universellement connu de l'amour et de la haine, qui est peut-être une forme de la polarité d'attraction et de répulsion qui joue un rôle dans votre domaine. – Mais ne nous faites pas trop rapidement passer aux notions de bien et de mal. – Ces pulsions sont tout aussi indispensables l'une que l'autre ; c'est de leur action conjuguée ou antagoniste que découlent les phénomènes de la vie. Or il semble qu'il n'arrive guère qu'un instinct de l'une des deux catégories puisse s'affirmer isolément ; il est toujours « lié », selon notre expression, à une certaine quantité de l'autre catégorie, qui modifie son but, ou, suivant les cas, lui en

permet seule l'accomplissement. Ainsi, par exemple, l'instinct de conservation est certainement de nature érotique ; mais c'est précisément ce même instinct qui doit pouvoir recourir à l'agression, s'il veut faire triompher ses intentions. De même l'instinct d'amour, rapporté à des objets, a besoin d'un dosage d'instinct de possession, s'il veut en définitive entrer en possession de son objet. Et c'est précisément la difficulté qu'on éprouve à isoler les deux sortes d'instincts, dans leurs manifestations, qui nous a si longtemps empêché de les reconnaître.

Si vous voulez bien poursuivre encore un peu avec moi, vous verrez que les actions humaines révèlent une complication d'une autre sorte. Il est très rare que l'acte soit l'œuvre d'une seule incitation instinctive, qui déjà en elle-même doit être un composé d'éros et de destruction. En règle générale, plusieurs motifs, pareillement composés, doivent coïncider pour amener l'action. L'un de vos confrères l'avait déjà perçu, – je veux parler ici du professeur G. Ch. Lichtenberg, qui enseignait la physique à Göttingue à l'époque de nos classiques ; mais chez lui, le psychologue était peut-être plus important encore que le physicien. Il avait découvert la rose des motifs quand il déclarait « Les mobiles en raison desquels nous agissons pourraient être répartis comme les trente-deux vents et leurs appellations se formuler Pain – Pain-Renommée ou Renommée – Renommée-Pain. ».

Ainsi donc, lorsque les hommes sont incités à la guerre, toute une série de motifs peuvent en eux trouver un écho à cet appel, les uns nobles, les autres vulgaires, certains dont on parle ouvertement et d'autres que l'on tait. Nous n'avons aucune raison de les énumérer tous. Le penchant à l'agression et à la destruction se trouve évidemment au nombre de ceux-ci : d'innombrables cruautés que nous rapportent l'histoire et la vie journalière en confirment l'existence. En excitant ces penchants à la destruction par d'autres tendances érotiques et spirituelles, on leur donne naturellement le moyen de s'épancher plus librement. Parfois, lorsque nous entendons parler des cruautés de l'histoire, nous avons l'impression que les mobiles idéalistes n'ont servi que de paravent aux appétits destructeurs ; en d'autres cas, s'il s'agit par exemple des cruautés de la Sainte Inquisition, nous pensons que les mobiles idéaux se sont placés au premier plan, dans le conscient, et que les mobiles destructeurs leur ont donné, dans l'inconscient, un supplément de force. Les deux possibilités sont plausibles.

J'ai scrupule à abuser de votre attention qui entend se porter sur les moyens de prévenir la guerre et non sur nos théories. Et pourtant je voudrais m'attarder encore un instant à notre instinct de destruction, dont la vogue n'est rien en regard de son importance. Avec une petite dépense de spéculation, nous en sommes arrivés à concevoir que cette pulsion agit au sein de tout être vivant et qu'elle tend à le vouer à la ruine, à ramener la vie à l'état de matière inanimée. Un tel penchant méritait véritablement l'appellation d'instinct de mort, tandis que les pulsions érotiques représentent les efforts vers la vie. L'instinct de mort devient pulsion destructrice par le fait qu'il s'extériorise, à l'aide de certains organes, contre les objets. L'être animé protège pour ainsi dire sa propre existence en détruisant l'élément étranger. Mais une part de l'instinct de mort demeure agissante au-dedans de l'être animé et nous avons tenté de faire dériver toute une série de phénomènes normaux et pathologiques de cette réversion intérieure de la pulsion destructrice. Nous avons même commis l'hérésie d'expliquer l'origine de notre conscience par un de ces revirements de l'agressivité vers le dedans. On ne saurait donc, vous le voyez, considérer un tel phénomène à la légère, quand il se manifeste sur une trop grande échelle ; il en devient proprement malsain, tandis que l'application de ces forces instinctives à la destruction dans le monde extérieur soulage l'être vivant et doit avoir une action bienfaisante. Cela peut servir d'excuse biologique à tous les penchants haïssables et dangereux contre lesquels nous luttons. Force nous est donc d'avouer qu'ils sont plus près de la nature que la résistance que nous leur opposons et pour laquelle il nous faut encore trouver une explication. Peut-être avez-vous l'impression que nos théories sont une manière de mythologie qui, en l'espèce, n'a rien de réconfortant. Mais est-ce que toute science ne se ramène pas à cette sorte de mythologie ? En va-t-il autrement pour vous dans le domaine de la physique ?

Voilà qui nous permet de conclure, pour revenir à notre sujet, que l'on ferait œuvre inutile à prétendre supprimer les penchants destructeurs des hommes. En des contrées heureuses de la terre, où la nature offre à profusion tout ce dont l'homme a besoin, il doit y avoir des peuples dont la vie s'écoule dans la douceur et qui ne connaissent ni la contrainte ni l'agression. J'ai peine à y croire et je serais heureux d'en savoir plus long sur ces êtres de félicité. Les bolchevistes eux aussi espèrent arriver à supprimer l'agression humaine en assurant l'assouvissement des besoins matériels tout en instaurant l'égalité entre les bénéficiaires de la

communauté. J'estime que c'est là une illusion. Ils sont, pour l'heure, minutieusement armés et la haine qu'ils entretiennent à l'égard de tous ceux qui ne sont pas des leurs n'est pas le moindre adjuvant pour s'assurer la cohésion de leurs partisans. D'ailleurs, ainsi que vous le marquez vous-même, il ne s'agit pas de supprimer le penchant humain à l'agression ; on peut s'efforcer de le canaliser, de telle sorte qu'il ne trouve son mode d'expression dans la guerre.

En partant de nos lois mythologiques de l'instinct, nous arrivons aisément à une formule qui fraye indirectement une voie à la lutte contre la guerre. Si la propension à la guerre est un produit de la pulsion destructrice, il y a donc lieu de faire appel à l'adversaire de ce penchant, à l'eros. Tout ce qui engendre, parmi les hommes, des liens de sentiment doit réagir contre la guerre. Ces liens peuvent être de deux sortes. En premier lieu, des rapports tels qu'il s'en manifeste à l'égard d'un objet d'amour, même sans intentions sexuelles. La psychanalyse n'a pas à rougir de parler d'amour, en l'occurrence, car la religion use d'un même langage : aime ton prochain comme toi-même. Obligation facile à proférer, mais difficile à remplir. La seconde catégorie de liens sentimentaux est celle qui procède de l'identification. C'est sur eux que repose, en grande partie, l'édifice de la société humaine.

Je trouve, dans une critique que vous portez sur l'abus de l'autorité, une seconde indication pour la lutte indirecte contre le penchant à la guerre. C'est l'une des faces de l'inégalité humaine, – inégalité native et que l'on ne saurait combattre, – qui veut, cette répartition en chefs et en sujets. Ces derniers forment la très grosse majorité ; ils ont besoin d'une autorité prenant pour eux des décisions auxquelles ils se rangent presque toujours sans réserves. Il y aurait lieu d'observer, dans cet ordre d'idées, que l'on devrait s'employer, mieux qu'on ne l'a fait jusqu'ici, à former une catégorie supérieure de penseurs indépendants, d'hommes inaccessibles à l'intimidation et adonnés à la recherche du vrai, qui assumeraient la direction des masses dépourvues d'initiative. Que l'empire pris par les pouvoirs de l'Etat et l'interdiction de pensée de l'Eglise ne se prêtent point à une telle formation, nul besoin de le démontrer. L'Etat idéal résiderait naturellement dans une communauté d'hommes ayant assujetti leur vie instinctive à la dictature de la raison. Rien ne pourrait créer une union aussi parfaite et aussi résistante entre les hommes, même s'ils devaient pour

autant renoncer aux liens de sentiment les uns vis à vis des autres. Mais il y a toute chance que ce soit là un espoir utopique. Les autres voies et moyens d'empêcher la guerre sont certainement plus praticables, mais ils ne permettent pas de compter sur des succès rapides. On ne se plait guère à imaginer des moulins qui moudraient si lentement qu'on aurait le temps de mourir de faim avant d'obtenir la farine.

Vous le voyez, on n'avance guère les choses, à vouloir consulter des théoriciens étrangers au monde, quand il s'agit de tâches pratiques et urgentes. Mieux vaudrait s'efforcer, pour chaque cas particulier, d'affronter le danger avec les moyens qu'on a sous la main. Je voudrais cependant traiter encore un problème que vous ne soulevez pas dans votre lettre et qui m'intéresse spécialement. Pourquoi nous élevons-nous avec tant de force contre la guerre, vous et moi et tant d'autres avec nous, pourquoi n'en prenons-nous pas notre parti comme de l'une des innombrables vicissitudes de la vie ? Elle semble pourtant conforme à la nature, biologiquement très fondée, et, pratiquement, presque inévitable. Ne vous scandalisez pas de la question que je pose ici. Pour les besoins d'une enquête, il est peut-être permis de prendre le masque d'une impassibilité qu'on ne possède guère dans la réalité. Et voici quelle sera la réponse : parce que tout homme a un droit sur sa propre vie, parce que la guerre détruit des vies humaines chargées de promesses, place l'individu dans des situations qui le déshonorent, le force à tuer son prochain contre sa propre volonté, anéantit de précieuses valeurs matérielles, produits de l'activité humaine, etc. On ajoutera en outre que la guerre, sous sa forme actuelle, ne donne plus aucune occasion de manifester l'antique idéal d'héroïsme et que la guerre de demain, par suite du perfectionnement des engins de destruction, équivaldrait à l'extermination de l'un des adversaires, ou peut-être même des deux.

Tout cela est exact et paraît même si incontestable qu'on en est réduit à s'étonner qu'un accord unanime de l'humanité n'ait point encore banni la guerre. On peut évidemment discuter l'un ou l'autre de ces points et se demander, par exemple, si la communauté ne doit pas avoir, elle aussi, un droit sur la vie de l'individu ; on ne saurait condamner au même titre tous les germes de guerre ; tant qu'il y aura des empires et des nations décidées à exterminer les autres sans pitié, ces autres-là doivent être équipés pour la guerre. Mais nous avons hâte de passer sur tous ces problèmes, ce n'est

point la discussion à laquelle vous entendiez m'engager. Je veux en arriver à autre chose. Je crois que le motif essentiel pour quoi nous nous élevons contre la guerre, c'est que nous ne pouvons faire autrement. Nous sommes pacifistes, parce que nous devons l'être en vertu de mobiles organiques. Il nous est désormais facile de justifier notre attitude par des arguments.

Voilà qui ne va pas sans explication. Et voici ce que j'ajoute depuis des temps immémoriaux, l'humanité subit le phénomène du développement de la culture. (D'aucuns préfèrent, je le sais, user ici du terme de civilisation.) C'est à ce phénomène que nous devons le meilleur de ce dont nous sommes faits et une bonne part de ce dont nous souffrons. Ses causes et ses origines sont obscures, son aboutissement est incertain, et quelques-uns de ses caractères sont aisément discernables. Peut-être conduit-il à l'extinction du genre humain, car il nuit par plus d'un côté à la fonction sexuelle, et actuellement déjà les races incultes et les couches arriérées de la population s'accroissent dans de plus fortes proportions que les catégories raffinées. Peut-être aussi ce phénomène est-il à mettre en parallèle avec la domestication de certaines espèces animales ; il est indéniable qu'il entraîne des modifications physiques ; on ne s'est pas encore familiarisé avec l'idée que le développement de la culture puisse être un phénomène organique de cet ordre. Les transformations psychiques qui accompagnent le phénomène de la culture, sont évidentes et indubitables. Elles consistent en une éviction progressive des fins instinctives, jointe à une limitation des réactions impulsives. Des sensations qui, pour nos ancêtres, étaient chargées de plaisir nous sont devenues indifférentes et même intolérables ; il y a des raisons organiques à la transformation qu'ont subie nos aspirations éthiques et esthétiques. Au nombre des caractères psychologiques de la culture, il en est deux qui apparaissent comme les plus importants : l'affermissement de l'intellect, qui tend à maîtriser la vie instinctive, et la réversion intérieure du penchant agressif, avec toutes ses conséquences favorables et dangereuses. Or les conceptions psychiques vers lesquelles l'évolution de la culture nous entraîne se trouvent heurtées de la manière la plus vive par la guerre, et c'est pour cela que nous devons nous insurger contre elle ; nous ne pouvons simplement plus du tout la supporter ; ce n'est pas seulement une répugnance intellectuelle et affective, mais bien, chez nous, pacifistes, une intolérance constitutionnelle, une idiosyncrasie en quelque sorte grossie à l'extrême. Et il semble bien que les dégradations esthétiques que comporte

la guerre ne comptent pas pour beaucoup moins, dans notre indignation, que les atrocités qu'elle suscite.

Et maintenant combien de temps faudra-t-il encore pour que les autres deviennent pacifistes à leur tour? On ne saurait le dire, mais peut-être n'est-ce pas une utopie que d'espérer dans l'action de ces deux éléments, la conception culturelle et la crainte justifiée des répercussions d'une conflagration future, – pour mettre un terme à la guerre, dans un avenir prochain. Par quels chemins ou détours, nous ne pouvons le deviner. En attendant, nous pouvons nous dire: Tout ce qui travaille au développement de la culture travaille aussi contre la guerre.

Je vous salue très cordialement et si mon exposé a pu vous décevoir, je vous prie de me pardonner.

Votre Sigmund Freud.

GANDHI

La jeune Inde (1924)⁽²⁶⁾

Mahatma Gandhi (1869-1948) consacre sa vie à œuvrer pour l'indépendance de l'Inde par les moyens d'une résistance civile non-violente. Les deux essais « La non-violence » et « La doctrine de l'épée » sont tirés de La jeune Inde paru en 1924. Gandhi considère la violence comme préférable à la lâcheté, mais la non-violence comme supérieure. Il expose la force formidable inhérente dans le « pardon éclairé ».

LA DOCTRINE DE L'ÉPÉE

Il est à peu près impossible, à notre époque où la force brutale est maîtresse, d'imaginer que personne puisse rejeter la loi de suprématie de la force brutale. Aussi je reçois des lettres anonymes me conseillant de ne pas entraver la marche de la Non-Coopération même s'il arrivait que la violence populaire éclatât. Certains viennent me trouver, et présumant qu'en secret je dois préparer une action violente, me demandent quand viendra l'heureux moment de déclarer ouvertement la violence. Ils m'assurent que les Anglais ne plieront jamais que devant la violence ouverte ou secrète. Il en est d'autres encore qui me croient, paraît-il, le plus grand scélérat de l'Inde parce que je ne dis jamais quelle est mon intention véritable et ils n'ont pas l'ombre d'un doute que je crois à la violence autant que la plupart.

Puisque la doctrine de l'épée a pour la majorité de l'humanité une telle importance, que le succès de la Non-Coopération dépend avant tout de l'absence de violence pendant la durée du mouvement et que ma manière de voir à ce sujet affecte la conduite d'un grand nombre de gens, je tiens à l'expliquer aussi clairement, que possible.

Je crois en vérité que s'il fallait absolument faire un choix entre la lâcheté et la violence, je conseillerais la violence. Par exemple, lorsque mon fils aîné m'a demandé ce qu'il aurait dû faire s'il avait été avec moi en 1908, quand je fus victime d'un attentat, si son devoir eut été de fuir et de me laisser tuer ou d'employer la force pour me défendre, je lui ai répondu que son devoir aurait été de me défendre, même s'il lui avait fallu employer la violence. C'est pourquoi je suis d'avis que ceux qui croient à la violence apprennent le maniement des armes. Je préférerais assurément que l'Inde eût recours aux armes pour défendre son honneur plutôt que de la voir devenir ou rester lâchement l'impuissant témoin de son déshonneur.

Mais je crois que la non-violence est infiniment supérieure à la violence : pardonner est plus viril que punir. Le pardon est la parure du soldat. Mais s'abstenir n'est pardonner que s'il y a possibilité de punir ; l'abstention n'a aucun sens si elle provient de l'impuissance. On ne peut guère dire que la souris pardonne au chat lorsqu'elle se laisse croquer par lui. Je comprends par conséquent le sentiment de ceux qui réclament le châtimement mérité par le général Dyer et par ses pareils. Ils le déchireraient s'ils le pouvaient. Mais je ne crois pas que l'Inde soit impuissante ; je ne crois pas être moi-même une créature impuissante ; seulement je tiens à employer plus utilement les forces de la nation et les miennes.

Qu'on ne se méprenne pas sur mes paroles ! La force ne dépend pas de la capacité physique ; elle procède d'une volonté indomptable. Un Zoulou quelconque, si l'on ne considère que sa force corporelle, est un adversaire plus que redoutable pour un Anglais ordinaire. Et pourtant le Zoulou s'enfuit devant un jeune Anglais parce qu'il a peur de son revolver ou de ceux qui s'en serviraient pour lui. Il craint la mort et malgré son corps vigoureux il manque de nerfs. Nous qui habitons l'Inde, nous pouvons en un moment nous rendre compte qu'il est inutile à 100000 Anglais de chercher à effrayer 300 millions d'êtres humains. Un pardon net serait la reconnaissance nette de notre force. Un pardon éclairé ferait monter en nous une vague formidable de force qui rendrait impossible à un Dyer ou à un Johnson d'accumuler des outrages sur notre malheureux pays... L'Inde aura tout avantage à renoncer au droit qu'elle a de punir. Nous avons de meilleures choses à faire, une mission plus noble à prêcher au monde.

Je ne suis pas un visionnaire. Je prétends être un idéaliste pratique. Le culte de la Non-violence n'est pas uniquement pour les *Rishis* (sages) et les

saints. Il est aussi pour le vulgaire. La Non-Violence est la loi de l'espèce humaine comme la violence est celle de la brute. L'esprit sommeille chez la brute et celle-ci ne connaît d'autre loi que la force physique. La dignité de l'homme réclame de lui l'obéissance à une loi supérieure, – à la puissance de l'esprit.

Je me suis donc permis de présenter à l'Inde l'antique loi du sacrifice de soi. Car le *Satyâgraha* et ses rejetons : la non-coopération et la résistance civile, ne sont que des noms nouveaux pour la loi de Souffrance. Les Rishis qui découvrirent la loi de la Non-Violence au milieu de la violence furent de plus grands génies que Newton. Ils furent de plus grands guerriers que Wellington. S'étant eux-mêmes servi d'armes ils en avaient compris l'inutilité et enseignèrent à un monde fatigué que le salut ne se trouvait pas dans la violence mais dans la Non-Violence.

La Non-violence sous sa forme dynamique veut dire souffrance consciente. Ceci ne veut point dire que nous devons nous soumettre humblement à la volonté de celui qui fait le mal mais que notre âme entière doit résister à la volonté du tyran. Un seul individu qui agit selon cette loi fondamentale peut défier la puissance entière d'un empire injuste pour sauver son honneur, sa religion, son âme et amener plus tard la chute de cet empire ou sa régénération.

Ainsi je ne demande pas à l'Inde de pratiquer la Non-violence à cause de sa faiblesse. Je veux qu'elle pratique la Non-violence étant consciente de sa force et de son pouvoir. L'Inde n'a pas besoin d'apprendre à manier les armes pour se rendre compte de sa force. Nous paraissions en avoir besoin parce que nous paraissions croire que nous ne sommes qu'une masse de chair. Je veux que l'Inde reconnaisse qu'elle possède une âme qui ne saurait périr et peut triompher de toutes les faiblesses matérielles et tenir tête à toute la coalition matérielle du monde entier... Mais comme je suis un homme pratique je n'attends pas que l'Inde ait reconnu la possibilité pratique de la vie spirituelle dans le domaine politique. L'Inde se considère impuissante et paralysée devant les canons, les tanks et les avions des Anglais ; et elle adopte la Non-Coopération parce qu'elle se sent faible. Cela servira cependant au même but si un nombre suffisant met en pratique cette méthode : l'Inde sera délivrée du poids écrasant de l'injustice Britannique.

Je distingue cette Non-Coopération du *Sinn-Feinisme* car elle est conçue de telle sorte qu'elle ne saurait être menée de front avec la violence. Mais j'invite même l'école de la violence à faire l'essai de celle Non-Coopération pacifique. Elle n'échouera pas à cause de faiblesse inhérente, mais parce qu'elle n'aura pas éveillé assez d'ardeur en réponse. Alors viendra le moment du danger véritable. Les hommes d'âme élevée, qui ne pourront endurer davantage l'humiliation nationale, donneront libre cours à leurs sentiments de colère. Ils adopteront la violence. Si je ne me trompe, ils périront sans s'être délivrés et sans avoir délivré leur pays de l'injustice. En adoptant la doctrine de l'épée, il est possible que l'Inde remporte une victoire momentanée. L'Inde cessera d'être alors ce dont mon cœur est fier. Je suis marié à l'Inde parce que je lui dois tout. J'ai l'absolue croyance qu'elle a une mission à remplir dans le monde. Elle ne doit pas copier aveuglément l'Europe. Si l'Inde accepte la doctrine de l'épée, ce sera pour moi l'heure de l'épreuve. J'espère que moi je ne faillirai pas. Ma religion ne connaît pas de frontières géographiques. Si ma foi est vivante, elle dépassera mon amour pour l'Inde même. J'ai voué ma vie au service de l'Inde par la religion de la Non-Violence que je crois être la racine même de l'Hindouisme.

En attendant je supplie ceux qui doutent de moi de ne pas troubler la marche paisible de la lutte qui vient de commencer, par l'incitation à la violence, en s'imaginant que je la désire. Je hais le secret comme un crime. Qu'ils tentent l'épreuve de la Non-Coopération et ils verront que je ne n'ai pas fait la moindre restriction mentale.

11 août 1920.

LA NON-VIOLENCE

Lorsqu'un homme prétend être non-violent, il ne doit point s'irriter contre qui l'a outragé. Il ne lui souhaitera aucun mal ; il lui souhaitera du bien ; il ne le maudira pas ; il ne lui causera aucune souffrance physique. Il acceptera tous les outrages que lui fera subir l'offenseur. La Non-Violence comprise ainsi devient l'innocence absolue. La Non-Violence absolue est une absence totale de mauvais-vouloir contre tout ce qui vil. Elle s'étend même aux êtres inférieurs à l'espèce humaine sans en excepter les insectes et les bêtes nuisibles. Elles n'ont pas été créées pour satisfaire à nos penchants destructeurs. Si la pensée intime du Créateur nous était connue, nous découvririons la place qui leur appartient dans sa création. La Non-Violence, sous sa forme active, consiste par conséquent en une bienveillance envers tout ce qui existe. C'est l'Amour pur. Je l'ai lu dans l'Écriture sainte hindoue, dans la Bible, et dans le Koran.

La Non-Violence est un état parfait. C'est un but vers lequel tend, bien qu'à son insu, l'humanité tout entière. L'homme ne devient pas divin lorsque, dans sa personne, il incarne l'innocence ; c'est alors seulement qu'il devient véritablement homme. Tels que nous sommes actuellement, mi-hommes, mi- bêtes, nous avons la prétention, dans notre arrogante ignorance, de remplir le rôle dévolu à notre espèce, lorsque nous rendons coup pour coup et que nous nous abandonnons à la colère. Nous feignons de croire que la loi du talion est la loi de notre être, alors que dans toute Écriture Sainte nous voyons que la loi du talion n'est nulle part obligatoire, mais seulement tolérée. L'empire sur soi est seul obligatoire. La vengeance est une satisfaction qui nécessite des règles compliquées. La maîtrise de soi est la loi de notre être. La plus haute perfection demande la plus haute maîtrise. La souffrance devient ainsi le symbole de l'espèce humaine.

Le but s'éloigne sans cesse de nous. Plus nos progrès sont grands, plus nous prenons conscience de notre indignité. La satisfaction se trouve dans l'effort accompli, non dans le but atteint. Dans l'effort absolu se trouve la victoire absolue.

Aussi, et tout en me rendant compte plus que jamais de la distance du but, pour moi la loi d'Amour est la loi de mon être. Chaque fois que j'échouerais, et justement à cause de cet échec, mon effort n'en sera que plus résolu.

Mais je ne prêche pas cette loi finale par l'intermédiaire du Congrès ou de l'Organisation pour le Califat. Je sais trop bien ce qui me manque. Je sais qu'une tentative de ce genre est condamnée d'avance à un échec. S'attendre à ce qu'une masse d'hommes et de femmes obéissent spontanément à cette loi, c'est ignorer comment ils vivent. Mais de l'estrade du Congrès et aux réunions de la Société pour le Califat, je prêche ce qui ressort de cette loi. Ce que le Congrès a admis, ainsi que les assemblées pour le Califat, n'est qu'une parcelle de ce que la loi implique. Avec des travailleurs sincères pour la Cause, il serait possible d'en faire appliquer par de grandes masses rouages des gouvernements s'interposent, masquant au cœur d'un peuple le cœur des autres peuples. Et pourtant, si seulement nous considérons les derniers événements internationaux en Europe et en Asie Orientale, en songeant à ce qui est essentiel, il nous serait possible de voir que le monde en arrive peu à peu à comprendre qu'il en est entre nations comme il en est entre hommes ; que la force seule est impuissante à résoudre les problèmes et que la sanction économique de Non-Coopération est beaucoup plus efficace que les armées et les marines. Les victoires de la guerre n'ont fait qu'ajouter de nouvelles charges aux nations qui sortirent de la lutte apparemment victorieuses. La question des vivres et de l'industrie dans les nations vaincues est une source d'inquiétude non moins grande pour les vainqueurs que pour ces nations elles-mêmes. Toute l'habileté des gouvernements des nations alliées tend à démontrer, et cela sans rien enlever à la gloire des vainqueurs, qu'ils peuvent rendre le peuple vaincu solvable économiquement, heureux et désireux de travailler pour le reste du monde. Si on lit entre les lignes du court télégramme exposant le programme international du parti républicain en Amérique, une partie restreinte en peu de temps. Mais pour arriver au but, il faut que la plus faible partie réponde aux mêmes conditions que le tout. Une goutte d'eau doit à l'analyse donner le même résultat qu'un lac entier. La nature de ma Non-Violence vis-à-vis de mon frère ne saurait être différente de celle de ma Non-Violence vis-à-vis de l'univers. Lorsque j'étends à l'univers entier l'amour que j'ai pour mon frère, il faut que cet amour ait la même composition.

Une manière d'agir particulière est une politique, lorsque son application en est limitée au temps ou à l'espace. La plus haute politique est par conséquent de l'appliquer le plus complètement possible. Mais tant qu'elle dure, l'honnêteté comme politique ne diffère en rien de l'honnêteté par croyance. La différence qui existe entre les deux, c'est que le marchand qui croit à la politique de l'honnêteté ne s'embarrassera plus de son honnêteté lorsqu'elle ne rapportera rien, alors que celui pour qui c'est une conviction continuera d'être honnête, même s'il doit tout perdre.

La Non-Violence politique du Non-Coopérateur ne résiste pas à cette épreuve, dans la majorité des cas. Et c'est ce qui prolonge la lutte. Que nul ne blâme le caractère inflexible de la nature anglaise ! La fibre la plus dure est tenue de se dissoudre au feu de l'amour. On ne pourrait me forcer à changer d'attitude à ce sujet, parce que je sais cela. Quand la nature britannique ou toute autre résiste, c'est que le feu, s'il existe, n'est pas suffisant.

Il n'est pas nécessaire que notre Non-Violence soit forte, mais il faut qu'elle soit sincère. Nous ne devons pas souhaiter du mal aux Anglais ni à nos compatriotes qui coopèrent, tant que nous faisons profession d'être non-violents. Mais le plus grand nombre parmi nous a *voulu* le mal ; s'ils ne l'a point fait, c'est uniquement par faiblesse ou parce qu'il a cru à tort qu'en s'abstenant de faire le mal physiquement il tenait son serment. Notre vœu de Non-Violence exclut toute possibilité de représailles futures. Quelques-uns parmi nous semblent malheureusement s'être contentés de retarder la date de la vengeance.

Qu'on ne se méprenne pas sur mes paroles : je ne dis pas que la politique de Non-Violence exclue la possibilité de vengeance, lorsque cette politique sera abandonnée. Mais elle exclut absolument la possibilité d'une vengeance future, si la lutte se termine par un succès. Aussi sommes-nous tenus, pendant que nous poursuivons notre politique de Non-Violence, d'être en bons termes avec les administrateurs anglais et leurs coopérateurs. J'ai été rempli de honte, lorsqu'on m'a dit que, dans certaines parties de l'Inde, des Anglais et des coopérateurs bien connus ne pouvaient circuler sans danger. Les scènes honteuses qui se sont produites récemment à une réunion de Madras étaient un reniement absolu de la Non-Violence. Ceux qui ont forcé le président à se retirer par leurs hurlements, parce que celui-ci m'avait insulté, paraît-il, se sont déshonorés et ont déshonoré leur politique.

Ils ont blessé au cœur leur ami et leur allié Mr. Andrews. Ils ont fait du tort, à leur propre cause. Si le président était persuadé que j'étais un gredin, il avait parfaitement le droit de le dire. Agir par ignorance n'est pas provoquer. Mais un Non-Coopérateur, par sa parole donnée, est tenu de ne pas répondre à la provocation même la plus grave. Le jour où j'agirai comme un gredin, il y aura grave provocation, et j'avoue qu'elle sera suffisante pour délier de son vœu de Non-Violence tout Non-Coopérateur et justifier tout Non-Coopérateur qui voudrait me tuer pour l'avoir induit en erreur.

Vouloir cultiver la Non-Violence, même d'une façon aussi restreinte, est peut-être impossible. Peut-être ne faut-il pas nous attendre à ce que les gens ne *désirent* pas le mal de leur adversaire, tout en ne leur en faisant pas. Pour être de bonne foi, nous devrions alors cesser de nous servir de l'expression Non-Violence pour caractériser notre lutte. L'alternative ne serait pas de recourir immédiatement à la violence. Mais le peuple ne serait pas tenu de se soumettre à une discipline de Non-Violence, et je ne serais pas dans l'obligation d'endosser la responsabilité de Chauri-Chaura. L'école de Non-Violence restreinte continuera alors à prospérer obscurément, mais sans le fardeau terrible de responsabilité qu'elle porte aujourd'hui.

Pourtant, si la Non-Violence doit demeurer la politique de la nation, nous sommes tenus, pour sa réputation et celle de l'humanité, de la pratiquer à la lettre et selon l'esprit. Et si nous voulons aller jusqu'au bout de cette politique, si nous croyons en elle, nous devons sans tarder nous réconcilier avec les Anglais et les coopérateurs. Il faut qu'ils nous certifient qu'ils se sentent en complète sécurité parmi nous, qu'ils nous considèrent comme des amis, bien que nous appartenions à une école de pensée et à une politique radicalement opposées. Il nous faut les accueillir sur nos estrades, comme des invités de marque, et les rencontrer sur des estrades neutres comme des camarades. Il nous faut élaborer une ligne de conduite pour les rencontres de ce genre. Il ne faut pas que notre Non-Violence donne naissance à la violence, à la haine et au mauvais vouloir. Nous serons jugés selon nos œuvres, comme le reste des mortels. Un programme de Non-Violence pour obtenir le *Swarâj* demande, bien entendu, une certaine habileté pour organiser les affaires sur une base non-violente et nécessite que l'on inculque l'esprit d'obéissance. M. Churchill, lequel ne comprend que l'évangile de la force, a parfaitement raison lorsqu'il dit que le

problème irlandais diffère du problème indien. Il entend par là que l'Irlande, ayant obtenu son *Swarâj* par la violence, saura le conserver par la violence, s'il le faut. D'autre part, si l'Inde obtient effectivement le *Swarâj* par la Non-Violence il faut qu'elle soit à même de le conserver par des moyens non-violents. À ceci M. Churchill ne croit guère, à moins que l'Inde ne donne une preuve de ce dont elle est capable, par une démonstration visible du principe. Cette démonstration est impossible, tant que la société ne se sera pas imprégnée de l'esprit de Non-Violence, de telle façon que le peuple, dans sa vie politique se conforme à la Non-Violence, ou en d'autres termes que l'autorité civile l'emporte sur l'autorité militaire.

Par conséquent, le Home Rule que nous obtiendrons par des moyens non-violents ne saurait jamais entraîner un intervalle de chaos et d'anarchie. Le *Swarâj* par la Non-Violence doit être une révolution paisible et progressive, de telle sorte que le transfert des pouvoirs, d'une corporation fermée aux représentants du peuple, s'accomplirait naturellement comme un fruit mur tombant d'un arbre bien soigné. Je répète qu'il se peut fort bien que la réalisation soit impossible. Mais je sais que la Non-Violence n'implique pas moins. Si nos aides actuels ne croient pas qu'il soit possible d'arriver à une atmosphère relativement non-violente, ils devraient abandonner complètement le programme de Non-Violence et en préparer un autre absolument différent. Si nous nous approchons de notre programme avec la restriction mentale qu'après tout, nous arracherons le pouvoir aux Anglais par la force des armes, nous manquons à notre profession de Non-Violence. Si nous avons foi en notre programme, nous sommes tenus de croire que les Anglais ne seront pas insensibles à la force de l'affection, puisqu'ils sont certainement sensibles à la force des armes. Pour les incrédules, le choix est entre les Conseils qui sont, avec leurs lourds programmes d'humiliations couvrant plusieurs générations, l'école de l'expérience, ou bien une révolution sanglante comme on n'en a jamais vu dans le monde entier. Je n'ai pas le moindre désir de jouer un rôle dans une telle révolution, et je ne veux pas être un instrument consentant à la faire naître. Selon moi, il faut choisir entre la Non-Violence sincère, avec la Non-Coopération comme conséquence directe, ou le retour à une coopération antagonique, c'est-à-dire à la coopération avec obstruction.

9 mars 1920.

GANDHI

lettres à Adolphe Hitler(27)

Le Mahatma Gandhi (1869-1948) écrit deux fois à Adolf Hitler. Il parle à celui qu'il nomme poliment son « ami » pour tenter de le raisonner, dans un élan de paix, d'abord à l'aube de la guerre, le 23 juin 1939 puis encore une fois le 24 décembre 1940.

Première lettre à Hitler

AS AT WARDHA, C.P., INDIA, 23 juillet 1939

Mon cher ami,

Des amis m'ont encouragé à vous écrire au nom de l'humanité. Mais j'ai résisté à leur requête, pensant qu'une lettre de ma part serait une impertinence. Quelque chose me dit que je ne dois pas faire de calcul et que je dois faire cet appel, quel qu'en soit le prix.

Il est assez clair que vous êtes aujourd'hui la seule personne au monde qui puisse empêcher le déclenchement d'une guerre pouvant réduire l'humanité à l'état sauvage. Devez-vous payer ce prix pour atteindre votre objectif, aussi précieux vous semble-t-il ? Écoutez-vous l'appel d'un homme qui a délibérément évité la solution de la guerre, non sans un certain succès ? Je sollicite néanmoins votre pardon au cas où j'ai commis une erreur en vous écrivant.

Je reste Votre ami sincère,

M. K. Gandhi

Deuxième lettre à Hitler

WARDHA, 24 décembre 1940

Cher Ami,

Si je vous appelle ami, ce n'est pas du formalisme. Je n'ai pas d'ennemis. Depuis 33 ans l'œuvre de ma vie a été de m'assurer l'amitié de toute l'humanité, sans distinction de race, de couleur ou de croyance.

J'espère que vous aurez le temps et le désir de savoir comment une part importante de l'humanité qui vit sous l'influence de cette doctrine d'amitié universelle considère vos actions. Nous ne doutons pas de votre courage et de votre amour pour votre patrie et nous ne croyons pas que vous soyez le monstre décrit par vos adversaires. Mais vos écrits et vos déclarations, ainsi que ceux de vos amis et de vos admirateurs, ne permettent pas de douter qu'un grand nombre de vos actes ne soient monstrueux et attentatoires à la dignité humaine, surtout au jugement de ceux qui, comme moi, croient à l'amitié universelle. Il en est ainsi de votre humiliation de la Tchécoslovaquie, du viol de la Pologne et de l'absorption du Danemark. Je suis conscient que, selon votre conception de la vie, ces spoliations sont des actes louables. Mais nous avons appris depuis notre enfance à les considérer comme des actes humiliants pour l'humanité. Aussi ne pouvons-nous pas souhaiter le succès de vos armes.

Mais notre position est unique. Nous résistons à l'impérialisme britannique tout autant qu'au nazisme. S'il y a une différence, c'est une différence de degré. Un cinquième de la race humaine a été mis sous la botte britannique par des méthodes qui ne supportent pas l'examen.

Notre résistance à cette oppression ne signifie pas que nous voulons du mal au peuple britannique. Nous cherchons à le convertir, non à le battre sur le champ de bataille. Notre révolte contre la domination britannique est désarmée. Mais que nous convertissions ou non les Britanniques, nous sommes résolus à rendre leur domination impossible par la non-coopération non-violente. C'est une méthode invincible par sa nature même. Elle est

basée sur le fait qu'aucun spoliateur ne peut atteindre son but sans un minimum de coopération, volontaire ou forcée, de la part de sa victime.

Nos maîtres peuvent avoir nos terres et nos corps, mais pas nos âmes. Ils ne peuvent avoir ces dernières qu'en exterminant tous les Indiens, hommes, femmes et enfants. Il est vrai que tous ne peuvent s'élever à ce degré d'héroïsme et que la force peut briser la révolte, mais ce n'est pas la question. Car si l'on peut trouver en Inde un nombre convenable d'hommes et de femmes prêts, sans aucune rancune contre les spoliateurs, à sacrifier leurs vies plutôt que de fléchir le genou devant eux, ils auront montré le chemin de la libération de la tyrannie violente. Je vous prie de me croire quand j'affirme que vous trouverez un nombre inattendu de tels hommes et femmes en Inde. Ils ont reçu cette formation depuis 20 ans.

Comme je l'ai dit, dans la technique non-violente la défaite n'existe pas. C'est « agir ou mourir » sans tuer ni blesser. Elle peut être utilisée pratiquement sans argent et de toute évidence sans l'aide de la science de la destruction que vous avez poussée à une telle perfection. Je suis étonné que vous ne voyiez pas qu'elle n'est l'exclusivité de personne. Si ce n'est pas les Britanniques, quelque autre puissance pourra améliorer votre méthode et vous battre avec vos propres armes. Vous ne laissez pas à votre peuple un héritage dont il aura lieu d'être fier. Il ne pourra s'enorgueillir du récit d'actes cruels, même adroitement préparés. Je vous demande donc au nom de l'humanité de cesser la guerre (...).

Pendant cette saison où les cœurs des peuples d'Europe implorent la paix, nous avons suspendu même notre propre lutte pacifique. Ce n'est pas trop vous demander que de faire un effort pour la paix à un moment qui ne signifie peut-être rien pour vous, mais qui doit signifier beaucoup pour les millions d'Européens dont j'entends la clameur muette pour la paix, car mes oreilles sont habituées à entendre les masses silencieuses. J'avais l'intention d'adresser un appel conjoint à vous-même et au Signor Mussolini que j'ai eu l'honneur de rencontrer à l'époque de mon voyage en Angleterre comme délégué à la conférence de la table ronde. J'espère qu'il voudra considérer ceci comme lui étant également adressé, avec les changements indispensables.

Je suis votre sincère ami,

M. K. GANDHI

MARGARET MEAD

La Guerre : une invention et non une nécessité biologique (1940)[\(28\)](#)

Est si nous cessions de considérer la guerre comme une chose inéluctable découlant de la nature de l'homme ? Ne pourrions-nous alors concevoir une autre manière de résoudre les conflits ? L'anthropologue américaine Margaret Mead (1901-1978), auteure de Sex and Temperament in Three Primitive Societies et de Coming of Age in Samoa, nous fait la démonstration que la guerre pourrait n'être qu'une invention, au même titre que celles autour desquelles nous ordonnons notre vie, telles que : l'écriture, le mariage, le fait de faire cuire notre nourriture au lieu de la manger crue, le jugement par un jury, l'enterrement des morts, etc.

La guerre est-elle une nécessité biologique, une réalité sociologique inévitable, ou seulement une terrible invention ? Ceux qui argumentent en faveur du premier point de vue prêtent à l'homme des instincts querelleurs tels qu'une échappatoire à ce comportement agressif est nécessaire si l'homme veut atteindre une dimension pleinement humaine. Ce point de vue fut mis en valeur par le célèbre essai de William James, « The Moral equivalent of War », dans lequel il essayait de préserver les vertus guerrières et de leur donner de nouvelles directions. La tentative de l'Union Soviétique, consistant à organiser des compétitions entre des groupes plutôt qu'entre des individus, relève d'un point de vue similaire. La nature humaine est supposée foncièrement compétitive, agressive, hostile, et ceux qui désirent proscrire la guerre, ou la rivalité, essaient simplement de trouver des moyens nouveaux et socialement moins destructifs, qui permettent à ces aspects biologiques de la nature de l'homme de s'exprimer. D'autres adoptent le second point de vue : la guerre est le corrélat inévitable du développement de l'État, de la lutte pour la terre et pour les ressources naturelles dans les sociétés de classes, et provient, non de la nature de l'homme, mais de celle de l'histoire. La guerre est néanmoins inévitable, à moins de changer notre système social et de proscrire les classes, la lutte pour le pouvoir et les possessions ; et eu admettant qu'on y parvienne, la

guerre disparaîtrait, comme un symptôme disparaît lorsque la maladie est guérie.

On peut trouver une position de compromis entre ces deux extrêmes ; on peut prétendre que toute agressivité provient de la frustration de pulsions biologiquement déterminées de l'homme et que, chaque forme de culture étant frustratrice, il est certain que chaque nouvelle génération sera agressive, et que cette agressivité trouvera son expression naturelle et inévitable dans des guerres de races, de classes, de nations, etc...

Ces trois positions sont très en vogue parmi ceux qui se préoccupent sérieusement des problèmes de la guerre et de sa prévention possible, mais je souhaite avancer un autre point de vue, moins défaitiste peut-être que le premier et le troisième, et plus juste que le second. Je pense que la guerre, conflit organisé entre deux groupes *en tant que groupes*, dans lequel chaque groupe envoie une armée en campagne (même si l'armée ne comporte que quinze pygmées), pour combattre, et tuer, si possible, les membres de l'armée de l'autre groupe – est une invention, au même titre que celles autour desquelles nous ordonnons notre vie, telles que : l'écriture, le mariage, le fait de faire cuire notre nourriture au lieu de la manger crue, le jugement par un jury, l'enterrement des morts, etc... N'importe qui admettra qu'il s'agit d'inventions : le jugement par un jury est limité à quelques régions du globe ; nous savons qu'il existe des tribus qui n'enterrent pas leurs morts, mais les exposent ou les incinèrent ; et nous savons que la race humaine, en partie seulement, a eu connaissance de l'écriture en tant qu'héritage culturel. Mais, à chaque fois que l'on découvre qu'une pratique est universelle, comme l'utilisation du feu ou la pratique de telle forme de mariage, nous avons aussitôt tendance à penser que ce n'est pas une invention, mais un attribut de l'humanité elle-même. Et cependant, même de tels universaux, comme le mariage et l'usage du feu, sont des inventions comme le reste, des inventions très fondamentales, qui étaient peut-être nécessaires pour que l'histoire humaine prenne la tournure qu'elle a prise, mais néanmoins des inventions. À un stade quelconque de son développement social, l'homme vécut sans doute sans connaître l'institution du mariage ou l'usage du feu.

L'exemple de la guerre est beaucoup plus clair, parce que, même aujourd'hui, des peuples ne la connaissent pas. Parmi ceux-ci, les Esquimaux sont peut-être l'exemple le plus évident, mais les Lepchas du

Sikkim fournissent également un bon exemple. Ni l'un ni l'autre de ces peuples ne comprend la guerre, pas même la guerre défensive. L'idée de guerre leur est inconnue, et cette idée est aussi essentielle à l'exercice de la guerre, qu'un alphabet ou un syllabaire l'est à l'écriture. Mais, alors que les défenseurs des autres points de vue pourront arguer que les Lepchas, peuple doux et pacifique, ne sont pas entièrement des êtres humains, ou qu'ils n'avaient jamais été frustrés, et ainsi n'avaient aucune agressivité à dépenser dans la guerre, le cas des Esquimaux ne donne pas prise à une telle interprétation. Les Esquimaux ne sont pas doux et résignés ; beaucoup sont turbulents et difficiles à vivre. Ils connaissent les bagarres, les rapt, le meurtre, le cannibalisme – manifestations d'hommes passionnés, stimulés par le désir ou une situation intolérable. Voici des hommes qui affrontent la faim, subissent la perte de leurs femmes, sont menacés d'être exterminés par d'autres hommes, et voici des orphelins qui grandissent misérablement, sans que personne ne s'occupe d'eux, raillés et négligés par ceux qui les entourent. La personnalité nécessaire à la guerre, les circonstances nécessaires pour pousser des hommes au désespoir sont réunies, mais il n'y a pas de guerre. Lorsqu'un Esquimau nomade pénètre dans un petit campement, peut-être devait-il combattre l'homme le plus fort pour établir sa position parmi eux, mais c'était une épreuve de force et de bravoure et non la guerre. L'idée de guerre, d'un *groupe* s'organisant contre un autre *groupe* pour en mutiler, blesser et tuer les membres, était absente. Et sans cette idée, les passions pouvaient faire rage sans qu'il y ait la guerre.

Mais on pourrait se demander si la cause n'en incombe pas à la forme d'organisation sociale peu élevée et peu développée des Esquimaux. Ils ne possèdent pas de terres, ils vont d'un endroit à l'autre, campant, il est vrai, saison après saison sur le même emplacement, mais ils n'ont pas des raisons de combattre, comme les nations modernes, pour des terres ou des matières premières. Ils n'ont pas de possessions permanentes qui peuvent être mises à sac, pas de villes qui peuvent être brûlées. Il n'existe pas de classes sociales pour créer tension et contrainte à l'intérieur de la société, qui pourraient les forcer à faire la guerre au dehors. L'absence de guerre chez les Esquimaux, qui réduit à néant l'hypothèse de la nécessité biologique de la guerre, ne confirmerait-elle pas que c'est le degré de développement de la société qui justifie l'utilisation de la guerre, et rien d'autre ?

Nous trouvons la réponse chez les Pygmées des îles Andaman, dans le golfe du Bengale. Les Andamans représentent aussi un niveau social excessivement bas ; ce sont des peuplades de chasseurs et de collecteurs ; ils vivent en petites hordes sans aucune stratification de classe ; leurs maisons sont plus simples que les maisons de neige des Esquimaux. Mais ils connaissaient la guerre. L'armée pouvait ne comporter qu'une quinzaine de Pygmées déterminés marchant en ligne droite, mais elle n'en était pas moins réelle. Une armée minuscule en rencontrait une autre aussi minuscule en bataille ouverte ; on échangeait des coups, des blessés souffraient, et l'état de guerre ne pouvait prendre fin que par une cérémonie de paix.

De même, chez les Aborigènes australiens, qui ne construisaient pas de demeures permanentes, mais se déplaçaient d'un trou d'eau à un autre trou d'eau dans leur contrée presque déserte, la guerre – et les règles du « droit international » – étaient fortement développées. Celui qui étudie l'évolution sociale cherchera en vain les causes de guerre qui lui paraissent évidentes, la lutte pour les terres, pour la domination d'un groupe sur un autre, pour l'expansion de la population, pour détourner les esprits d'un peuple qui se rebelle contre la tyrannie, ou même pour l'ambition d'un chef élu qui veut renforcer son prestige. Toutes étaient absentes, mais la guerre, en tant que coutume, demeurait, et des hommes s'y engageaient, s'entre-tuaient, parce que c'est ce qui se fait pendant les guerres.

À partir de tels exemples, il apparaît qu'une enquête sur les causes de la guerre omet le point fondamental, tout comme le fait d'insister sur la nécessité biologique de la guerre. Si un peuple connaît l'idée de la guerre et croit que la guerre est la façon de traiter certaines situations définies à l'intérieur de sa société, il part parfois en guerre. Si c'est un peuple doux et pacifique, comme les indiens Pueblos, il peut se limiter à une guerre défensive ; mais il sera contraint de penser en termes de guerre, parce que les peuples voisins ont des habitudes guerrières, et de guerre offensive, de razzias et de pillages. Quand l'idée de faire la guerre est connue, des peuples comme les indiens Pueblos se défendront, tirant avantage de leurs défenses naturelles, comme le montre l'emplacement des villages sur la *mesa*, et un peuple comme les Lepchae, n'ayant aucune défense naturelle et pas l'idée de guerre, se soumettra simplement à l'envahisseur. Mais le point essentiel demeure le même. Il existe un certain comportement d'un peuple donné, qui est connu et classifié en tant que forme de comportement

appropriée. Un peuple audacieux et guerrier comme les Sioux et les Maoris, considère que la guerre est une possibilité désirable ; un peuple doux comme les Indiens Pueblos peut classer la guerre comme une possibilité indésirable ; mais la possibilité de la guerre est présente aux esprits des deux peuples. Leurs pensées, leurs espoirs, leurs projets sont orientés par l'idée que la guerre peut être choisie pour affronter certaines situations.

Ainsi, des peuples simples et des peuples civilisés, des peuples doux et des peuples violents, feront la guerre s'ils connaissent cette invention, tout comme les peuples qui connaissent la coutume du duel se battront en duel, et des peuples qui ont l'habitude de la vendetta se livreront à la vendetta. Et réciproquement, des peuples qui ne connaissent pas le duel ne se battront pas en duel, même si leurs épouses sont séduites et leurs filles ravies ; à l'occasion, ils peuvent commettre un meurtre, mais ils ne se battront pas en duel. Les cultures qui n'ont pas l'idée de la vendetta ne réagiront pas de cette manière lors d'une querelle. Un peuple ne peut utiliser que les formes qu'il possède. Ainsi, les Balinais ont une manière particulière de régler une querelle entre deux individus : si les deux antagonistes sentent que les causes de la querelle sont sérieuses, ils peuvent aller déclarer leur querelle au temple devant les dieux et, en faisant des offrandes, ils peuvent jurer qu'il n'y aura jamais plus rien entre eux. Sous l'administration néerlandaise, les fonctionnaires enregistraient ces accords mutuels. Mais dans d'autres sociétés, bien que des individus puissent se sentir aussi pleins d'animosité et, comme les Balinais, aussi peu désireux d'avoir des contacts, ils ne peuvent pas déposer leur querelle devant les dieux et vaquer calmement à leurs affaires, parce que le fait de déposer leurs querelles devant les dieux n'est pas une invention qu'ils connaissent.

Cependant, si l'on suppose que la guerre est une invention, il est néanmoins possible qu'elle se prête mieux à certains types de personnalité, aux besoins exigeants des autocrates, aux désirs expansionnistes de populations denses, au désir de pillage, d'enlèvement, de mise à sac, qui sont causés par une vie triste et déprimante. Que pouvons-nous dire alors de cette conformité de la guerre et de son utilisation ? Et si une forme convient bien, cette congruence n'est-elle pas le point essentiel ? Mais, même ici, le matériel primitif nous étonne, parce qu'il existe des tribus qui font la guerre simplement pour la gloire, sans avoir de querelles avec l'ennemi, sans subir aucune tyrannie à l'intérieur de leurs limites, ne désirant ni terre, ni butin, ni

femmes, mais simplement gagner un prestige qui, à l'intérieur de cette tribu, ne peut être atteint que par la guerre et sans lequel aucun jeune homme ne peut espérer gagner le sourire d'approbation de sa bien-aimée. Mais si, comme c'était le cas pour les nègres Bush de la Guyane hollandaise, c'est un talent artistique qui est nécessaire pour gagner le consentement d'une jeune fille, le même jeune homme devra faire une sculpture plutôt que faire la guerre.

Dans de nombreuses parties du monde, la guerre est un jeu où l'individu peut gagner des « points » qui lui donnent du prestige aux yeux de son propre sexe ou du sexe opposé ; il joue pour ces points comme il pourrait, dans notre société, s'efforcer de gagner un tournoi de tennis. La guerre sert de cadre à une telle recherche de prestige simplement parce qu'elle fait appel à certains talents et à certaine? vertus ; tous ces talents – bien monter à cheval, tirer juste, éviter les projectiles de l'ennemi et envoyer les siens droit au but – peuvent s'exercer aussi bien dans d'autres cadres, et de même les vertus – l'endurance, la bravoure, la loyauté, la ténacité – peuvent se manifester dans d'autres contextes. Se prouver qu'on est un homme et le prouver par un succès dans une tuerie organisée : le lien entre les deux est dû à la définition que de nombreuses sociétés ont donnée de la virilité. Et souvent, même dans ces sociétés qui considéraient le succès guerrier comme une preuve de la valeur d'un homme, d'étranges tournures furent données à l'idée de guerre, par exemple chez les Indiens des Plaines, qui accordaient leurs plus hautes récompenses à l'homme qui touchait un ennemi vivant, plutôt qu'à celui qui apportait un scalp – d'un ennemi mort – parce qu'il était moins risqué de tuer un homme. La guerre n'est qu'une invention connue de la majorité des sociétés humaines qui, par son intermédiaire, permettent à leurs hommes jeunes d'accumuler du prestige, ou de venger leur honneur, ou d'obtenir un butin ou des femmes, des esclaves, des terres à sagoutiers ou du bétail, ou d'apaiser la soif sanglante de leurs dieux ou les âmes sans repos de ceux qui sont morts récemment. Ce n'est qu'une invention, plus ancienne et plus répandue que celle du jury, mais ce n'en est pas moins qu'une invention.

Mais après avoir dit cela, avons-nous apporté quelque chose ? Malgré quelques exemples, chers aux cœurs des polémistes, de la perte d'arts utiles, une fois qu'une invention conforme aux besoins humains ou aux formes sociales est faite, elle tend à persister. Admettons que la guerre soit une

invention, qu'elle ne soit ni une nécessité biologique, ni la conséquence de certains types particuliers de formes sociales, mais une fois cette invention réalisée, que pouvons-nous y faire ? Les Indiens qui avaient vécu du bison pendant des générations, parce qu'ils ne pouvaient tuer qu'un nombre limité de ces animaux avec leurs armes primitives, ne revinrent pas à elles lorsqu'ils s'aperçurent que les armes plus efficaces de l'homme blanc exterminaient le bison. Le désir de posséder les vêtements de l'homme blanc peut amener l'Océanien à s'engager par contrat sur la plantation de l'homme blanc, mais il ne retourne pas à la fabrication de vêtements d'écorce, qui lui permettrait d'être libre. Une fois qu'une invention est connue et acceptée, les hommes ne l'abandonnent pas facilement. Les tisserands spécialisés peuvent mettre en morceaux les premiers métiers à vapeur parce qu'ils sentent que c'est leur perte, mais ils les acceptent en fin de compte, et aucun mouvement destiné à faire abandonner des inventions utilisables n'a jamais eu beaucoup de succès. La guerre est présente, elle fait partie de notre pensée ; les exploits des guerriers sont immortalisés dans les œuvres des poètes ; les jouets de nos enfants sont copiés sur les armes des soldats ; le cadre de référence à l'intérieur duquel travaillent nos hommes d'État et nos diplomates fait toujours place à la guerre. Si nous savons qu'elle n'est pas inévitable, qu'elle est due à un accident historique, qu'elle fait partie de notre manière d'agir et de penser, cela nous donne-t-il quelque espoir ? Quelles sont nos chances de persuader les nations d'abandonner la guerre, des nations tellement imprégnées de l'idée que le recours à la guerre est, sinon vraiment désirable et noble, du moins inévitable chaque fois que surviennent des circonstances précises ?

Pour répondre à cette question, je pense que nous pourrions nous tourner vers l'histoire d'autres inventions sociales, qui ont dû paraître autrefois aussi fortement ancrées dans les mœurs que la guerre. Prenons comme exemple les méthodes de jugement qui précédèrent le système du jury : l'ordalie et le jugement de Dieu par le combat. Ces méthodes nous paraissent aujourd'hui injustes, fantasques, étrangères, mais, autrefois, elles constituaient les seuls recours des individus accusés de quelque faute. L'invention du jugement par un jury remplaça peu à peu ces méthodes, et seules les sorcières durent recourir au jugement de Dieu, qui fut en définitive abandonné même à leur égard. Et pendant longtemps, le système

du jury sembla être la seule méthode, la meilleure pour régler les litiges ; mais aujourd'hui on voit de nouvelles inventions comme les jugements rendus par les juges seuls ou par des commissions, remplacer le système du jury. Dans chaque cas, l'ancienne méthode fut remplacée par une nouvelle invention sociale : l'ordalie ne disparut pas parce que les gens la considéraient comme injuste ou fausse, mais parce qu'une méthode plus conforme aux institutions et aux sentiments de l'époque fut inventée. Si nous désespérons de voir que la guerre semble être une habitude enracinée dans presque toute la rare humaine, nous pouvons reprendre courage en constatant qu'une piètre invention cède en général la place à une invention meilleure.

Pour ce faire, deux conditions sont nécessaires. Les gens doivent reconnaître les insuffisances de l'ancienne invention et quelqu'un doit en proposer une nouvelle. La propagande contre la guerre, la documentation sur le prix terrible des souffrances humaines et le gaspillage social, tout cela prépare le terrain en apprenant aux gens que la guerre est une invention sociale défectueuse. Il est nécessaire de croire, en plus, que l'invention sociale est possible, et que l'invention de nouvelles méthodes rendra la guerre caduque, comme le tracteur a remplacé la charrue, ou la voiture a remplacé le cheval et le buggy. Une forme de comportement devient surannée seulement lorsque quelque chose d'autre prend sa place, et pour inventer les formes de comportement qui rendront la guerre désuète, la première exigence est de croire en la possibilité d'une telle invention.

ALBERT CAMUS

Éditorial de *Combat*, 8 août 1945⁽²⁹⁾

Albert Camus, est un écrivain, philosophe, romancier, dramaturge, essayiste et nouvelliste français (1913-1960). Il est aussi journaliste militant engagé dans la Résistance française et proche des courants libertaires, dans les combats moraux de l'après-guerre.

Dans le journal Combat, ses prises de position sont audacieuses, aussi bien sur la question de l'indépendance de l'Algérie que sur ses rapports avec le Parti communiste français, qu'il quitte après un court passage de deux ans. Au lendemain des bombardements atomiques américains au Japon, Camus est l'un des rares à prendre la plume pour s'alarmer des « perspectives terrifiantes qui s'ouvrent à l'humanité ».

Le monde est ce qu'il est, c'est-à-dire peu de chose. C'est ce que chacun sait depuis hier grâce au formidable concert que la radio, les journaux et les agences d'information viennent de déclencher au sujet de la bombe atomique. On nous apprend, en effet, au milieu d'une foule de commentaires enthousiastes que n'importe quelle ville d'importance moyenne peut-être totalement rasée par une bombe de la grosseur d'un ballon de football. Des journaux américains, anglais et français se répandent en dissertations élégantes sur l'avenir, le passé, les inventeurs, le coût, la vocation pacifique et les effets guerriers, les conséquences politiques et même le caractère indépendant de la bombe atomique. Nous nous résumerons en une phrase : la civilisation mécanique vient de parvenir à son dernier degré de sauvagerie. Il va falloir choisir, dans un avenir plus ou moins proche, entre le suicide collectif ou l'utilisation intelligente des conquêtes scientifiques.

En attendant, il est permis de penser qu'il y a quelque indécence à célébrer ainsi une découverte, qui se met d'abord au service de la plus formidable rage de destruction dont l'homme ait fait preuve depuis des siècles. Que dans un monde livré à tous les déchirements de la violence, incapable d'aucun contrôle, indifférent à la justice et au simple bonheur des

hommes, la science se consacre au meurtre organisé, personne sans doute, à moins d'idéalisme impénitent, ne songera à s'en étonner.

Les découvertes doivent être enregistrées, commentées selon ce qu'elles sont, annoncées au monde pour que l'homme ait une juste idée de son destin. Mais entourer ces terribles révélations d'une littérature pittoresque ou humoristique, c'est ce qui n'est pas supportable.

Déjà, on ne respirait pas facilement dans un monde torturé. Voici qu'une angoisse nouvelle nous est proposée, qui a toutes les chances d'être définitive. On offre sans doute à l'humanité sa dernière chance. Et ce peut-être après tout le prétexte d'une édition spéciale. Mais ce devrait être plus sûrement le sujet de quelques réflexions et de beaucoup de silence.

Au reste, il est d'autres raisons d'accueillir avec réserve le roman d'anticipation que les journaux nous proposent. Quand on voit le rédacteur diplomatique de l'Agence Reuter annoncer que cette invention rend caducs les traités ou périmées les décisions mêmes de Potsdam, remarquer qu'il est indifférent que les Russes soient à Kœnigsberg ou la Turquie aux Dardanelles, on ne peut se défendre de supposer à ce beau concert des intentions assez étrangères au désintéressement scientifique.

Qu'on nous entende bien. Si les Japonais capitulent après la destruction d'Hiroshima et par l'effet de l'intimidation, nous nous en réjouissons. Mais nous nous refusons à tirer d'une aussi grave nouvelle autre chose que la décision de plaider plus énergiquement encore en faveur d'une véritable société internationale, où les grandes puissances n'auront pas de droits supérieurs aux petites et aux moyennes nations, où la guerre, fléau devenu définitif par le seul effet de l'intelligence humaine, ne dépendra plus des appétits ou des doctrines de tel ou tel État.

Devant les perspectives terrifiantes qui s'ouvrent à l'humanité, nous apercevons encore mieux que la paix est le seul combat qui vaille d'être mené. Ce n'est plus une prière, mais un ordre qui doit monter des peuples vers les gouvernements, l'ordre de choisir définitivement entre l'enfer et la raison.

FRÉDÉRIC JOLIOT-CURIE

L'appel de Stockholm (1950)⁽³⁰⁾

Alors que la Russie vient de démontrer qu'elle est en passe de rattraper son retard sur le programme nucléaire des États-Unis en faisant exploser sa première bombe atomique, le physicien et prix Nobel de chimie Frédéric Joliot-Curie prononce en 1950, à la tribune du Conseil mondial de la paix, un discours qui enjoint la communauté internationale à interdire l'arme atomique et à restaurer la confiance entre les blocs de l'Est et de l'Ouest. Affirmant que « les scientifiques ne doivent pas être les complices » d'une utilisation « égoïste et malfaisante » des résultats de leurs travaux, Joliot-Curie rappelle la mission pacifique de la science. Publié et largement diffusé, cet appel sera signé par des dizaines de millions de personnes, en particulier dans les milieux communistes.

NOUS devrions songer aux initiatives que nous pourrions prendre dans le sens favorable au rétablissement de la confiance. Propositions d'entretiens directs entre les plus grandes nations, pactes de paix, etc.

Rétablissement de la confiance : cela signifierait notamment cessation de la guerre froide, accords de paix, et alors l'Organisation des Nations Unies pourra jouer pleinement son rôle qui est de *maintenir* la paix.

Imaginez l'immense économie pour tous les peuples que représenteraient d'abord la cessation de la course aux armements, puis la suppression de ceux-ci, l'accélération de larges échanges économiques et toutes les réalisations prodigieuses qu'apporteraient une science et une technique mises exclusivement au service de l'homme.

Permettez-moi de rappeler ici les paroles que, le 12 décembre 1935, je prononçais dans cette même ville, à l'occasion de ma conférence Nobel :

Si, tournés vers le passé, nous jetons un regard sur les progrès accomplis par la science à une allure toujours croissante, nous sommes en droit de penser que les chercheurs construisant ou brisant les éléments à volonté sauront réaliser des transmutations à caractère explosif, véritables réactions chimiques en chaînes.

Si de telles transmutations arrivent à se propager dans la matière, on peut concevoir l'énorme libération d'énergie utilisable qui aura lieu.

J'avoue que dans ma pensée j'envisageais alors une échéance lointaine. Moins de quinze années de travail ont suffi aux savants pour réaliser cette application prodigieuse.

Si je voulais refaire ici un examen de ce qui a été réalisé en moins de quinze ans dans ce domaine et des nouvelles possibilités qui sont ouvertes, je serais amené à énumérer de magnifiques expériences et des destructions horribles.

Que l'admirable série de découvertes scientifiques amorcées à l'aube du XX^{ème} siècle par Henri Becquerel, Pierre et Marie Curie, ait comme aboutissement de voir brandir sur l'espèce humaine la menace de sa destruction par la bombe à hydrogène constitue un avertissement grave pour tous, et pour les scientifiques en particulier.

La bombe à hydrogène, possible théoriquement, n'est pas encore construite. Si elle l'est par les États-Unis, elle pourra l'être aussi par d'autres. Il n'existe pas dans ce cas d'avance technique du même ordre que celle qui existait pour la bombe atomique.

Mais les scientifiques acquièrent chaque jour de plus en plus le sens de leur responsabilité sociale.

Comme je l'ai déjà dit maintes fois, les scientifiques ne doivent pas être les complices de ceux qu'une mauvaise organisation sociale laisse exploiter les résultats de leurs travaux à des fins égoïstes et malfaisantes.

Les scientifiques et les techniciens ne font pas partie d'une petite élite détachée des contingences pratiques. Ils doivent, comme citoyens de la grande communauté des travailleurs, militer avec ceux-ci pour assurer une pleine utilisation de la science en vue de la paix et du bien-être des hommes.

Nous exigeons l'interdiction absolue de l'arme atomique, arme d'agression et d'extermination massive des populations. Nous exigeons l'établissement d'un rigoureux contrôle international pour assurer l'application de cette mesure d'interdiction.

Nous considérerions comme criminel le gouvernement qui, le premier, utiliserait l'arme atomique contre n'importe quel pays.

Nous, les partisans de la paix, nous continuerons notre œuvre de propagation de la vérité, d'appel à la raison et à l'action, sans négliger aucun facteur favorable, d'où qu'il vienne, mais sans céder à aucune menace, à aucun chantage.

Nous voulons que tous les peuples du monde puissent bénéficier en paix des moyens, tous les jours plus puissants, qui sont donnés à tous d'utiliser les forces de la nature et, si certains se flattent de pouvoir et de vouloir dominer le monde parce qu'ils se croient en possession des procédés les plus efficaces de destruction de la vie, il faut qu'ils sachent et se persuadent que la foule grandissante des partisans de la paix ruinera leur criminelle entreprise et les chassera pour toujours.

ALBERT EINSTEIN

Comment je vois le monde (1958) [\(31\)](#)

Mettant en évidence l'impossibilité de maintenir la paix par l'armement des nations, ces deux textes d'Albert Einstein (1879 - 1955) insistent sur la nécessité d'une lutte radicale pour la paix et un désarmement immédiat et complet. Une vision du pacifisme sans concession, requérant des peuples « un puissant effort moral ».

Chapitre II POLITIQUE ET PACIFISME

PAIX

Le but d'assurer la paix internationale a été reconnu dans toute son importance par les hommes vraiment supérieurs des générations antérieures. Mais le développement de la technique dans notre temps fait de ce postulat éthique une question d'existence pour l'humanité civilisée d'aujourd'hui, et de la participation active à la résolution du problème de la paix un cas de conscience qu'aucun homme conscient de sa responsabilité morale ne saurait éluder.

Il faut se rendre compte que les groupes industriels puissants qui participent à la fabrication des armes sont, dans tous les pays, opposés au règlement pacifique des litiges internationaux, et que les gouvernants ne pourront atteindre ce but important que s'ils sont assurés de l'appui énergique de la majorité de la population. À notre époque de régimes démocratiques, le sort des peuples dépend d'eux-mêmes ; ce fait doit toujours être présent à l'esprit de chacun.

POUR LA SUPPRESSION DU DANGER DE GUERRE.

Ma participation à la production de la bombe atomique consistait en une action unique : je signais une lettre au président Roosevelt, dans laquelle j'insistais sur la nécessité d'organiser des expériences sur une vaste échelle pour rechercher la possibilité de produire une bombe atomique.

Je me rendais parfaitement compte du terrible danger que la réussite de cette entreprise présentait pour l'humanité. Mais la probabilité que les Allemands étudiaient le même problème et avaient la chance de réussir, m'a forcé à faire cette démarche. Je ne pouvais pas faire autrement, bien que j'aie toujours été un pacifiste convaincu. Tuer à la guerre ne vaut guère mieux, à mon avis, que de commettre un meurtre ordinaire.

Mais aussi longtemps que les nations ne sont pas résolues à supprimer la guerre par des actions communes et à résoudre leurs conflits par des décisions pacifiques et protéger leurs intérêts sur la base légale, elles se voient obligées de se préparer à la guerre. Elles se voient alors forcées de préparer les moyens les plus détestables, pour ne pas être distancées dans la course générale aux armements. Ce chemin conduit, de toute nécessité, à la guerre qui, dans les circonstances actuelles, signifie l'anéantissement général.

Dans ces conditions, la lutte contre les moyens n'a pas la chance de réussir. C'est seulement la suppression radicale des guerres et du danger de guerre qui peut être un remède. C'est pour cela qu'il faut travailler et être résolu à ne pas se laisser entraîner à des actes qui sont contraires à ce but. C'est une dure demande faite à l'individu qui est conscient de sa dépendance sociale. Mais elle n'est pas irréalisable.

Gandhi, le plus grand génie politique de notre temps, a indiqué le chemin et montré de quels sacrifices les hommes sont capables quand ils ont reconnu le bon chemin. Son œuvre pour l'affranchissement de l'Inde est un témoignage vivant que la volonté dominée par une ferme conviction est plus forte que la puissance matérielle en apparence invincible.

ROBERT SCHUMAN

Lettre à Konrad Adenauer (1950)⁽³²⁾

La lettre de Robert Schuman, ministre français des Affaires étrangères, au chancelier de la République fédérale d'Allemagne Konrad Adenauer ne se limite pas à un simple accord économique sur la mise en commun des ressources en acier et en charbon de leurs deux pays. En 1950, l'idée de mettre en place une autorité commune préfigure l'« Europe des Six » de 1951, et jette les bases de la CEE de 1957. Dans sa lettre du 7 mai, qui annonce sa déclaration du 9 mai, Schuman se revendique d'un pacifisme pragmatique quand il écrit que « l'Europe ne se fera pas d'un coup ni dans une construction d'ensemble. Elle se fera si des réalisations concrètes créent d'abord une solidarité de fait ». Souvent considérées comme fondatrices de la construction européenne, ces lignes rappellent le rôle du couple franco-allemand dans la préservation d'une « Europe organisée et vivante ».

7 mai 1950

Monsieur le Chancelier,

À la veille de proposer au Gouvernement Français de prendre une décision importante pour l'avenir des relations franco-allemandes, de l'Europe et de la Paix, je souhaite analyser pour vous la déclaration que je vais demander à mon Gouvernement d'accepter et de rendre publique mardi soir 9 mai. Je désire aussi vous expliquer l'esprit dans lequel j'ai rédigé cette déclaration.

La paix mondiale ne saurait être sauvegardée sans des efforts créateurs à la mesure des dangers qui la menacent. La contribution qu'une Europe organisée et vivante peut apporter à la civilisation est indispensable au maintien de relations pacifiques. En se faisant depuis plus de vingt ans le champion d'une Europe unie, la France a toujours eu pour objet essentiel de servir la paix. L'Europe n'a pas été faite, nous avons eu la guerre.

L'Europe ne se fera pas d'un coup ni dans une construction d'ensemble. Elle se fera si des réalisations concrètes créent d'abord une solidarité de fait. Le rassemblement des Nations européennes exige que l'opposition

séculaire de la France et de l'Allemagne soit éliminée. L'action entreprise doit toucher au premier chef la France et l'Allemagne.

Vous avez vous-même, dans des déclarations publiques et lors des conversations que nous eûmes ensemble, souligné votre parfait accord avec un tel objectif. Vous avez notamment suggéré l'établissement d'une union économique entre nos deux pays.

Le moment est venu pour le Gouvernement français de s'engager dans cette voie. Pour cela, il se propose de porter immédiatement l'action sur un point limité mais décisif :

Le Gouvernement Français propose de placer l'ensemble de la production franco-allemande de charbon et d'acier sous une Haute Autorité commune, dans une organisation ouverte à la participation des autres pays d'Europe.

Le principe ci-dessus énoncé fera l'objet d'un accord intergouvernemental. Les négociations indispensables pour préciser les mesures d'application seraient poursuivies avec l'assistance d'un arbitre désigné d'un commun accord. Celui-ci aurait la responsabilité de veiller à ce que les accords soient conformes aux principes et, en cas d'opposition irréductible, fixerait la solution qui serait adoptée.

L'institution de cette Haute Autorité ne préjuge en rien du régime de propriété des entreprises. Dans l'exercice de sa mission, cette Haute Autorité devra tenir compte des pouvoirs conférés à l'Autorité internationale de la Ruhr et des obligations de toute nature imposées à l'Allemagne, tant que celles-ci subsisteront.

Telles sont sommairement esquissées les lignes générales d'un système qui modifierait complètement les relations économiques entre nos deux pays et les orienterait définitivement vers une coopération pacifique. Nous jetterions en même temps les bases concrètes d'un organisme économique européen, accessible à tous les pays attachés à un régime de liberté et conscients de leur solidarité.

Ce principe devra naturellement faire l'objet d'une étude technique approfondie : je souhaite vivement que le Gouvernement allemand juge possible de participer à cette étude.

C'est mardi soir, je le souligne à nouveau, que cette déclaration sera sans doute rendue publique par le Gouvernement français. Je vous demande de bien vouloir considérer, en attendant cette publication, la présente communication comme strictement personnelle et confidentielle.

Veuillez agréer, Monsieur le Chancelier, l'assurance de ma haute considération.

Schuman.

BORIS VIAN

Le Déserteur (1954) (33)

Poème de l'écrivain et musicien Boris Vian (1920 - 1959) créé en mai 1954 en réaction à la guerre d'Indochine, où la défaite française de Diên Biên Phu provoque la mort de 1500 soldats français. Interprété dans une version plus modérée par le chanteur d'origine algérienne Marcel Mouloudji (1922 - 1994), la chanson est interdite de diffusion et censurée jusqu'en 1962 sur demande du conseiller municipal Paul Faber. Acerbe, la réponse de Boris Vian ne se fait pas attendre.

Monsieur le Président
je vous fais une lettre
Que vous lirez peut-être
Si vous avez le temps

Je viens de recevoir
Mes papiers militaires
Pour partir à la guerre
Avant mercredi soir

Monsieur le Président
je ne veux pas la faire
je ne suis pas sur terre
Pour tuer des pauvres gens

C'est pas pour vous fâcher
Il faut que je vous dise
Ma décision est prise
je m'en vais déserteur

Depuis que je suis né
J'ai vu mourir mon père

J'ai vu partir mes frères
Et pleurer mes enfants

Ma mère a tant souffert
Qu'elle est dedans sa tombe
Et se moque des bombes
Et se moque des vers

Quand j'étais prisonnier
On m'a volé ma femme
On m'a volé mon âme
Et tout mon cher passé

Demain de bon matin
Je fermerai ma porte
Au nez des années mortes
J'irai sur les chemins

Je mendierai ma vie
Sur les routes de France
De Bretagne en Provence
Et je dirai aux gens

Refusez d'obéir
Refusez de la faire
N'allez pas à la guerre
Refusez de partir

S'il faut donner son sang
Allez donner le vôtre
Vous êtes bon apôtre
Monsieur le Président

Si vous me poursuivez
Prévenez vos gendarmes
Que je n'aurai pas d'armes
Et qu'ils pourront tirer.

Fin de la première version originale :

Si vous me poursuivez
Prévenez vos gendarmes
Que je possède une arme
Et que je sais tirer

Lettre ouverte à Monsieur Paul Faber



Mardi 1^{er} février 1955

Cher Monsieur,

Vous avez bien voulu attirer les rayons du flambeau de l'actualité sur une chanson fort simple et sans prétention, *Le Déserteur*, que vous avez entendue à la radio et dont je suis l'auteur. Vous avez cru devoir prétendre qu'il s'agissait là d'une insulte aux anciens combattants de toutes les guerres passées, présentes et à venir.

Vous avez demandé au préfet de la Seine que cette chanson ne passe plus sur les ondes. Ceci confirme à qui veut l'entendre l'existence d'une censure à la radio et c'est un détail utile à connaître.

Je regrette d'avoir à vous le dire, mais cette chanson a été applaudie par des milliers de spectateurs et notamment à l'Olympia (3 semaines) et à Bobino (15 jours) depuis que Mouloudji la chante; certains, je le sais, l'ont trouvée choquante : ils étaient très peu nombreux et je crains qu'ils ne l'aient pas comprise. Voici quelques explications à leur usage.

De deux choses l'une : ancien combattant, vous battez-vous pour la paix ou pour le plaisir ? Si vous vous battiez pour la paix, ce que j'ose espérer, ne tombez pas sur quelqu'un qui est du même bord que vous et répondez à la question suivante : si l'on n'attaque pas la guerre pendant la paix, quand aura-t-on le droit de l'attaquer ? Ou alors vous aimiez la guerre – et vous vous battiez pour le plaisir ? C'est une supposition que je ne me permettrais pas même de faire, car pour ma part, je ne suis pas du type agressif. Ainsi cette chanson qui combat ce contre quoi vous avez combattu, ne tentez pas, en jouant sur les mots, de la faire passer pour ce qu'elle n'est pas : ce n'est pas de bonne guerre.

Car il y a de bonnes guerres et de mauvaises guerres – encore que le rapprochement de « bonne » et de « guerre » soit de nature à me choquer, moi et bien d'autres, de prime abord – comme la chanson a pu vous choquer de prime abord. Appellerez-vous une bonne guerre celle que l'on a tentée de faire mener aux soldats français en 1940 ? Mal armés, mal guidés, mal informés, n'ayant souvent pour toute défense qu'un fusil dans lequel n'entraient même pas les cartouches qu'on leur donnait (Entre autres, c'est arrivé à mon frère aîné en mai 1940.), les soldats de 1940 ont donné au monde une leçon d'intelligence en refusant le combat : ceux qui étaient en mesure de le faire se sont battus – et fort bien battus : mais le beau geste qui consiste à se faire tuer pour rien n'est plus de mise aujourd'hui que l'on tue mécaniquement ; il n'a même plus valeur de symbole, si l'on peut considérer qu'il l'ait eu en imposant au moins au vainqueur le respect du vaincu.

D'ailleurs mourir pour la patrie, c'est fort bien : encore faut-il ne pas mourir tous – car où sera la patrie ? Ce n'est pas la terre – ce sont les gens, la patrie (Le général de Gaulle ne me contredira pas sur ce point, je pense.). Ce ne sont pas les soldats : ce sont les civils que l'on est censé défendre – et

les soldats n'ont rien de plus pressé que de redevenir civils, car cela signifie que la guerre est terminée.

Au reste si cette chanson peut paraître indirectement viser une certaine catégorie de gens. Ce ne sont à coup sûr pas les civils : les anciens combattants seraient-ils des militaires ? Et voudriez-vous m'expliquer ce que vous entendez, vous, par ancien combattant ? « Homme qui regrette d'avoir été obligé d'en venir aux armes pour se défendre » ou « homme qui regrette le temps où l'on combattait » – Si c'est « homme qui a fait ses preuves de combattant », cela prend une nuance agressive. Si c'est « homme qui a gagné une guerre », c'est un peu vaniteux.

Croyez-moi... « ancien combattant », c'est un mot dangereux ; on ne devrait pas se vanter d'avoir fait la guerre, on devrait le regretter – un ancien combattant est mieux placé que quiconque pour haïr la guerre. Presque tous les vrais déserteurs sont des « anciens combattants » qui n'ont pas eu la force d'aller jusqu'à la fin du combat. Et qui leur jettera la pierre ? Non... si ma chanson peut déplaire, ce n'est pas à un ancien combattant, cher monsieur Faber. Cela ne peut être qu'à une certaine catégorie de militaires de carrière ; jusqu'à nouvel ordre, je considère l'ancien combattant comme un civil heureux de l'être. Il est des militaires de carrière qui considèrent la guerre comme un fléau inévitable et s'efforcent de l'abréger. Ils ont tort d'être militaires, car c'est se déclarer découragé d'avance et admettre que l'on ne peut prévenir ce fléau – mais ces militaires-là sont des hommes honnêtes. Bêtes mais honnêtes. Et ceux-là non plus n'ont pas pu se sentir visés. Sachez-le, certains m'ont félicité de cette chanson. Malheureusement, il en est d'autres. Et ceux-là, si je les ai choqués, j'en suis ravi. C'est bien leur tour. Oui, cher monsieur Faber, figurez-vous, certains militaires de carrière considèrent que la guerre n'a d'autre but que de tuer les gens. Le général Bradiey par exemple, dont j'ai traduit les mémoires de guerre, le dit en toutes lettres. Entre nous, les neuf dixièmes des gens ont des idées fausses sur ce type de militaire de carrière. L'histoire telle qu'on l'enseigne est remplie du récit de leurs inutiles exploits et de leurs démolitions barbares ; j'aimerais mieux – et nous sommes quelques-uns dans ce cas – que l'on enseignât dans les écoles la vie d'Eupalinos ou le récit de la construction de Notre-Dame plutôt que la vie de César ou que le récit des exploits astucieux de Gengis Khan. Le bravache a toujours su forcer le civilisé à s'intéresser à son inintéressante

personne ; où l'attention ne naît pas d'elle-même, il faut bien qu'on l'exige, et quoi de plus facile lorsque l'on dispose des armes. On ne règle pas ces problèmes en dix lignes : mais l'un des pays les plus civilisés du monde, la Suisse, les a résolus, je vous le ferai remarquer, en créant une armée de civils ; pour chacun d'eux, la guerre n'a qu'une signification : celle de se défendre. Cette guerre-là, c'est la bonne guerre. Tout au moins la seule inévitable. Celle qui nous est imposée par les faits.

Non, monsieur Faber, ne cherchez pas l'insulte où elle n'est pas et si vous la trouvez, sachez que c'est vous qui l'y aurez mise. Je dis clairement ce que je veux dire : et jamais je n'ai eu le désir d'insulter les anciens combattants des deux guerres, les résistants, parmi lesquels je compte bien des amis, et les morts de la guerre – parmi lesquels j'en comptais bien d'autres. Lorsque j'insulte (et cela ne m'arrive guère) je le fais franchement, croyez-moi. Jamais je n'insulterai des hommes comme moi, des civils, que l'on a revêtus d'un uniforme pour pouvoir les tuer comme de simples objets, en leur bourrant le crâne de mots d'ordre vides et de prétextes fallacieux. Se battre sans savoir pourquoi l'on se bat est le fait d'un imbécile et non celui d'un héros ; le héros, c'est celui qui accepte la mort lorsqu'il sait qu'elle sera utile aux valeurs qu'il défend. Le déserteur de ma chanson n'est qu'un homme qui ne sait pas ; et qui le lui explique ? Je ne sais de quelle guerre vous êtes ancien combattant – mais si vous avez fait la première, reconnaissez que vous étiez plus doué pour la guerre que pour la paix ; ceux qui, comme moi, ont eu 20 ans en 1940 ont reçu un drôle de cadeau d'anniversaire. Je ne pose pas pour les braves : ajourné à la suite d'une maladie de cœur, je ne me suis pas battu, je n'ai pas été déporté, je n'ai pas collaboré – je suis resté, quatre ans durant, un imbécile sous-alimenté parmi tant d'autres – un qui ne comprenait pas parce que pour comprendre, il faut qu'on vous explique. J'ai trente-quatre ans aujourd'hui, et je vous le dis : s'il s'agit de tomber au hasard d'un combat ignoble sous la gelée de napalm, pion obscur dans une mêlée guidée par des intérêts politiques, je refuse et je prends le maquis. Je ferai ma guerre à moi. Le pays entier s'est élevé contre la guerre d'Indochine lorsqu'il a fini par savoir ce qu'il en était, et les jeunes qui se sont fait tuer là-bas parce qu'ils croyaient servir à quelque chose – on le leur avait dit – je ne les insulte pas, je les pleure ; parmi eux se trouvaient, qui sait, de grands peintres, de grands musiciens, et à coup sûr, d'honnêtes gens.

Lorsque l'on voit une guerre prendre fin en un mois par la volonté d'un homme qui ne se paie pas, sur ce chapitre, de mots fumeux et glorieux, on est forcé de croire, si l'on ne l'avait pas compris, que celle-là au moins n'était pas inévitable. Demandez aux anciens combattants d'Indochine – à Philippe de Pirey, par exemple (Opération Sachis, chez Julliard) – ce qu'ils en pensent. Ce n'est pas moi qui vous le dis – c'est quelqu'un qui en revient – mais peut-être ne lisez-vous pas. Si vous vous contentez de la radio, évidemment, vous n'êtes pas gâté sur le chapitre des informations. Comme moyen de progression culturelle, c'est excellent en théorie la radio ; mais ce n'est pas très judicieusement employé.

D'ailleurs, je pourrais vous chicaner. Qui êtes-vous, pour me prendre à partie comme cela, monsieur Faber ? Vous considérez-vous comme un modèle ? Un étalon de référence ? Je ne demande pas mieux que de le croire – encore faudrait-il que je vous connusse. Je ne demande pas mieux que de faire votre connaissance mais vous m'attaquez comme cela, sournoisement, sans même m'entendre (car j'aurais pu vous expliquer cette chanson, puisqu'il vous faut un dessin). Je serai ravi de prendre exemple sur vous si je reconnais en vous les qualités admirables que vous avez, je n'en doute pas, mais qui ne sont guère manifestes jusqu'ici puisque je ne connais de vous qu'un acte d'hostilité à l'égard d'un homme qui essaie de gagner sa vie en faisant des chansons pour d'autres hommes. Je veux bien suivre Faber, moi. Mais les hommes de ma génération en ont assez des leçons ; ils préfèrent ses exemples. Jusqu'ici je me suis contenté de gens comme Einstein, pour ne citer que lui – tenez, voici ce qu'il écrit des militaires, Einstein...

« ... Ce sujet m'amène à parler de la pire des créations : celle des masses armées, du régime militaire, que je hais ; je méprise profondément celui qui peut, avec plaisir, marcher en rangs et formations, derrière une musique : ce ne peut être que par erreur qu'il a reçu un cerveau ; une moelle épinière lui suffirait amplement. On devrait, aussi rapidement que possible, faire disparaître cette honte de la civilisation. L'héroïsme sur commande, les voies de faits stupides, le fâcheux esprit de nationalisme, combien Je hais tout cela : combien la guerre me paraît ignoble et méprisable ; J'aimerais mieux me laisser couper en morceaux que de participer à un acte aussi misérable. En dépit de tout. Je pense tant de bien de l'humanité que Je suis

persuadé que ce revenant aurait depuis longtemps disparu si le bon sens des peuples n'était pas systématiquement corrompu, au moyen de l'école et de la presse, par les intéressés du monde politique et du monde des affaires. »

Attaquerez-vous Einstein, Monsieur Faber ? C'est plus dangereux que d'attaquer Vian, je vous préviens... Et ne me dites pas qu'Einstein est un idiot : les militaires eux-mêmes vont lui emprunter ses recettes, car ils reconnaissent sa supériorité, voir chapitre atomique. Ils n'ont pas l'approbation d'Einstein, vous le voyez – ce sont de mauvais élèves ; et ce n'est pas Einstein le responsable d'Hiroshima ni de l'empoisonnement lent du Pacifique. Ils vont chercher leurs recettes chez lui et s'empressent d'en oublier le mode d'emploi : les lignes ci-dessus montrent bien qu'elles ne leur étaient pas destinées. Vous avez oublié le mode d'emploi de ma chanson, monsieur Faber : mais je suis sans rancune, je suis prêt à vous échanger contre Einstein comme modèle à suivre si vous me prouvez que j'y gagne. C'est que je n'achète pas chat en poche.

Il y a encore un point sur lequel j'aurais voulu ne pas insister, car il ne vous fait pas honneur ; mais vous avez déclenché publiquement les hostilités ; vous êtes l'agresseur.

Pour tout vous dire, je trouve assez peu glorieuse – s'il faut parler de gloire – la façon dont vous me cherchez noise.

Auteur à scandale (pour les gens qui ignorent les brimades raciales), ingénieur renégat, ex-musicien de Jazz, ex-tout ce que vous voudrez (voir la presse de l'époque), je ne pèse pas lourd devant monsieur Paul Faber, conseiller municipal. Je suis une cible commode ; vous ne risquez pas grand-chose. Et vous voyez, pourtant. Loin de désert, j'essaie de me défendre. Si c'est comme cela que vous comprenez la guerre, évidemment, c'est pour vous une opération sans danger ? Mais alors pourquoi tous vos grands mots ? N'importe qui peut déposer une plainte contre n'importe qui – même si le second a eu l'approbation de la majorité. C'est généralement la minorité grincheuse qui proteste – et les juges lui donnent généralement raison, vous le savez ; vous jouez à coup sûr. Vous voyez, je ne suis même pas sûr que France-dimanche, à qui je l'adresse, publie cette lettre : que me restera-t-il pour lutter contre vos calomnies ? Ne vous battez pas comme ça, monsieur Faber, et croyez-moi : si je sais qu'il est un lâche, je ne me déroberai jamais devant un adversaire, même beaucoup plus puissant que

moi ; puisque c'est moi qui clame la prééminence de l'esprit sur la matière et de l'intelligence sur la brutalité, il m'appartiendra d'en faire la preuve – et si j'échoue, j'échouerais sans gloire, comme tous les pauvres gars qui dorment sous un mètre de terre et dont la mort n'a vraiment pas servi à donner aux survivants le goût de la paix. Mais de grâce, ne faites pas semblant de croire que lorsque j'insulte cette ignominie qu'est la guerre, j'insulte les malheureux qui en sont les victimes : ce sont des procédés caractéristiques de ceux qui les emploient que ceux qui consistent à faire semblant de ne pas comprendre ; et plutôt que de vous prendre pour un hypocrite j'ose espérer qu'en vérité, vous n'aviez rien compris et que la présente lettre dissipera heureusement les ténèbres. Et un conseil : si la radio vous ennue, tournez le bouton ou donnez votre poste ; c'est ce que j'ai fait depuis six ans ; choisissez ce qui vous plaît, mais laissez les gens chanter, et écouter ce qui leur plaît. C'est bien la liberté en général que vous défendiez quand vous vous battiez, ou la liberté de penser comme monsieur Faber ?

Bien cordialement, Boris Vian

JIDDU KRISHNAMURTI⁽³⁴⁾

Discours devant les Nations Unies (1985)

Jiddu Krishnamurti (1895-1986) est un philosophe d'origine indienne et promoteur d'une éducation alternative qui cherche à libérer l'esprit des conditionnements culturels, religieux et politiques. Sa pensée a une influence considérable sur les mouvements de contreculture des années 1960. Le « Discours devant les Nations Unies », prononcé en 1985 à l'occasion du quarantième anniversaire des Nations Unies, met l'accent sur la compréhension de soi comme chemin vers la compassion et l'amour entre les hommes.

Je suis censé parler de la Paix Mondiale au-delà du quarantième anniversaire des Nations Unies.

L'humanité, l'homme, a vécu sur cette terre durant cinquante mille ans, et peut-être beaucoup plus longtemps, ou pour une durée moins longue. Pendant tout cette longue évolution l'homme n'a pas trouvé la paix sur terre – « Pacem in Terris » a été prêché longtemps avant le christianisme, par l'hindouisme antique et les bouddhistes. Et pendant tout ce temps l'homme a vécu en conflit, non seulement en conflit avec son voisin mais avec des personnes de sa propre communauté, avec sa propre société, avec sa propre famille, il a lutté, combattu contre l'homme pendant les cinq mille dernières années, et peut-être davantage. Historiquement il y a eu des guerres pratiquement chaque année. Et nous sommes toujours en guerre. Je crois qu'il y a quarante guerres en cours à l'heure actuelle. Et la hiérarchie religieuse, non seulement les catholiques mais les autres groupes ont parlé du « Pacem in Terris », la paix sur terre, bienveillance parmi les hommes.

Elle n'est jamais survenue – la paix sur terre. Et ils ont parlé de la paix quand vous mourez et allez au Paradis et vous y avez la paix.

On se demande, si on veut être sérieux, pourquoi l'homme tue un autre être humain – au nom d'un dieu, au nom de la paix, au nom d'une certaine idéologie, ou pour son pays – quoi que cela puisse signifier – ou pour le roi et la reine, et tout le reste de cette affaire. Nous savons probablement tous ceci : que l'homme n'a jamais vécu sur cette terre, qui est lentement détruite, et pourquoi l'homme ne peut pas vivre en paix avec un autre être humain. Pourquoi il y a des nations séparées, ce qui est après tout un tribalisme exalté. Et les religions, que ce soit le christianisme, l'hindouisme, ou le bouddhisme, elles sont également en guerre les unes avec les autres. Les nations sont en guerre, les groupes sont en guerre, les idéologies, qu'elles soient russes, ou américaines, ou n'importe quelle autre catégorie d'idéologies, elles sont toutes en guerre les unes avec les autres, en conflit. Et après avoir vécu sur cette terre pendant tant de siècles, pourquoi l'homme ne peut-il pas vivre paisiblement sur cette terre merveilleuse ? Cette question a été posée maintes et maintes fois. Une organisation comme celle-ci a été formée autour de cette question. Quel est l'avenir de cette organisation particulière ? Après sa quarantième année, que va-t-il se passer à l'avenir ?

Le temps est un facteur étrange dans la vie. Le temps est très important pour nous tous. Et le futur est ce qu'est le présent. Le futur est maintenant, parce que le présent, qui est aussi le passé en train de se modifier, devient le futur. Cela a été le cycle du temps, le chemin du temps. Et maintenant, non pas dans encore 40 ans de cette organisation, mais maintenant, à l'heure actuelle, s'il n'y a aucun changement radical, aucune mutation fondamentale, le futur est ce qui est maintenant. Et cela a été historiquement prouvé, et nous pouvons le prouver dans notre vie quotidienne.

Ainsi la question est vraiment : si les êtres humains, vous et nous, assis sur l'estrade – je suis désolé d'être assis en haut – nous sommes des êtres humains ? Et tant que nous, les uns avec les autres, ou l'homme avec la femme, sommes en conflit perpétuel, il n'y aura aucune paix sur cette terre. On pourrait en parler sans fin. La hiérarchie catholique parle de « *pacem in terris* », en même temps ils ont été responsables des guerres effroyables dans le passé. Cent ans de guerres, de tortures, toutes sortes de choses

horribles qu'ils ont fait à l'homme. Ce sont tout les faits, les réalités, pas le souhait de l'orateur. Et les religions, sont tous les faits, les réalités, pas le souhait de l'orateur. Et des religions, y compris l'Islam, l'Hindouisme, le Bouddhisme, et ainsi de suite, elles ont eu leur propre sorte de guerre. Et le futur au delà du quarantième anniversaire est ce qui est en train de se passer maintenant.

On se demande si on réalise cela. Le présent est non seulement le passé, mais contient également le futur ; le passé se modifie constamment par le présent et projeté le futur. Si nous n'arrêtons pas les querelles, les luttes, l'antagonisme, la haine maintenant, tout sera pareil demain. Et vous pouvez étendre ce demain pendant mille années, il sera toujours demain.

Donc il nous incombe de nous demander si nous, en tant qu'êtres humains, seul ou en communauté, ou au sein d'une famille, si nous pouvons vivre paisiblement les uns avec les autres ? Les organisations n'ont pas résolu ce problème. Vous pouvez réorganiser mais la guerre continue toujours. Ainsi les organisations, que ce soit une organisation mondiale ou un genre particulier d'organisation pour apporter la paix, de tels organisations ne réussiront jamais parce que les êtres humains individuellement, collectivement, nationalement, sont en conflit. Les nations fortes, comme l'Amérique ou la Russie, sont en guerre les unes avec les autres – économiquement, idéologiquement, et réellement – même si pas encore en effusion de sang. Ainsi la paix ne pourra pas exister sur cette terre s'il y a des nationalités, ce qui, comme nous l'avons dit, revient au tribalisme exalté. Les nationalités procurent une certaine sécurité. L'homme a besoin de sécurité et il investit dans le nationalisme, ou dans une idéologie ou une croyance particulière. Les croyances, les idéologies et ainsi de suite, ont divisé l'homme. Et les organisations ne peuvent pas apporter la paix entre l'homme et l'homme parce qu'il croit en quelque chose, il croit en certaines idéologies, il croit en dieu et d'autres n'y croient pas.

Je me demande si on a jamais considéré, les religions basées sur un livre – comme le Coran ou la Bible – devenus très fanatiques, étroits et fondamentalistes. Et les religions comme l'Hindouisme et le Bouddhisme, elles ont beaucoup, beaucoup de livres, tous considérés sacrés, réels, directement de la bouche d'un dieu ! Elles ne sont pas aussi fanatiques, elles sont tolérantes, elles absorbent. Donc il y a ce conflit continuant : ceux qui

comptent, mettent leur foi dans les livres, et ceux qui ne mettent leur foi dans aucun livre. Ainsi il y a conflit entre le livre et ceux qui acceptent de multiples livres. Je me demande si on se rend compte du tout ceci.

Et nous demandons profondément, si nous sommes totalement sérieux, si vous et moi, et ceux d'entre nous qui sommes impliqués dans les organisations, pouvons vivre en paix les uns avec les autres ? La paix a besoin de beaucoup d'intelligence, pas simplement des manifestations contre une forme particulière de guerre, contre une bombe atomique ou nucléaire et ainsi de suite. Tels sont les produits issus d'esprits, les cerveaux qui sont retranchés dans le nationalisme, sous certaines formes particulières de croyance, idéologie, ainsi ils fournissent des armements – les Puissants, que ce soit la Russie, l'Amérique, ou l'Angleterre ou la France – des armements au reste du monde, et ils parlent également de la paix, fournissant en même temps des armements.

C'est un vaste monde cynique et le cynisme ne peut jamais tolérer l'affection, le soin, l'amour. Je pense que nous avons perdu cette qualité – la qualité de compassion. Ne pas analyser ce qui est la compassion – ça peut être analysé très facilement. Vous ne pouvez pas analyser l'amour. L'amour n'est pas à la portée du cerveau, parce que le cerveau est l'instrument de la sensation, il est le centre de toutes les réactions et actions, et nous essayons de trouver la paix, l'amour, dans cette région limitée. Ce qui signifie que la pensée n'est pas l'amour parce que la pensée est basée sur l'expérience, qui est limitée, et sur la connaissance, qui est toujours limitée, que ce soit maintenant ou à l'avenir. La connaissance est donc toujours limitée. Et ayant de la connaissance, qui est contenue dans le cerveau comme mémoire, de cette mémoire ressort la pensée. Ceci peut être observé très simplement et facilement si on s'examine soi-même, si on observe sa propre activité de pensée, d'expérience, de connaissance. Vous n'avez besoin à lire aucun livre, ou devenir un spécialiste pour comprendre votre propre manière de penser, de vivre.

Ainsi la pensée est toujours limitée, que ce soit maintenant ou dans le futur. Et nous essayons de résoudre tous nos problèmes, qu'ils soient technologiques, religieux, ou personnels par l'activité de la pensée. Sûrement, la pensée n'est pas amour, l'amour n'est pas une sensation ou un plaisir, il n'est pas le résultat du désir. Il est quelque chose d'entièrement différent. Pour arriver à cet amour, qui est compassion, qui a sa propre

intelligence, on doit se comprendre, ce que nous sommes – pas à l’aide des analystes, mais en comprenant nos propres peines, nos propres plaisirs, nos propres croyances.

Vous savez, où que vous alliez, partout dans le monde, l’humanité, les êtres humains souffrent, pour différentes raisons – cela peut être un incident insignifiant ou très très profond, qui cause de la douleur, de la peine. Et chaque être humain sur cette terre traverse un incident à petite échelle, ou un terrible incident, comme la mort. Et la douleur est partagée par toute l’humanité, elle n’est pas votre douleur ou la mienne, c’est la douleur de l’humanité, l’anxiété, la douleur, la solitude, le désespoir, l’agressivité de l’humanité. Ainsi vous, et moi, nous sommes le reste de l’humanité, nous ne sommes psychologiquement pas des êtres humains distincts. Vous pouvez être une femme, ou un homme, vous pouvez être grand, basané, petit et ainsi de suite, mais intérieurement, psychologiquement, ce qui est bien plus important, nous sommes le reste de l’humanité. Vous êtes le reste de l’humanité, et ainsi si vous tuez votre prochain, si vous êtes en conflit avec votre prochain, vous vous détruisez vous-même. Vous pouvez observer cela très très soigneusement si vous regardez en vous-même sans aucune déformation.

Donc il peut y avoir la paix uniquement lorsque l’humanité, lorsque vous et moi, nous n’avons aucun conflit en nous-mêmes. Et vous pourriez dire, “S’il y en a un qui achève, ou s’approche de la fin de tout conflit en lui-même, comment cela affectera-t-il le reste de l’humanité?”. C’est une question très très vieille. Elle a été posée des milliers d’années avant le Christ, s’il a jamais existé. Et nous devons nous demander si intérieurement la douleur, la peine et l’anxiété et tout le reste pourront jamais prendre fin. Si on s’applique, observe, regarde avec une grande attention, comme vous regardez avec une attention considérable quand vous vous peignez ou vous rasez, avec cette qualité d’attention intense, vous pouvez vous observer vous-même – toutes les nuances, les subtilités. Le miroir est votre relation avec les êtres humains. Dans ce miroir vous pouvez vous voir exactement comme vous êtes. Mais la plupart d’entre nous, nous sommes effrayés de voir ce que nous sommes, et ainsi nous développons graduellement une résistance, de la culpabilité, et tout le reste de cette affaire. Aussi nous ne demandons jamais une liberté totale – non pas de faire ce que vous voulez,

mais d'être libéré du choix. Là où il y a des choix multiples, il y a des confusions multiples.

Ainsi nous pouvons vivre sur cette terre, « *Pacem in Terris* », avec une grande compréhension de l'humanité, ce qui est de se comprendre soi-même profondément, et non selon quelconque psychologue ou analyste. Eux aussi, ils doivent être analysés. Alors nous pouvons, sans nous tourner vers des professionnels, observer nos particularités, tendances, comme de simples profanes. Notre cerveau – l'orateur n'est pas un spécialiste du cerveau – notre cerveau a été conditionné à faire la guerre, à haïr, à être en conflit. Il a été conditionné au cours de cette longue période d'évolution. Est-ce que le cerveau avec ses cellules, qui contiennent tous les souvenirs, est-ce que ce cerveau peut se libérer de son propre conditionnement ? Vous savez qu'il est très simple de répondre à une telle question. Si vous êtes allé vers le nord tous les jours de votre vie, comme l'humanité est allée dans cette direction particulière qui est le conflit, et que quelqu'un arrive et vous dit "cela ne mène nulle part". Il est sérieux, et peut-être que vous aussi, vous êtes sérieux. Alors il dit « Allez au sud, allez à l'est, dans n'importe quelle direction que celle-ci ». Et quand vous vous éloignez de cette direction, il y a une mutation dans les cellules cérébrales elles-mêmes parce que vous avez brisé le schéma. Et ce schéma doit être brisé maintenant, pas dans quarante ou cent ans. Est-ce que les êtres humains auraient la vitalité, l'énergie, de se transformer en des êtres humains civilisés, qui ne se tuent pas les uns les autres ?

Le Manifeste de Séville (1989) (35)

Diffusé par décision de la Conférence générale de l'UNESCO à sa vingt-cinquième session, réunie à Paris le 16 novembre 1989, le Manifeste de Séville se donne pour ambition de mettre un terme aux principales théories scientifiques erronées sur la nature belliqueuse des hommes. Ni l'évolution, ni nos ancêtres les animaux, ni notre instinct, ni même nos gènes ou notre cerveau ne suffisent à expliquer les violences que se livrent les êtres humains. Une négation claire d'un évolutionnisme pessimiste, pour établir les bases essentielles d'une humanité en paix.

INTRODUCTION

Croyant qu'il relève de notre responsabilité en tant que chercheurs dans diverses disciplines d'attirer l'attention sur les activités les plus dangereuses et les plus destructrices de notre espèce, à savoir la violence et la guerre, reconnaissant que la science est un produit de la culture qui ne peut avoir un caractère définitif englobant l'ensemble des activités humaines, exprimant notre gratitude pour le soutien que nous avons reçu des autorités de Séville et des représentants espagnols de l'UNESCO, nous, les universitaires soussignés, originaires du monde entier et appartenant à des disciplines particulièrement concernées, nous nous sommes réunis et sommes parvenus au manifeste suivant sur la violence. Dans ce manifeste, nous contestons un certain nombre de soi-disant découvertes biologiques qui ont été utilisées par des personnes, y compris dans nos domaines respectifs, pour justifier la violence et la guerre. Parce que l'utilisation de ces « découvertes » a créé un climat de pessimisme dans nos sociétés, nous proclamons que la dénonciation publique et réfléchie de telles manipulations constitue une contribution importante à l'Année internationale de la paix.

Le mauvais usage de faits et théories scientifiques dans le but de légitimer la violence et la guerre, sans être un phénomène nouveau, est étroitement associé à l'avènement de la science moderne. Par exemple, la théorie de l'évolution a ainsi été « utilisée » pour justifier non seulement la

guerre, mais aussi le génocide, le colonialisme et l'élimination du plus faible.

Nous exprimons notre point de vue sous la forme de cinq propositions. Nous sommes parfaitement conscients que bien d'autres questions touchant à la violence et la guerre pourraient être également discutées dans le cadre de nos disciplines, mais nous en restons volontairement à ce que nous considérons une première étape essentielle.

PREMIÈRE PROPOSITION

IL EST SCIENTIFIQUEMENT INCORRECT que nous ayons hérité de nos ancêtres les animaux une propension à faire la guerre. Bien que le combat soit un phénomène largement répandu au sein des espèces animales, on ne connaît que quelques cas au sein des espèces vivantes de luttes destructrices intra-espèces entre des groupes organisés. En aucun cas, elles n'impliquent le recours à des outils utilisés comme armes. Le comportement prédateur s'exerçant à l'égard d'autres espèces, comportement normal, ne peut être considéré comme équivalent de la violence intra-espèces. La guerre est un phénomène spécifiquement humain qui ne se rencontre pas chez d'autres animaux.

Le fait que la guerre ait changé de manière aussi radicale au cours des temps prouve bien qu'il s'agit d'un produit de la culture. C'est principalement au travers du langage qui rend possibles la coordination entre les groupes, la transmission de la technologie et l'utilisation des outils que s'établit la filiation biologique de la guerre. La guerre est d'un point de vue biologique possible mais n'a pas un caractère inéluctable comme en témoignent les variations de lieu et de nature qu'elle a subies dans le temps et dans l'espace. Il existe des cultures qui depuis des siècles n'ont pas fait la guerre et d'autres qui à certaines périodes l'ont faite fréquemment puis ont vécu en paix durablement.

DEUXIÈME PROPOSITION

IL EST SCIENTIFIQUEMENT INCORRECT de dire que la guerre ou toute autre forme de comportement violent soit génétiquement programmée dans la nature humaine. Si des gènes sont impliqués à tous les niveaux du fonctionnement du système nerveux, ils sont à la base d'un potentiel de développement qui ne se réalise que dans le cadre de l'environnement social et écologique. Si incontestablement les individus sont différemment prédisposés à subir l'empreinte de leur expérience, leurs personnalités sont néanmoins la résultante de l'interaction entre leur dotation génétique et les conditions de leur éducation. En dehors de quelques rares états pathologiques, les gènes ne conduisent pas à des individus nécessairement prédisposés à la violence. Mais le contraire est également vrai. Si les gènes sont impliqués dans nos comportements, ils ne peuvent à eux seuls les déterminer complètement.

TROISIÈME PROPOSITION

IL EST SCIENTIFIQUEMENT INCORRECT de dire qu'au cours de l'évolution humaine une sélection s'est opérée en faveur du comportement agressif par rapport à d'autres types. Dans toutes les espèces bien étudiées, la capacité à coopérer et à accomplir des fonctions sociales adaptées à la structure d'un groupe détermine la position sociale de ses membres. Le phénomène de « dominance » implique des liens sociaux et des filiations ; il ne résulte pas de la seule possession et utilisation d'une force physique supérieure, bien qu'il mette enjeu des comportements agressifs. Lorsque, par la sélection génétique de tels comportements ont été artificiellement créés chez des animaux, on a constaté l'apparition rapide d'individus hyperagressifs ; ceci permet de penser que dans les conditions naturelles la pression en faveur de l'agressivité n'avait pas naturellement atteint son niveau maximal. Lorsque de tels animaux hyperagressifs sont présents dans un groupe, soit ils détruisent la structure sociale, soit ils en sont éliminés. La violence n'est inscrite ni dans notre héritage évolutif ni dans nos gènes.

QUATRIÈME PROPOSITION

IL EST SCIENTIFIQUEMENT INCORRECT de dire que les hommes ont « un cerveau violent » bien que nous possédions en effet l'appareil neuronal nous permettant d'agir avec violence, il n'est pas activé de manière automatique par des stimuli internes ou externes. Comme chez les primates supérieurs et contrairement aux autres animaux, les fonctions supérieures neuronales filtrent de tels stimuli avant d'y répondre. Nos comportements sont modelés par nos types de conditionnement et nos modes de socialisation. Il n'y a rien dans la physiologie neuronale qui nous contraigne à réagir violemment.

CINQUIÈME PROPOSITION

IL EST SCIENTIFIQUEMENT INCORRECT de dire que la guerre est un phénomène instinctif ou répond à un mobile unique. L'émergence de la guerre moderne est le point final d'un parcours qui, débutant avec des facteurs émotionnels, parfois qualifiés d'instincts, a abouti à des facteurs cognitifs. En effet, la guerre moderne met en jeu l'utilisation institutionnalisée d'une part de caractéristiques personnelles telles que l'obéissance aveugle ou l'idéalisme, et d'autre part d'aptitudes sociales telles que le langage ; elle implique enfin des approches rationnelles telles que l'évaluation des coûts, la planification et le traitement de l'information. Les technologies de la guerre moderne ont accentué considérablement le phénomène de la violence, que ce soit au niveau de la formation des combattants ou de la préparation psychologique à la guerre des populations. Du fait de cette amplification, on a tendance à confondre les causes et les conséquences.

CONCLUSION

Nous proclamons en conclusion que la biologie ne condamne pas l'humanité à la guerre, que l'humanité au contraire peut se libérer d'une vision pessimiste apportée par la biologie et, ayant retrouvé sa confiance, entreprendre, en cette Année internationale de la paix et pour les années à venir, les transformations nécessaires de nos sociétés. Bien que cette mise en œuvre relève principalement de la responsabilité collective, elle doit se fonder aussi sur la conscience d'individus dont l'optimisme comme le pessimisme sont des facteurs essentiels. Tout comme « les guerres commencent dans l'esprit des hommes », la paix également trouve son origine dans nos esprits. La même espèce qui a inventé la guerre est également capable d'inventer la paix. La responsabilité en incombe à chacun de nous.

NELSON MANDELA

Discours d'investiture à la présidence de l'Afrique du Sud (1994)⁽³⁶⁾

Le 27 avril 1994, Nelson Mandela est élu avec 62,2% des voix et devient le premier président noir de l'Afrique du Sud. Dans son discours d'investiture Mandela rend hommage aux héros de la lutte contre l'apartheid et en appelle à l'unité nationale. La société future sera bâtie par des hommes et des femmes libres dans la dignité et la paix. Un moment vibrant dans l'histoire du XX^{ème} siècle.

Majestés, Altesses, invités distingués, camarades et amis,

Aujourd'hui, nous tous, par notre présence ici et par nos célébrations dans d'autres régions de notre pays et du monde, nous conférons gloire et espoir à une liberté tout juste née.

De l'expérience d'un désastre humain inouï qui a duré beaucoup trop longtemps, doit naître une société dont toute l'humanité sera fière.

Nos actions quotidiennes, en tant que simples Sud-Africains, doivent susciter une réalité sud-africaine concrète qui renforcera la foi de l'humanité en la justice, confirmera sa confiance en la noblesse de l'âme humaine et maintiendra tous nos espoirs envers une vie glorieuse pour tous.

Tout ceci, nous le devons tant à nous-mêmes qu'aux peuples du monde qui sont si bien représentés ici, aujourd'hui.

Je n'hésite pas à dire à mes compatriotes que chacun d'entre nous est aussi intimement attaché à la terre de ce beau pays que le sont les célèbres jacarandas de Pretoria et les mimosas du *bushveld*.

Chaque fois que l'un d'entre nous touche le sol de ce pays, nous ressentons un sentiment de renouveau personnel. L'humeur nationale change avec les saisons.

Nous sommes mus par un sentiment de joie et d'euphorie lorsque l'herbe verdit et que les fleurs s'épanouissent.

Cette unité spirituelle et physique que nous partageons tous avec cette patrie commune explique l'intensité de la douleur que nous avons tous portée dans nos cœurs lorsque nous avons vu notre pays se déchirer dans un conflit terrible, et lorsque nous l'avons vu rejeté, proscrit et isolé par les peuples du monde, précisément parce qu'il était devenu la base universelle de l'idéologie et de la pratique pernicieuse du racisme et de l'oppression raciale.

Nous, le peuple d'Afrique du Sud, nous sentons profondément satisfaits que l'humanité nous ait repris en son sein, et que le privilège rare d'être l'hôte des nations du monde sur notre propre terre nous ait été accordé, à nous qui étions hors-la-loi il n'y a pas si longtemps.

Nous remercions tous nos distingués invités internationaux d'être venus prendre possession avec le peuple de notre pays de ce qui est, après tout, une victoire commune pour la justice, la paix, la dignité humaine.

Nous sommes sûrs que vous continuerez à être à nos côtés lorsque nous aborderons les défis de la construction de la paix, de la prospérité, de la démocratie, et que nous nous attaquerons au sexisme et au racisme.

Nous apprécions infiniment le rôle qu'ont joué les masses de nos concitoyens et leurs dirigeants politiques, démocratiques, religieux, féminins, jeunes, économiques, traditionnels et autres pour parvenir à cette conclusion. Et parmi eux se trouve notamment mon second vice-président, l'honorable Frederik Willem De Klerk.

Nous aimerions également rendre hommage à nos forces de sécurité, tous grades confondus, pour le rôle distingué qu'elles ont joué en protégeant nos premières élections démocratiques et la transition vers la démocratie des forces sanguinaires qui refusent toujours de voir la Lumière.

Le temps est venu de panser nos blessures.

Le moment est venu de réduire les abîmes qui nous séparent.

Le temps de la construction approche.

Nous avons enfin accompli notre émancipation politique. Nous nous engageons à libérer tout notre peuple de l'état permanent d'esclavage à la pauvreté, à la privation, à la souffrance, à la discrimination liée au sexe ou à toute autre discrimination.

Nous avons réussi à franchir le dernier pas vers la liberté dans des conditions de paix relative. Nous nous engageons à construire une paix durable, juste et totale.

Nous avons triomphé dans notre effort pour insuffler l'espoir dans le cœur de millions de nos concitoyens. Nous prenons l'engagement de bâtir une société dans laquelle tous les Sud-Africains, blancs ou noirs, pourront marcher la tête haute sans aucune crainte au fond de leur cœur, assurés de leur droit inaliénable à la dignité humaine – une nation arc-en-ciel en paix avec elle-même et avec le monde.

Comme gage de son engagement dans le renouveau de notre pays, le nouveau gouvernement transitoire d'unité nationale examinera, comme cas d'urgence, la question de l'amnistie pour plusieurs catégories de concitoyens qui purgent actuellement des peines d'emprisonnement.

Nous dédions ce jour à tous les héros, hommes et femmes, de ce pays et du reste du monde qui ont sacrifié, de diverses manières, et mis en jeu leur vie afin que nous puissions être libres. Leurs rêves sont devenus réalité. La liberté est leur récompense.

Nous sommes à la fois rendus modestes et exaltés par l'honneur et le privilège que vous, citoyens d'Afrique du Sud, nous avez conféré, en tant que premier président d'un gouvernement uni, démocratique, non-racial et non-sexiste, de conduire notre pays hors de la vallée des ténèbres.

Nous comprenons bien qu'il n'y a pas de voie facile vers la liberté. Nous savons bien que nul d'entre nous agissant seul ne peut obtenir la réussite. Nous devons donc agir ensemble en tant que peuple uni, pour la réconciliation nationale, pour la construction de la nation, pour la naissance d'un nouveau monde.

Que la justice soit présente pour tous !

Que la paix soit là pour tous !

Que le travail, le pain, l'eau et le sel soient à la disposition de tous !

Que chacun sache cela, car tant le corps que l'esprit et l'âme ont été libérés pour leur plein épanouissement !

Que jamais, au grand jamais ce beau pays ne subisse l'oppression de l'un par l'autre et ne souffre l'indignité d'être le pestiféré du monde.

Que règne la liberté !

Le soleil ne se couchera jamais sur une réussite humaine si glorieuse.

Dieu bénisse l'Afrique.

Merci.

KHALED BENTOUNES

Pour un Islam de Paix (2010)[\(37\)](#)

Écrivain, conférencier et pédagogue, le Cheikh Khaled Bentounes, né à Mostaganem (Algérie) en 1949, est le guide spirituel de la confrérie soufie Alawiyya depuis 1975. De passage à Genève en octobre 2010 à l'occasion du Congrès intitulé « Un islam spirituel libre et responsable », cet acteur engagé du dialogue inter-religieux prononce ici un discours en faveur d'une meilleure écoute et d'une plus grande connaissance de l'islam spirituel. Un appel à un « Jihâd majeur », impliquant les valeurs universelles de fraternité et d'humanité pour la construction d'une culture de paix partagée.

Cette rencontre organisée par la branche suisse de l'association AISA est la continuité d'un combat mené depuis des années pour faire entendre et connaître la voix et l'héritage de l'islam 'spirituel'. Elle est aussi un écho du grand rassemblement qui s'est tenu à Mostaganem en juillet 2009 pour célébrer le centenaire de la Tariqa Alâwiyya. Cet héritage qui remonte aux sources même du message mohammédien nous invite à nous interroger sur l'essence de l'islam, sa pratique, sa vision et sa contribution au dialogue, à la justice, à la fraternité, à la paix d'une humanité de plus en plus complexe en devenir. Le philosophe Edgar Morin nous dit dans son livre *l'inhumanité de l'humanité*: « rien n'est assuré, y compris le pire ». « Car l'agressivité est une constante de l'espèce humaine et tous les massacres de notre histoire prouvent que nous sommes une espèce criminelle. Alors que dans le monde animal on se tue pour se nourrir ou se défendre, la violence meurtrière se débride chez l'homme, si elle n'est pas régulée par l'affectif, le rationnel, le social et le culturel qui ont heureusement institué barrières et tabous à la violence. En cela Morin a raison de parler de l'inhumanité de l'humanité » disait Marc de Smedt[\(38\)](#).

Comment résoudre ce dilemme qui caractérise l'homme à être tout à la fois l'incarnation de la plus profonde et belle sagesse et de la plus cruelle et inhumaine démente. Étant soumis à la fois à l'instinct de notre origine antérieure (minérale, végétale, animale), à l'environnement extérieur dû au poids de l'héritage de nos cultures et de la société en perpétuel changement

et enfin à notre intériorité qui interpelle en permanence notre conscience. En définitive ce qui détermine et valorise en nous l'être humain n'est-il pas avant tout son état de conscience ? Peu importe sa race, sa couleur, sa philosophie ou sa religion. C'est la prise de conscience de soi, du sens et des valeurs qui le fondent, qui le distingue parmi ses semblables et nourrit son idéal humain.

Devant les défis majeurs auxquels est confrontée l'humanité d'aujourd'hui, les crises perpétuelles et constantes qui secouent le système né d'une globalisation et devant une modernité caractérisée par un consumérisme débridé du n'importe comment et du n'importe quoi. « Avez-vous entendu, en vous de « confuses paroles », écouté battre votre cœur, donné du sens à votre vie ? Avez-vous pensé que poésie, musique, peinture, la danse et la calligraphie, la sculpture, tous les arts enfin étaient une prière, religieuse ou profane, une révélation, celle des richesses inconnues que l'homme porte en lui, celles de la création ? » disait Pierre Seghers dans l'introduction du livre *La motte Adam* d'Alfred Sapin.

Aujourd'hui à chacun de nous s'impose un choix, le choix des chemins et des solutions qui s'offrent à nous pour gérer le présent et anticiper l'avenir. Chacun est mis en face de sa responsabilité, de sa liberté et de son rôle dans la vie et dans le monde devant les conflits actuels. Tous les acteurs de la société (politique, culturel, économique, social, scientifique, religieux, médiatique, etc.) sont invités à réfléchir et à agir ensemble en partenaires égaux et responsables. Une réforme intérieure, indépendante de tous préjugés (raciaux, culturels ou religieux) pour développer et accompagner une humanité naissante, aux vertus et aux valeurs universelles faites d'amour et de fraternité. Dans un article paru dans *nouvelles clefs* d'octobre – novembre 2010 intitulé l'intelligence collective, Monsieur Patrice Van Eersel nous dit : « à Homo sapiens succède Homo communicans, qui évolue dans un nouvel espace anthropologique. Après l'espace de la Terre (l'homme préhistorique), l'espace du territoire (l'homme du Néolithique) et l'espace de la marchandise (l'homme de la Renaissance), l'espace du savoir est en train de nous faire basculer dans une dimension encore jamais vue, où la valeur réside désormais davantage dans la connaissance que dans le capital ou le travail. Reliés les uns aux autres par le World Wide Web, qui pénètre jusque dans nos vies intimes, nous traversons selon Levy, un

passage aussi puissant que celui de l'invention de l'écriture, il y a 7000 ou 8000 ans.

Cette mutation intensifie notre intelligence collective, que le visionnaire définit en trois points :

Chacun sait quelque chose ;

Nul ne sait tout ;

L'échange est la clef de tout progrès

Face à de nouvelles perspectives qui s'offrent à nous comment mettre de l'ordre dans ce désordre à travers des informations de plus en plus nombreuses ? Comment permettre à cette intelligence collective de participer au développement personnel et individuel vers une gestion plus responsable par un consensus général et un consentement mutuel en prenant en compte la diversité culturelle-religieuse avec tout le poids du passé qui la rattache à des traditions et des coutumes parfois antagoniques ?

Comment par exemple dépasser l'intelligence clanique limitée à un espace et un nombre d'individus qui se reconnaissent, parlent la même langue dans un environnement géographique limité ?

De plus avec le poids de l'héritage des états nations fondés sur un système pyramidal dirigé par une minorité assujettie à la répartition des fonctions, des responsabilités, des pouvoirs, des richesses et une hiérarchie sociale qui s'inscrit dans les mémoires depuis la construction des pyramides jusqu'à nos jours. Mais cette réalité sous-estime le potentiel humain et engendre une complexité qui désormais la dépasse.

C'est dans beaucoup de pays où des peuples souffrent d'un manque de démocratie évoluant dans une société fondée sur le non-respect des droits les plus élémentaires, que des conflits armés continuent de faire couler le sang de nombreux innocents, que certains subissent la spoliation de leurs terres et la non reconnaissance de leur dignité à avoir un état. La spéculation à outrance enrichit une minorité sur la souffrance du plus grand nombre, alimentant un système financier en faillite qui mène le monde vers un déséquilibre croissant alors qu'un tiers des avoirs financiers et des compétences scientifiques sont consacrés à la production d'armements de plus en plus destructeurs.

Face aux innombrables crises et défis qui nous assaillent, certains pensent que l'intelligence collective est devenue un concept clef auquel s'accroche de plus en plus d'espoir. Elle devrait nous dit Patrice Van Eersel « pouvoir résoudre bien des problèmes – impasses écologiques et grandes injustices – puisque sa logique enseigne à l'individu que son intérêt, même égoïste, est d'aider l'autre dans son épanouissement.... Nous sommes donc en train de muter vers une intelligence collective globale, qui retrouve les qualités de l'intelligence originelle, tout en les intégrant au « village planétaire » du cyberspace. L'esprit de coopération y est de mise, ce qui signifie obligatoirement un travail personnel d'introspection et d'initiation à la communication non violente. »

Ceci nous amène à nous interroger sur le choix et les buts de notre rencontre aujourd'hui dans cette ville-république du canton de Genève. Le choix de ce pays pour débattre de l'avenir qui nous concerne tous ainsi que les générations à venir n'est pas fortuit. Ce pays, la Suisse est, comme vous le savez, constitué de plusieurs cantons qui se sont fédérés après une sanglante guerre de religion. Son fédérateur n'était ni un prince politique, ni un prêtre d'aucune église. C'était un paysan père d'une famille nombreuse, Nicolas de Flue (1417 -1487) un ermite qui s'est retiré du monde pour prier et méditer. Depuis son intervention en 1481, la prospérité de la fédération helvétique repose, sur sa neutralité, l'égalité de ses citoyens, la paix, la sécurité entre eux et avec leurs voisins. Cela a évité au peuple de ce pays de vivre et de subir l'horrible souffrance et la destruction qu'a vécu le monde pendant les deux guerres mondiales qu'ont connues la plupart des pays dans le monde au XXème siècle. De ce petit pays se sont levées des voix contre les injustices, les tortures et les violations des droits humains et c'est en ce lieu que furent négociés les accords de paix qui aboutirent à l'indépendance de plusieurs pays dont les accords d'Évian, en mars 1962, qui consacrèrent la libération de mon pays l'Algérie. Sans oublier que c'est dans ce pays aussi que le soufisme de la voie alâwiyya a pris racine en 1935. Quant aux buts recherchés et espérés à travers cette rencontre dans cette capitale du monde, siège de nombreuses institutions et ONG internationales, c'est que notre appel soit entendu de tous et qu'au cœur de l'Europe où est née cette initiative de paix et d'espérance, des hommes et des femmes de toutes origines et de toutes confessions conscients des enjeux dont dépend le futur, tissent des liens de fraternité et de paix durable. Mais comment promouvoir cette paix ? Comment la rendre opérative par des actions concrètes et

efficaces ? Comment parler de paix à ceux qui souffrent dans leur chair et qui voient que leurs droits et leur dignité sont bafoués tous les jours ? Et c'est là que nous nous retournons vers cette sagesse millénaire, héritage commun de toute l'humanité : vers une spiritualité active dont les fondements sont la sacralité de la vie, l'altruisme, le don de soi, l'abstention de faire à l'autre ce qu'on ne veut pas qu'on nous fasse et l'altérité dans le respect d'autrui ; car nous sommes les miroirs les uns des autres et chacun de nous a besoin de l'autre pour se découvrir à soi. En chacun de nous se trouve le meilleur et le pire, comment éviter le pire et faire grandir en nous le meilleur, ce meilleur le plus généreux et le plus noble chez l'être humain.

En chacun de nous se trouve une partie de la réponse à ces questions et chacun de nous peut apporter sa pierre à l'édification de cette espérance. En tant que musulman, je m'adresse d'abord aux miens. En janvier 2001 nous avons organisé au siège de l'UNESCO sur deux jours, une conférence internationale dont le thème était : « pour un islam de paix ». Les actes de ce colloque ont été publiés aux éditions Albin Michel dans *Question de n° 126*. La suite des événements, dans la même année, confirma nos craintes et nos préoccupations concernant une frange minoritaire et radicale qui s'inspire d'une exégèse essentiellement politique du Coran. En effet ces derniers taxent les dirigeants des pays islamiques, ainsi que le reste de la communauté musulmane qui n'adhère pas à leur thèse de dénégation et d'impiété parce qu'ils ne mettent pas en œuvre dans leur société les prescriptions de la Sharia islamique. Ils se donnent ainsi le droit de désobéir aux lois qui régissent les états, voire de se révolter contre eux et appellent à un jihâd en Dieu pour faire triompher par la force leurs idées. Or, le monde et principalement l'Occident ne prit conscience de la gravité de cette situation que neuf mois après. Le choc produit par les attentats du 11 septembre 2001 produisit une onde de choc qui ne cesse de soulever des vagues successives d'indignation, de mépris et de rejet de l'islam, de sa civilisation et de son message authentique universel. Chaque musulman, où qu'il se trouve se sent atteint dans la dignité de sa foi. Il est devenu malgré lui, un terroriste en puissance, que l'on voudrait cacher dans l'ombre, prêt à surgir à tout moment pour commettre un attentat. La médiatisation à outrance, la confusion volontairement entretenue entre Islam et islamisme, une islamophobie rampante et contagieuse engendrent au quotidien une pression psychologiquement insupportable : le poids de la culpabilité doublé d'un péril vert déferlant sur l'Europe et l'Occident à travers la théorie des

chocs des civilisations. L'Islam égal violence, égal régression, égal incompatibilité avec la modernité et la paix mondiale. Une simplification de l'histoire et du vécu commun. Un oubli de l'apport civilisationnel qu'a produit et transmis à l'Europe de la Renaissance dans l'art, la culture, les sciences, la philosophie, ce monde musulman désormais replié sur lui-même et qui semble dormir depuis lors. Par contre, il faut saluer l'objectivité d'auteurs et de penseurs occidentaux qui ont analysé et comparé les différentes époques et les espaces géographiques du monde islamique où vivaient des communautés juives et chrétiennes sous le statut de la « Dhimmah ». Statut des minorités protégées. Ils conclurent : « si des exemples de discrimination confessionnelle ont bel et bien existé sous certains califes postérieurs, force est de constater qu'ils ne sauraient être comparés aux massacres religieux en Occident de l'époque, d'autant plus que la coexistence l'a toujours emporté sur des mesures de discrimination car les gens du peuple finissaient toujours par rendre caduques de telles prescriptions qui ne reflètent ni l'essence de l'Islam ni les traditions de cet Orient multiracial et multiconfessionnel. »

Comment relever le défi de restaurer l'image de cette religion sans revenir à l'essence spirituelle de son message, si l'ensemble de la Oumma islamique demeure silencieuse et tétanisée ; si son élite religieuse et intellectuelle ne démontre pas par les textes scripturaires et juridiques la faiblesse des arguments de ceux qui soutiennent cette frange djihâdiste et ses connaissances superficielles subjectives. Notamment quand il s'agit d'aborder une question aussi grave et délicate que le jihâd. Comment convaincre les chercheurs et les écrivains, les journalistes sérieux de l'Occident, plus particulièrement quand il s'agit d'aborder des questions de controverse soulevées par la problématique générale du jihâd ? En effet l'action, l'activisme ou le militantisme de ceux qui prônent le jihâd ne vise en fait que le pouvoir. Ils voient l'essentiel de ce principe qu'est le jihâd en Islam qui préconise l'effort sur soi à pacifier ses passions et parfaire ses actions. Le mot jihâd dont la racine étymologique est Jadd (force), donc de chercher en soi l'énergie et la force créatrice de s'améliorer et d'améliorer la société dans laquelle on vit. Or, comment peut-on s'améliorer et améliorer la société sinon que par un effort constant à combattre l'ignorance et à rechercher la connaissance ? Par un effort de justice politique, sociale et universelle, car « l'injustice » comme l'a dit le Prophète « est sous l'aisselle de tout homme. C'est l'exercice du pouvoir qui la dévoile ». Dans l'Islam

traditionnel cette mission éducative était confiée à des imams prédicateurs. Par leur savoir des principes, des règles, des critères et des normes de la prédication (Da'wa), ils exhortaient les fidèles à la miséricorde, à l'indulgence, à la justice, à condamner l'injustice commise à l'encontre de toute personne y compris les adeptes des autres religions. Leur enseignement était en premier lieu de veiller à la paix et à l'unité de la société humaine et d'ordonner le convenable (al-ma'rûf) et de proscrire le blâmable (al-munkar), ce qui signifie littéralement ce qui est reconnu par tous comme convenable (al-ma'rûf) et ce qui est rejeté par tous comme blâmable (al-munkar). L'objectif d'un tel jihâd prédicatif, éducatif est de faire prévaloir la morale universelle qui commande le bien et les préceptes qui préservent l'humanité pour ne pas sombrer dans l'anarchie et le désordre. C'est promouvoir une société bâtie sur la piété, la pureté, la sincérité, la justice, la fidélité à la miséricorde divine et rattachée au principe du Tawhîd (l'unicité) qui rappelle à chaque être l'égalité des hommes devant Dieu. Ce jihâd appelé majeur par rapport au jihâd mineur qui est défensif appelle l'être à vivre une paix partagée prévalant dans une société coopérative au sein de laquelle sont exercées des activités dans le partenariat. Paix sociale prélude à une paix internationale et politique. Les traits pertinents d'une telle paix nous invitent à la coopération, à la coexistence, au consentement mutuel, à l'entente, à la cohésion, à la transparence, à la solidarité entre tous et entre les générations. Cet humanisme préconisé par ce jihâd que l'Émir Abdelkader appelle le droit de l'humanité lors de l'émeute de Damas en 1863, est pétrie par la miséricorde et l'amour de Dieu. Le constat est que cette prédication du jihâd a peu d'intérêt pour les radicalistes. Ceux-ci se contentent de mener une action d'endoctrinement au sein de groupes ou de groupuscules cloisonnés, préférant s'isoler d'une société islamique devenue pour eux jahilite (ignorante) et mécréante et prenant les pays islamiques pour des pays de kufr (dénégation) et d'infidélité ce qui justifie la guerre. Si nous retenons que parmi les multiples facettes du jihâd existe le jihâd défensif ou belliqueux, il est prescrit comme le souligne la grande majorité des juristes musulmans pour défendre quelque chose d'existant, une patrie, un bien, un honneur. Il ne saurait l'être pour créer une chose inexistante. Autrement dit le jihâd belliqueux armé ne saurait être un moyen d'établir un état ou un régime islamique car le pays de l'Islam se construit par un jihâd prédicatif basé sur le dialogue et le libre choix de chaque citoyen. Les prescriptions

islamiques ne sauraient être imposées d'en haut car l'Islam n'a pas de clergé ou de prêtres consacrés. Leur mise en œuvre doit se faire par la méthode de la shûrâ (consultation) et du consensus (ijmâ') démocratique.

Monsieur Olivier Roy dans son livre « échec de l'islam politique » rappelle :

« Le militantisme islamique puise ses pratiques et ses tactiques dans un marxisme prolétaire et anti-impérialiste auquel les islamistes n'ont fait que donner des slogans islamistes. » Le souci majeur des jurisconsultes musulmans a toujours été de préserver l'unité de la nation quitte à admettre momentanément un pouvoir dépravé pour éviter un désordre insurrectionnel qui mène à la guerre civile. L'esprit révolutionnaire armé n'est donc pas d'obéissance religieuse selon la loi. La prédominance temporelle d'un tel esprit dans le monde islamique avec la propagation des mouvements intégristes ne saurait être expliquée que par la consécration tout au long de ce siècle des idéologies révolutionnaires contemporaines.

Je voudrais signaler les points importants et positifs de ce constat qui peuvent nous aider à réfléchir à sortir de cette situation qui nous semble sans issue ; à construire et préserver le vivre-ensemble d'une société en pleine mutation par le métissage des idées, des cultures et de flux migratoires qui continuent à transformer la société en profondeur. Le XXI^{ème} siècle va certainement bouleverser nos savoirs, nos connaissances, nos certitudes sur tous les plans. Le monde est en changement y compris le monde islamique. D'éminents chercheurs en sciences islamiques travaillent à réhabiliter la vérité doublement occultée aussi bien par une politisation pathologique de l'islam chez les islamistes que par une campagne savante de diabolisation de cette religion méconnaissant la loi de l'histoire comme l'excellent travail mené par le Docteur Mohamed Saïd Ramadan Al-Bouti dans son ouvrage *Le jihâd en islam comment le comprendre et comment le pratiquer ?* édité par Dâr el Fikh-Beyrouth ou l'arabisant et docteur en sciences politiques Stéphane Lacroix dans son ouvrage *Les islamistes saoudiens une insurrection manquée* aux éditions Proche Orient PUF. Ainsi que d'autres chercheurs et spécialistes qui nous invitent à reconsidérer notre vision consistant à exclure le rôle, voire l'existence du quart de l'humanité qui se réclame de l'Islam.

Dans beaucoup de pays de la communauté européenne, l'Islam est devenu la deuxième religion après le christianisme et les musulmans sont

une composante de la société européenne. Ne pas le reconnaître, l'exclure ou le marginaliser ne fera qu'accroître les difficultés de son intégration. Quant aux musulmans européens, il est de leur devoir et de leur intérêt de promouvoir un islam d'ouverture, de cohésion sociale et de citoyenneté exemplaire. Vivant dans des pays démocratiques garantissant à chacun le respect de ses droits et de ses convictions, ils sont appelés à redécouvrir la richesse de cet héritage spirituel de l'islam, le faire connaître à leurs enfants pour les préserver de la marginalisation et du communautarisme suicidaire faisant le jeu de ceux qui voient en l'islam un danger pour la société; éviter à leurs enfants de tomber dans le piège du jihâdisme militant qui préconise de contraindre les hommes à embrasser l'islam comme tend à le faire prévaloir une lecture réductrice de notre histoire; d'être les traits d'union entre Orient et Occident appelés à construire les fondements d'un monde d'échanges, de paix et de prospérité dans le respect des différences. C'est en cela que l'islam radical peut, sans l'avoir voulu, nous faire découvrir la réalité de ce message spirituel et universel de l'authentique Islam libre et responsable. Si l'homme d'aujourd'hui a soif d'universel, a soif de justice, d'amour, alors oui le message de l'Unicité est une réponse. Mais serons-nous assez sages pour l'entendre? Le cheikh al-'Alâwî considéré comme le revivificateur de la tradition soufie au XX^{ème} siècle dans son traité *Recherches philosophiques* – édition les amis de l'islam Paris 1984 – traitant des projets de société ne vient pas comme certains avec la prétention d'apporter des réponses toutes faites. Il se contente de poser les questions essentielles et de nous proposer des moyens d'y répondre qui passent par l'acquisition des vertus. Il esquisse ensuite une trame sur le modèle des lois divines reliant le ciel à la terre, l'Universel à l'Unicité. Aux hommes réalisés et sages, il appartient de remplir le vide médian, de tisser le vêtement du siècle à venir. Il récusé les principales objections faites à la religion:

Le véritable athéisme n'existe pas. Tout homme a besoin de croire, ne serait-ce qu'en lui-même.

L'incroyant s'invente seulement un dogme personnel pour le substituer à la véritable religion.

Même le doute est une affirmation de Dieu puisqu'il suppose d'être entré en contact avec Lui.

Ainsi la négation devient affirmation lorsqu'elle rencontre l'esprit du cheikh al-'Alâwî. Le lien avec la transcendance est aussi manifesté à l'homme dans ses rapports avec la nature. Minéraux, végétaux, animaux font partie intégrante de lui-même : ils sont sa chair. Comment pourrait-il leur manquer de respect ? Certains hommes en sont déjà conscients, pourtant leurs déclarations restent sans écho. La doctrine de l'Unicité est peut-être ce petit quelque chose de plus, attendu, qui touchera l'humanité.

Même si le cheikh al-'Alâwî porte un regard critique sur l'état actuel du monde, il n'est pourtant pas de ceux qui rejettent tout l'acquis de l'évolution humaine, et s'enferment dans un fallacieux dogmatisme stérile ou fanatique. Au contraire le monde actuel est un Vouloir Divin à l'image de notre éloignement du principe universel. Il ne nous appartient pas alors d'en juger. Mais l'homme aveuglé par lui-même, y a vu une raison de nier ou douter. Il s'est arrangé la paternité de cette évolution, comme si Dieu seul n'avait pas ce pouvoir. Il s'est privé volontairement des bienfaits du respect des lois divines. C'est pourquoi les sociétés humaines, y compris celles d'aujourd'hui dont la puissance, la richesse n'ont jamais été égalées, sont pourtant incapables de résoudre des problèmes élémentaires.

Ces recherches philosophiques ne sont pas un appel d'outre-tombe aux hommes de bonne volonté. Elles sont, comme tout message universel, au présent.

Ce livre numérique

*a été coédité par : infoclio.ch,
Maison de l'histoire, Université de Genève,
bibliothèque numérique romande,
www.ebooks-bnr.com
en mai 2015.*

— Élaboration :

Ont participé à l'atelier d'édition et à la publication de ce livre numérique : Monique Baud, Claude Capt, Anthony Chenevard, Martin Grandjean, Franziska Heimburger, Petya Ivanova, Magali Maître, Enrico Natale, Alina Pawlowska, Francis Rauchle, Françoise Stehli-Rauchle, Radu Suciu, Vasiliki Tsaita-Tsilimeni, Yann von Gonzenbach, Marion Wick.

— Sources :

Les sources sont indiquées en début de chaque chapitre.

Illustrations dans le texte : Rubens, *Minerve protégeant la Paix de Mars*, 1629-30 (National Gallery, Londres) (tiré de Wikimedia);

Hendrick Goltzius, *Concordia Pax*, gravure, 1580-84, <http://hdl.handle.net/10934/RM0001.COLLECT.438275>;

Frans Masereel, *Demain* (bois gravé), *Demain, pages et documents*, 1^{ère} année, octobre 1916, n°10, p. 218;

Francisco de Goya, *Con Razon ò sin ella, Los desastres de la guerra*, dessin, 1810-1815 (notice bibliographique et album numérisé:

<http://bdh.bne.es/bnearch/detalle/bdh0000051307>).

Frans Masereel, *La guerre* (bois gravés), *Demain, pages et documents*, 2^{ème} année, septembre 1917, n°17, pp. 292-295.

— Avertissement :

Nous sommes des bénévoles, qui avons travaillé, dans le cours de l'atelier Booksprint, à la réalisation de ce livre numérique. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie.

¹ Castellion Sébastien et Olivet A., *Traité des hérétiques : à savoir, si on les doit persécuter, et comment on se doit conduire avec eux, selon l'avis, opinion, et sentence de plusieurs auteurs, tant anciens, que modernes*, Genève, A. Jullien, 1913.

<http://archive.org/details/traitedeshr00castuoft>

² Erasmus Desiderius, "La guerre est douce pour ceux qui ne l'ont pas faite" in: Margolin Jean-Claude, *Guerre et paix dans la pensée d'Erasme*, Paris, Aubier Montaigne, 1973, pp. 112-148.

³ Végèce (Flavius Vegetus Renatus), écrivain militaire latin, ayant vécu à Constantinople à la fin du 4^e siècle. *Epitome rei militaris* en 5 livres, est son ouvrage le plus connu (traduit en français déjà en 1488). Correction de référence : chap. XII et non XIV (éd. Teubner, éd. C. Lang, p. 95,8-9).

⁴ C'est le grand poète lyrique grec (521 av. J. -C. -441) dont les *Hymnes*, les *Pythiques*, les *Odes triomphales*, les *Encômia* et les autres poèmes sont justement célèbres, autant par la puissance de l'invention, la richesse et la variété des rythmes, l'éclat des images, que par l'élévation des idées.

⁵ Nicole Pierre, "Des moyens de conserver la paix avec les hommes", in: *Choix des petits traités de moral de Nicole*, Paris, J. Techener, 1857, pp. 263-268.

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k860242/f292.image>

⁶ I. Tim. 2. v. 1 cl 2.

⁷ *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, etc.*, eds. Denis Diderot and Jean le Rond d'Alembert. University of Chicago: ARTFL Encyclopédie Project (Spring 2013 Edition), Robert Morrissey (ed), <http://artflsrv02.uchicago.edu/cgi-bin/philologic/getobject.pl?c.10:2275.encyclopedie0513>.

⁸ Kant Emmanuel, *Essai philosophique sur la paix perpétuelle*, Paris, G. Fischbacher, 1880, pp. 28-39.

⁹ Hugo Victor, « Discours d'ouverture, 21 août 1849 », in : *Actes et paroles. Avant l'exil (1849-1851)*, Paris, J. Hetzel, pp. 151-158. [Sur Wikisource](#)

¹⁰ Michel Revon, *Philosophie de la guerre*, Saint-Quentin, Impr. A. Dubois & Cie, 1896, pp. 8-10. Source [gallica.bnf.fr/Bibliothèque nationale de France](http://gallica.bnf.fr/Bibliothèque_nationale_de_France).

¹¹ Ducommun Elie, *Rôle de la guerre et de la paix dans le progrès de la civilisation*, Berne, Imprimerie Graphique Henri Boneff, 1899.

¹² Léon Tolstoï, « Sur la paix », *Demain, pages et documents*, 1^{ère} année, janvier 1916, pp. 22-29, 88- 92.

¹³ Jean Jaurès, *J'appelle les vivants*, Congrès de Bâle de 1912.

http://www.jaures.eu/ressources/de_jaures/jappelle-les-vivants-discours-au-congres-de-bale-1912/

¹⁴ Rolland Romain, « Au dessus de la mêlée », *Journal de Genève*, 22 septembre 1914. [Archives le Temps](#).

¹⁵ Allusion à un écrivain viennois qui m'avait dit, quelques semaines avant la déclaration de guerre, qu'un désastre de la France serait aussi un désastre pour les penseurs libres d'Allemagne.

¹⁶ Publié récemment dans le *Corriere della Sera*, et traduit par le *Journal de Genève* (N° du 8 septembre).

¹⁷ *Le Temps*, 4 septembre 1914.

18 Nos du 16 et du 17 septembre 1914: *La guerre et le droit*.

19 Lettre du 15 septembre 187, publiée dans *La réforme intellectuelle et morale*.

20 Romain Rolland, « À l'Antigone éternelle », *Demain, pages et documents*, 1ère année, janvier 1916, n° 1, pp. 20-21.

21 Déclaration du citoyen Brizon, Chambre des Députés (séance du 24 juin 1916).
<http://dormirajamais.org/brizon/>

22 Bonzon Thierry, Robert Jean-Louis, *Nous crions grâce: 154 lettres de pacifistes, juin-novembre 1916*, Paris, Éditions de l'Atelier, 1989

23 « Fièvre déclaration d'intellectuels » (ou Déclaration de l'indépendance de l'esprit), *L'Humanité*, jeudi 26 juin 1919

24 Henri Guilbeaux, "Propos actuels", *Demain, pages et documents*, 1ère année, juillet 1916, n°7, pp. 1-6 (14).

25 Freud Sigmund, Einstein Albert, *Pourquoi la guerre?* (correspondance juillet-septembre 1932), Paris, Institut international de coopération intellectuelle, Société des Nations, 1933. Édition numérique développée par la Bibliothèque Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec.

Correspondance entre Albert Einstein et Sigmund Freud. Il s'agit de la version éditée à l'initiative de l'Institut International de Coopération Intellectuelle – Société des nations, en 1933.

26 Gandhi Mohandas Karamchand, *La jeune Inde*, Paris, Librairie Stock, 1924, pp. 32-40, 104-110.

27 Gandhi Mohandas Karamchand, « Lettre à Adolf Hitler, 23 juillet 1939. Letter to Adolf Hitler, July 23, 1939 » in : *The Collected works of Mahatma Gandhi* (Electronic Book), Vol. 76 : 31 May, 1939 – 15 October, 1939, New Delhi, Publications Division Government of India, 1999, pp. 156-157. <http://www.gandhiserve.org/cwmg/VOL076.PDF>.

Gandhi Mohandas Karamchand, Lettre à Adolf Hitler, 24 décembre 1940. « Letter to Adolf Hitler, December 24, 1940 », in : *The Collected works of Mahatma Gandhi* (Electronic Book), Vol. 79 : 16 July, 1940 – 27 December, 1940, New Delhi, Publications Division Government of India, 1999, pp. 453-456.

<http://www.gandhiserve.org/cwmg/VOL079.PDF>.

Traductions françaises rencontrées sur :

<http://www.deslettres.fr/lettre-gandhi-hitler-il-assez-clair-etes-aujourd'hui-seule-personne-au-monde-puisse-empêcher-declenchement-d'une-guerre-pouvant-reduire-l'humanité-etat-sauva/>

<http://worldpeace.hautetfort.com/media/00/02/1129601671.pdf>

28 Mead Margaret, « La guerre : une invention et non une nécessité biologique » (*Warfare Is Only an Invention—Not a Biological Necessity*), in : *L'anthropologie comme science humaine*, Paris, Payot, 1971, pp. 136-144.

29 Camus Albert, *Combat*, 8 août 1945, p. 1.

<http://www.matisse.lettres.free.fr/artdeblamer/tcombat.htm>

30 Joliot-Curie Jean Frédéric, *Textes choisis*, Paris, Éditions Sociales, 1959, pp. 158-160.

Dernière partie du discours d'ouverture prononcé à la 3ème session du Comité du Congrès mondial des Partisans de la Paix à Stockholm du 15 au 19 mars 1950, et qui, à l'issue de ses travaux, lança l'*Appel de Stockholm* contre les armes atomiques.

31 Einstein Albert, *Comment je vois le monde*, Paris, Flammarion, 1958.
http://www.biblacad.ro/UPC_Personalitati/Einstein_Albert_Comment_je_vois_le_monde_1934.pdf.

32 Lettre de Robert Schuman à Konrad Adenauer, 7 mai 1950.
<http://www.deslettres.fr/lettre-de-robert-schuman-konrad-adenauer-leurope-ne-se-fera-pas-dun-coup-ni-dans-construction-densemble-elle-se-fera-si-des-realisations-concretes-creent-dabord-solidarite-de>

33 Vian Boris, *Le Déserteur*, 1954.
<http://www.pœtica.fr/poeme-426/boris-vian-le-deserteur/>
Vian Boris, *Lettre ouverte à Monsieur Paul Faber*, 1^{er} février 1955,
<http://www.deslettres.fr/lettre-de-boris-vian-m-faber-cest-bien-la-liberte-en-general-que-vous-defendiez-quand-vous-vous-battiez-ou-la-liberte-de-penser-monsieur-faber/>

34 Discours de Jiddu Krishnamurti devant les Nations Unies (New York), 11 avril 1985.

<http://www.tirbar.eu/mon-coin-personnel/mes-textes-favoris/sur-la-paix/paix-mondiale>

35 *Manifeste de Séville*, Conférence générale de l'UNESCO, 25^e session, Paris, France, 16 novembre 1989.

<http://www.unesco.org/cpp/fr/declarations/seville.htm>

36 Mandela Nelson, Discours d'investiture à la présidence de l'Afrique du Sud, 10 mai 1994.
<http://bibliobs.nouvelobs.com/documents/20090427.BIB3351/nelson-mandela-le-temps-est-venu-de-panser-nos-blessures.html>

Les 100 discours qui ont marqué le XX^e siècle, Hervé Broquet, Catherine Lanneau et Simpon Petermann, Paris, André Versaille éditeur, 2008.

37 Cheikh Khaled Bentounes, *Pour un islam de Paix*, Conférence prononcée à l'occasion du Congrès "Genève 2010 - Un islam spirituel libre et responsable", 9-10 octobre 2010.

http://www.aisa-suisse.ch/geneve2010-discours.html?file=upl_main/fichiers/geneve2010_textes/Geneve2010_PourUnIslamDePaix_CheikhBentounes.pdf

38 Question de n° 126, « *Pour un islam de paix* », Janvier 2010